This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Panck.

V6. A2. 1766 (1)
~~Vet. Fr. II B. 393~~

149 # 12

LETTRES

DE

M. DE VOLTAIRE

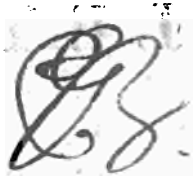
A SES AMIS DU PARNASSE.

AVEC DES NOTES

HISTORIQUES ET CRITIQUES.

A GENEVE,

MDCCLXVI.



31 JUL 1962
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

MAlgré les proteſtations de Mr. de Voltaire contre les premieres Lettres Secretes qui furent publiées l'an paſſé, en voici de nouvelles qu'il deſavouera probablement auſſi, mais qui portent avec elles les preuves de leur autenticité. Toutes ou preſque toutes les perſonnes à qui elles ſont adreſſées, ainſi que celles dont il y eſt parlé, vivent encore; ce qui rend ces Lettres d'autant plus intéreſſan-

tes qu'ayant été écrites depuis 1760 jusqu'à la fin de 1765, & elles contiennent quantité d'anecdotes curieuses de ce temps, des discussions littéraires, historiques & philosophiques; *&c. &c.* Elles n'ont donc pas besoin d'une autre recommandation que le nom de leur illustre Auteur. *Tolle, lege & vale.*

TABLE

DES

LETTRES

Contenues dans ce Recueil.

LETTRE I. *A Mr. l'Abbé* D'OLIVET, *Chancelier de l'Académie Françaiſe.* Page 1

II. *Réponſe de M.* DE VOLTAIRE *au Duc* DE BOUILLON, *qui lui avait écrit une Lettre en Vers, au ſujet de l'édition qu'il a faite des Oeuvres de* CORNEILLE *au profit de la Niece de ce grand homme.* 17

III. *A M. le Duc* DE LA VALLIERE, *grand Fauconnier.* 20

IV. *A Mylord* LYTTLETON *à Londres,* 38

V. *A M. l'Abbé* TRUBLET, *qui lui avait envoyé ſon Diſcours de réception à l'Académie Françaiſe.* 41

VI. *Epitre à* SOPHIE. 45

VII. *A M.* PALLISSOT, *Auteur de la Comédie des Philoſophes.* 49

TABLE

VIII. *A M.* PALISSOT DE MONTENOI. . 60
IX. *A M.* DE LA HARPE, *Auteur de la Tragédie de* WARWICK, *qui a eu du succés* . 68
X. *A M.* BLIN, *Auteur de l'Héroïde de* GABRIELLE D'ETRÉES *Maîtreſſe d'*HENRI IV. 71
XI. *Sous le nom de* CHARLES GOUJOU *à ſes Confreres les Jéſuites.* . . . 73
XII. *A M.* D'ALEMBERT. . . 81
XIII. A. S. A. ELECTORALE PALATINE *à Manheim.* 87
XIV. A. S. A. ELECTORALE PALATINE *à Manheim.* 89
XV. *A M.* DIODATI DE TOVAZZI, *ſur ſa Diſſertation ſur la Langue Italienne.* . 92
XVI. *Autre Réponſe de M.* DE VOLTAIRE *à M.* DIODATI. 104
XVII. *A M. le Comte* DE SARBETI, *ſur* CORNEILLE, 108
XVIII. *A M.* LA COMBE, *Avocat*; *ſur les Lettres de* CHRISTINE *Reine de Suede publiées à Paris.* . 111
XIX. *Au Sieur* FEZ *Libraire d'Avignon.* . 115
XX. *Au* ROI DE PRUSSE *ſur ſa Convaleſcence.* 120
XXI. *A M.* ROUSSEAU *de Toulouſe, Directeur du Journal Encyclopédique imprimé à Bouillon; ſur un prétendu Libelle inſéré dans le* St. James,

mes's chronicle *en Juillet* 1762. . . . 122
XXII. *A M.* ROUSSEAU *de Toulouse.* . . 125
XXIII. *A M.* DE LA FARGUE, *Poëte, qui lui avait adreſſé des Vers.* . . . 126
XXIV. *Lettre du Secrétaire de M. de* VOLTAIRE *au Secrétaire de M.* LE FRANC DE POMPIGNAN. 127
XXV. *A M.* ROUSSEAU, *Directeur du Journal Encyclopédique.* 131
XXVI. *A Madame* DUDEFAN, *femme célèbre par ſon eſprit & ſes maximes morales, chez qui tous les plus poli courtiſans vont prendre tous les jours des leçons.* 135
XXVII. *Au Roi* STANISLAS *à Luneville.* . 139
XXVIII. *A M.* LE BRUN, *Secrétaire de S. A. S. Mſgr. le Prince de* CONTY, *qui avait envoyé à M. de* VOLTAIRE *une belle Ode ſur* CORNEILLE, *& lui faiſait connaître ſa petite Niece, en l'invitant de ſe charger de ſa fortune.* 145
XXIX. *A M.* LE BRUN. . . . 148
XXX. *A Mademoiſelle* CORNEILLE. . 150
XXXI. *A M. le Chevalier de* R . . . . . x *à Toulouſe.* 152

XXXII. *A*

XXXII. *A M.* HALLER, *célebre Poëte Philoſophe Suiſſe.* 156

XXXIII. *Réponſe de M.* HALLER *à M. de* VOLTAIRE. 158

XXXIV. *A M. du* BELLOY, *Auteur de la Tragédie du Siege de Calais.* 161

XXXV. *Parodie de la Lettre de M. de* VOLTAIRE *à M.* DU BELLOY. 165

XXXVI. *A M. le Marquis* DE VILLETTE, *fils du Tréſorier.* 167

XXXVII. *A M.* D'AMOUREUX. 170

XXXVIII. *De M. le Marquis* D'ARGENCE, *Brigadier des Armées du Roi.* 187

XXXIX. *A Mr. le Marquis* D'ARGENCE. 193

XL. *A Mr. l'Abbé* DE VOISENON. 195

XLI. *Réponſe.* 196

XLII. *A Mr.* CAVAILHA *Auteur de la Comédie intitulée* Le Tuteur Dupé. 199

LETTRE I.

A Mr. Le Chevalier de Bruant.

Je n'étais pas à la B... Monſieur, lors de votre Lettre. Vous m'embarraſſez beaucoup, je ne vous répondrai que pour m'amuſer un moment avec un homme qui peut réſoudre très-facilement les queſtions qu'il me fait.

Je ne ſuis pas de votre ſentiment ſur le Deſpotiſme & les Deſpotes. Il me paraît affreux & abſurde, Monſieur, qu'un Peuple entier ſoit ſoumis aveuglément aux caprices d'un ſeul homme, fut-il un ange; je ne vou-

(*) Les trois Lettres ſuivantes ne ſont pas de Mr. de Voltaire; au moins elles ne nous paroiſſent pas en être, & nous avons de très-bonnes raiſons de les attribuer au célebre Auteur de l'eſprit des loix. Nous les plaçons ici comme très-dignes de ce recueil.

voudrais point vivre un jour ſous lui. Cet ange peut devenir dans un inſtant un monſtre avide de ſang. Le Deſpotiſme, ſelon moi, eſt le plus abominable & le plus révoltant de tous les mauvais Gouvernemens. L'homme y eſt ſans ceſſe avili & écraſé. Ouvrez l'Hiſtoire ancienne & moderne, voyez s'il y en a jamais eu un ſur la terre, qui n'aît outragé les hommes & la nature.

Le meilleur des Gouvernemens ſerait ſans doute la Monarchie, s'il était poſſible de voir des Monarques comme Henri IV. le ſeul Roi qui mérite l'hommage & la vénération des François. Il faudrait que les Rois fuſſent tous inſtruits à l'école du malheur, comme ce brave homme l'a été. Car il n'y a que ceux-là de vraiement grands & qui aiment les hommes; pour être vivement touché du malheur d'autrui, il faut en avoir éprou-

éprouvé ſoi-même; l'ame de la plupart des Princes, au contraire, gâtée par le bonheur & en proye au fol orgueil, eſt inacceſſible à la pitié & inſenſible à la gloire.

Je ne ſuis pas étonné que dans les Monarchies, & ſur-tout dans la nôtre, il y ait eu ſi peu de Princes eſtimables. Sans ceſſe entourés de corrupteurs, d'hypocrites & de fourbes, ils s'accoutument à dédaigner les hommes, ils n'eſtiment que les courtiſans qui careſſent leurs vices, & vivent dans une indolente oiſiveté.

C'eſt-là le ſort de la plupart des Monarques. Comme les grands hommes ſont rares par-tout, les grands Rois le ſont encore davantage. Auſſi la ſplendeur d'une monarchie eſt paſſagere. La France tombe dans l'aviliſſement & la miſere, ce Siecle l'anéantira, ou elle ſera la proye du premier Conquerant audacieux.

Le Gouvernement d'Angleterre n'a qu'un extérieur très-imposant qui séduit le Peuple parce qu'il se croit le maître de tout. Je ne vois pas de pays où il soit plus facile de nourrir des dissentions ouvertes & ruineuses à l'Etat. Un Roi habile & généreux peut régner dans dix années en vrai despote, avec plus de sureté à Londres, qu'à Moskow. Souvenez vous de Cromwell; l'argent seul suffit pour corrompre tout le Parlement.

Les grands avides & jaloux de régner seuls & toujours prosternés aux pieds de la fortune qui environne le trône, seconderont les vues du Monarque, les grands une fois gagnés, ce fantôme de Liberté qui paraît par intervalles dans les accès convulsifs des Communes, qui se remue, s'agite & se cache, s'anéantira à jamais au moindre signal du Prince.

Je

Je ne connais aucune Monarchie conſtante & parfaite. Le plus ſage Roi écraſe ſes ſujets pour arriver au Deſpotiſme. Adieu, vivez librement & ignoré. La ſolitude vous procurera le vrai & unique plaiſir d'être toujours content de ſoi; les ſots & les méchans n'exciteront que votre compaſſion vus de loin, mais vus de près il faudrait les haïr ou les mépriſer.

Je vous écris en courant, nous traiterons mieux cette matiere dans la libre & innocente converſation de l'amitié.

LETTRE II.

Vous me demandez, mon très-illuſtre, quel eſt le pays où l'homme peut jouir d'une entière & honnête liberté. Par-tout, mon cher Philinte, où il y a des hommes & des loix. Le ſage eſt libre à la Cour d'un Tyran. Le ſage voit ſon bonheur dans lui-même. La raiſon, ſa conſcience ſont le trône de ſa liberté. La fortune, l'injuſtice, rien ne peut altérer ſon ame, ni ſon repos. Il jouit en lui & ſa joie calme eſt toujours riante, douce & conſtante.

Quoi, parce que vous voyez commettre ſans ceſſe des violences, des iniquités & des crimes atroces par les Miniſtres, par les Grands & par preſque tous les hommes en place;

place, vous voulez pour cela vous dérober à la ſociété, à laquelle vous devez tout, pour laquelle l'homme de bien, le vrai Citoyen ſe ſacrifie ſans murmurer des outrages qu'il en reçoit. Faut-il, parce qu'un Prince s'endort dans la crapule, tourmente ſes pauvres ſujets & les dévore, faut-il vous expatrier, abandonner vos amis & les malheureux qui vous adreſſent leurs plaintes & qui fendent votre cœur? Non, mon cher & ſenſible ami; mépriſez le Prince injuſte & cruel; mais aimez les hommes & ſur-tout les infortunés. Fuyez les tourbillons impétueux des Cours, oubliez, s'il ſe peut, que le Prince eſt environné d'aimables pervers & de cruels ſcélérats, qui ſe jouent de ſa ſtupide ignorance & de ſes foibleſſes; venez chercher dans la Province le repos, l'amitié & le bonheur, qui n'habitent jamais auprès de la grandeur & de

la puiſſance, ni dans le ſéduiſant & dangereux fracas des Capitales. Retirez-vous à la Campagne avec quelques amis auſſi éclairés & auſſi honnêtes que vous. Liſez ſouvent Platon, Montagne, Charron & Rabelais. Habituez-vous à faire du bien aux laboureurs, les ſeuls & les éternels malheureux, qui s'épuiſent pour pouvoir ſubvenir à leurs beſoins: victimes, que la rapacité & la cruauté des Traitans écraſe ſans ceſſe & avilit.

En faiſant du bien, vous goûterez le plaiſir le plus tendre, le plus vif & le ſeul qui conſole du malheur d'exiſter. Quand vous vous ſerez accoutumé à la vie champêtre, vous ſentirez la joie & la paix remaître dans votre ame agitée & ſenſible. Elle s'agrandira, ſe fortifiera, & s'élevera juſqu'aux céleſtes régions du Génie & de la Philoſophie. Libre comme l'air qu'on y reſpire, jettez

alors

alors ſur le papier vos penſées comme elles naîtront. Votre ame jaillira des feux divins, qui échaufferont & éclaireront les lecteurs les plus indifférens & les plus ignorans. Lorſque vos tablettes ſeront remplies, mettez en ordre toutes vos penſées, épurez-les & je vous dirai franchement l'effet qu'elles produiront ſur mon eſprit. Adieu, avec une ame ſenſible comme la vôtre, de la jeuneſſe, de la ſanté & un peu de fortune, on devroit être heureux, ſi le bonheur étoit fait pour la vertu.

LETTRE III.

Vous avez raiſon, mon cher Philinte, de croire & dire à tous vos Amis que l'éducation fait l'homme. Elle ſeule donne des vertus. C'eſt pourtant la choſe la plus ſacrée, la plus utile, & la plus négligée dans preſque tous les pays & dans toutes les conditions. On a trop écrit de préceptes vagues ou impraticables ſur ce ſujet intéreſſant. Locke, le ſage Locke, le précepteur du Genre Humain s'eſt trompé quelquefois comme les autres Ecrivains. L'éducation doit être relative au Gouvernement, ou l'on a manqué ſon but. Un Inſtituteur éclairé & patient étudie d'abord le ſujet qu'il veut pétrir & former; puis peu-à-peu il infuſe dans cette ame molle

& tendre les maximes propres à ſon âge, à la trempe de ſon caractere, & à ſon rang. Je ſais qu'il y a des terres arides & ingrates, qui ne reçoivent aucune impreſſion favorable du laboureur; mais outre qu'elles ſont rares, je crois que l'ouvrier n'eſt pas aſſez habile ni aſſez fort pour pénétrer, ni pour remuer profondément cette terre.

Il y a un vice radical en France dans cette partie, & ce vice eſt inextirpable parce qu'il vient des femmes: elles qui ſe mêlent de tout, elles qui à la longue gâtent tout, détruiſent tout. Un enfant ſe corrompt bientôt entre leurs mains depuis deux ans juſqu'à ſix. A cet âge, on le livre aveuglément à un homme qu'il n'a jamais vu ni connu. Cet homme, quelque méchant qu'il ſoit, s'en charge par intérêt & non par goût. Il végete dix années de ſuite dans le cercle étroit d'un

d'un College, ou dans la converſation ſtérile & bruyante des femmes du grand monde. Ces Inſtituteurs ſont choiſis par les femmes, qui ne s'attachent qu'à l'extérieur, jamais au mérite perſonnel, parce qu'elles ne ſauraient le diſcerner, n'étant point dans l'habitude de réfléchir un inſtant ſur des objets ſérieux ou utiles. Un abus encore très-gtand & très-commun, qui nuit beaucoup à l'éducation, & qui écarte l'homme de mérite & qui le dégoûte de cet état, c'eſt le peu de conſidération qu'on porte à l'Inſtituteur ou Précepteur, qui devrait être auſſi reſpecté que le Pere même, puiſqu'il eſt fait pour le remplacer en tout tems; lui à qui on confie l'héritier d'un nom illuſtre & cher à ſa famille; lui qui doit former un Citoyen reſpectable, un ſujet ſoumis qui doit honorer ſon nom & ſon rang, en faiſant la gloire de la Patrie.

trie. C'eſt donc cet homme chargé d'un tel emploi qu'on dédaigne dans les plus grands cercles, qu'on rebute, qu'on maltraite & qu'on laiſſe ſouvent mourir de faim. Un pareil abus, s'il était général, annoncerait la dépravation la plus honteuſe & la ruine totale des mœurs. La haute Nobleſſe eſt à l'abri de ce reproche. Si elle paye médiocrement, elle répare toujours par ſon crédit & par mille attentions affectueuſes, ce que la fortune ne lui permet pas de prodiguer. La Finance au contraire, naturellement dure, inſolente & pleine d'oſtentation, inſulte, humilie l'homme qu'elle récompenſe. N'ayant que de l'or à donner, elle vomit ſes bienfaits.

En France les femmes gâtent tout, parce qu'elles ſe croient propres à tout. Les hommes ont la puérile foibleſſe de ſe plier à leurs caprices. La Nature ne les a pourtant faites

tes que pour obéir. Leur fragile conſtitution annonce journellement la foibleſſe de leur Sexe. Sur ce chapitre on ſe conduit encore plus mal à la Cour qu'ailleurs. Auſſi le Gouverneur ayant intérêt de régner deſpotiquement ſur ſon éleve; il le laiſſe croître & végéter dans l'ignorance & dans l'oiſiveté, il lui farcit l'eſprit de toutes les minuties enfantines de l'étiquette, lui gonfle le cœur de la ſuprématie de ſon rang & de la petiteſſe de cette fourmiliere d'hommes qui rampent ſur la terre. Tout ce qui l'environne doit ſervir de marchepied à ſa grandeur & à ſes plaiſirs. Tout doit ſe proſterner devant lui au moindre ſignal. Il ne lui parle jamais des vertus ſublimes qui honorent les Princes & le trône: la bienfaiſance, la juſtice, le courage, la fermeté & l'amour de la gloire. Auſſi n'avons-nous jamais eu un grand homme parmi

parmi nos Monarques. Car je n'accorde pas le nom de grand au Conquérant, je le regarde comme le fléau, l'horreur & la honte du Genre Humain, que les peuples par intérêt commun devroient étouffer dès qu'il fait éclater le moindre projet d'ambition & de guerre.

Louis XII. fut bon & juſte, mais ignorant & foible. François premier, fanfaron, cruel & faux bel-eſprit. Henri IV. fut magnanime, brave Chevalier, mais trop adonné aux femmes pour s'inſtruire & pour devenir philoſophe. Louis XIV. l'exemple de la grandeur & de la petiteſſe, eſt le ſeul qui auroit pu effacer en vertus tous les Monarques de la terre, s'il n'eût été corrompu & endurci dans ſa jeuneſſe par de lâches adulateurs ambitieux. Il ſe nourrit toute ſa vie d'orgueil & de fauſſe gloire. Il n'aima jamais un ſeul inſtant ſes ſujets & il oſoit exiger en Deſpote qu'ils

qu'ils ſe ſacrifiaſſent aveuglément pour lui plaire. Enivré ſans ceſſe de ſa grandeur & de ſa puiſſance, il s'imaginoit que tout l'Univers devoit travailler à ſon bonheur. Il a été craint, obéi, idolâtré, haï, humilié, abandonné. Il a vécu comme un Sultan, il eſt mort comme une femme. Ce ſont les plus petits de ſes ſujets qui ont immortaliſé ſon regne.

Il eſt donc preſque impoſſible, mon cher Philinte, qu'il y ait jamais un grand homme parmi nos Rois, puiſqu'ils ſont abrutis & avilis dès le berceau, par une foule de ſcélérats qui les environnent & qui les obſedent juſques au tombeau.

FIN.

LETTRES
DE
M. DE VOLTAIRE.

LETTRE I.

A Mr. l'Abbé d'Olivet Chancelier de l'Académie Françaiſe.

Au Chateau de Ferney, le 20 Août 1761.

Vous m'aviez donné, mon cher Chancelier, le conſeil de ne commenter que les pieces de Corneille qui ſont reſtées au Théâtre ; vous vouliez me ſoulager ainſi d'une partie de mon fardeau ; & j'y avais conſenti, moins par pareſſe, que par le déſir de ſatisfaire plutôt le public ; mais j'ai vu que dans la retraite j'avais

plus de temps qu'on ne penſe ; & ayant déjà commenté toutes les pieces de Corneille qu'on repréſente ; je me vois en état de faire quelque notes utiles ſur les autres.

Il y a pluſieurs anecdotes curieuſes qu'il eſt agréable de ſavoir ; il y a plus d'une remarque à faire ſur la Langue ; je trouve, par exemple, pluſieurs mots qui ont vieilli parmi nous, qui ſont même entiérement oubliés ; & dont nos voiſins les Anglais ſe ſervent heureuſement ; ils ont un terme pour ſignifier cette plaiſanterie, ce vrai comique, cette gaité, cette urbanité, ces ſaillies qui échappent à un homme ſans qu'il s'en doute ; & ils rendent cette idée par le mot *humeur* ; *humour* qu'ils prononcent *yumor* ; & ils croient qu'ils ont ſeuls cette humeur ; que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractere d'eſprit ; cependant c'eſt un ancien mot de notre langue, employé en ce ſens dans pluſieurs Comédies de Corneille ; au reſte, quand je dis que cette humeur eſt une eſpece d'urbanité, je parle à un homme inſtruit qui ſait que nous avons appliqué mal à propos le

le mot d'urbanité à la politeſſe & qu'*urbanitas* ſignifiait à Rome préciſément ce qu'*humour* ſignifie chez les Anglais; c'eſt en ce ſens qu'Horace dit *frontis ad urbanæ deſcendi premia;* & jamais ce mot n'eſt employé autrement dans cette Satyre que nous avons ſous le nom de Petrone; & que tant d'hommes ſans goût ont priſe pour l'ouvrage d'un Conſul Pétronius.

Le mot *Partie* ſe trouve encore dans les Comédies de Corneille pour *Eſprit*; cet homme a des parties; c'eſt ce que les Anglais appellent *parts*; ce terme était excellent; car c'eſt le propre de l'homme de n'avoir que des parties; on a une ſorte d'eſprit, une ſorte de talent; mais on ne les a pas tous. Le mot eſprit eſt trop vague; & quand on vous dit: cet homme a de l'eſprit; vous aviez raiſon de demander duquel.

Que d'expreſſions nous manquent aujourd'hui, qui étaient énergiques du tems de Corneille, & que de pertes nous avons faites, ſoit par une pure négligence, ſoit par trop de délicateſſe! On aſſignait, on appointait un temps, un rendez-vous; celui qui, dans le moment

marqué, arrivait au lieu convenu, & qui n'y trouvait pas ſon prometteur, était déſapointé; nous n'avons aucun mot pour exprimer aujourd'hui cette ſituation d'un homme qui tient ſa parole, & à qui on en manque.

Nous avons renoncé à des expreſſions abſolument néceſſaires, dont les Anglais ſe ſont heureuſement enrichis; une rue, un chemin ſans iſſue, s'exprimait ſi bien par *non-paſſe*, *impaſſe* que les Anglais ont imité; & nous ſommes réduits au mot bas & impertinent de *cul-de-ſac* qui revient ſi ſouvent, & qui deshonore la langue Françaiſe.

Je ne finirais point ſur cet article, ſi je voulais ſur-tout entrer ici dans le détail des phraſes heureuſes que nous avions priſes des Italiens, & que nous avons abandonnées; ce n'eſt pas d'ailleurs que notre Langue ne ſoit abondante & énergique; mais elle pourrait l'être bien davantage; ce qui nous a ôté une partie de nos richeſſes, c'eſt cette multitude de livres frivoles, dans leſquels on ne trouve que le ſtile de la converſation, & un vain ramas de phraſes uſées & d'expreſſions impropres;

pres; c'eſt cette malheureuſe abondance qui nous appauvrit.

Je paſſe à un article plus important; qui me détermine à commenter juſqu'à *Pertharite*; c'eſt que dans ces ruines on trouve des tréſors cachés; qui croirait, par exemple, que le germe de Pyrrhus & d'Andromaque eſt dans Pertharite? qui croirait que Racine en ait pris les ſentimens, les vers même? Rien n'eſt pourtant plus vrai; rien n'eſt plus palpable; un Grimoald dans Corneille menace une Rodelinde de faire périr ſon fils au berceau ſi elle ne l'épouſe.

Son ſort eſt en vos mains; aimer ou dédaigner
Le va faire périr ou le faire régner.

Pyrrhus dit préciſément dans la même ſituation:

Je vous le dis, il faut, ou périr ou régner:

Grimoald dans Corneille veut punir

Sur ce fils innocent,
La dureté d'un cœur ſi peu reconnoiſſant.

PYRRHUS dit dans Racine:

Le fils me répondra des mépris de la mere;

RODELINDE dit à GRIMOALD:

Comte, penſes-y bien, & pour m'avoir aimée,
N'imprime point de tâche à tant de renommée.
Ne crois que ta vertu; laiſſe la ſeule agir,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir;
On publirait de toi que le cœur d'une femme,
Plus que ta propre gloire, aurait touché ton ame;
On dirait qu'un héros ſi grand, ſi renommé;
Ne ſerait qu'un tyran, s'il n'avait point aimé.

ANDROMAQUE dit à PYRRHUS:

Seigneur, que faites-vous, & que dira la Grece;
Faut-il qu'un ſi grand cœur montre tant de faibleſſe,
Et qu'un deſſein ſi beau, ſi grand, ſi généreux;
Paſſe pour le tranſport d'un eſprit amoureux?
Non, non, d'un ennemi reſpecter la miſere;
Sauver des malheureux, rendre un fils à ſa mere;
De cent peuples pour lui combattre la rigueur;
Sans lui faire payer ſon ſalut de mon cœur;
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un azile;
Seigneur, voilà des ſoins dignes du fils d'Achille.

L'imitation eſt viſible; la reſſemblance eſt entiere. Il y a bien plus; & je vais vous étonner, tout le fond des ſcenes d'Oreſte & d'Her-

d'Hermione eſt pris d'un Garibald & d'un Eduige, perſonnages inconnus de cette malheureuſe piece inconnue; quand il n'y aurait que ces noms barbares, ils euſſent ſuffi pour faire tomber Pertharite; & c'eſt à quoi Boileau fait alluſion quand il dit:

Qui de tant de héros va choiſir Childebrand...

Mais Garibald, tout Garibald qu'il eſt, ne laiſſe pas de jouer avec ſon Eduige abſolument le même rôle qu'Oreſte avec Hermione; Eduige aime encore Grimould, comme Hermione aime Pyrrhus; elle veut que Garibald la venge d'un traître qui la quitte pour Rodelinde, Hermione veut qu'Oreſte la venge de Pyrrhus qui la quitte pour Andromaque.

EDUIGE.

Pour gagner mon amour il faut ſervir ma haine.

HERMIONE.

Vengez-moi, je crois tout.

GARIBALD.

Le pourrez-vous Madame, & ſavez-vous vos forces;
Savez-vous de l'amour quelles ſont les amorces;

Savez-vous ce qu'il peut, & qu'un viſage aimé,
Eſt toujours trop aimable à ce qu'il a charmé?
Si vous ne m'abuſez, votre cœur vous abuſe; &c.

ORESTE.

Et vous le haïſſez? avouez-le, Madame;
L'amour n'eſt pas un feu qu'on enferme en une ame;
Tout nous trahit; la voix, le ſilence, les yeux;
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

Les idées que le génie de Corneille avait jettées au hazard, ſans en profiter; le goût de Racine les a recueillies & les a miſes en œuvre, il a tiré de l'or en cette occaſion *de ſtercore Ennii.*

Corneille ne conſultait perſonne, & Racine conſultait Boileau: auſſi l'un tomba toujours depuis Heraclius, & l'autre s'éleva continuellement.

On croit aſſez communément que Racine amollit & avilit même le théâtre par ces déclarations d'amour, qui ne ſont que trop en poſſeſſion de notre ſcene; mais la vérité me force d'avouer que Corneille en uſait ainſi avant lui, & que Rotrou n'y manquait pas avant Corneille.

Il n'y a aucune de leurs pieces qui ne ſoit fondée en partie ſur cette paſſion; la ſeule différence eſt qu'ils ne l'ont jamais bien traitée; qu'ils n'ont jamais parlé au cœur; qu'ils n'ont jamais attendri; l'amour n'a été touchant que dans les ſcenes du Cid, imitées de Guillain de Caſtro; & Corneille a mis de l'amour juſques dans le ſujet terrible d'Oedipe.

Vous ſavez que j'oſai traiter ce ſujet, il y a quarante-ſept ans. J'ai la lettre de Mr. Dacier, à qui je montrai le troiſieme acte imité de Sophocle; il m'exhorte dans cette lettre de 1714, à introduire le Chœur, & à ne point parler d'amour dans un ſujet où cette paſſion eſt ſi impertinente; je ſuivis ſon conſeil; je lus l'eſquiſſe de la piece aux Comédiens, ils me forcerent à retrancher une partie des chœurs, & à mettre au moins quelque ſouvenir d'amour dans Philoctete; afin, diſaient ils, qu'on pardonnât l'inſipidité de Jocaſte & d'Oedipe en faveur des ſentimens de Philoctete.

Le peu de chœurs même que je laiſſai ne furent point exécutés, tel était le déteſtable

goût de ce temps-là ; on représenta quelque temps après, Athalie, ce chef-d'œuvre du théâtre ; la nation dut apprendre que la scene pouvait se passer d'un genre qui dégénere quelquefois en Idille & en Eglogue ; mais comme Athalie était soutenue par le pathétique de la Religion, on s'imagina qu'il fallait toujours de l'amour dans les sujets profanes.

Enfin Mérope, & en dernier lieu Oreste, ont ouvert les yeux du public ; je suis persuadé que l'auteur d'Electre pense comme moi, & que jamais il n'eût mis deux intrigues d'amour dans le plus sublime & le plus effrayant sujet de l'antiquité, s'il n'y avait été forcé par la malheureuse habitude qu'on s'était faite de tout défigurer par ces intrigues puériles, étrangeres au sujet ; on en sentait le ridicule, & on l'exigeait des autres.

Les étrangers se moquaient de nous, mais nous n'en savions rien ; nous pensions qu'une femme ne pouvait paraître sur la scene sans dire J'aime, en cent façons & en vers chargés d'épithetes & de chevilles ; on n'entendait que ma flamme, & mon ame ; mes feux & mes

mes vœux ; mon cœur & mon vainqueur. Je reviens à Corneille qui s'eſt élevé au deſſus de ces petiteſſes, dans ſes belles ſcenes des Horaces, de Cinna, de Pompée ; &c. Je reviens à vous dire que toutes ſes pieces pourront fournir quelques anecdotes & quelques réflexions intéreſſantes.

Ne vous effrayez pas ſi tous ces commentaires produiſent autant de volumes que votre Cicéron ; engagez l'Académie à me continuer ſes bontés, ſes leçons, & ſur-tout donnez lui l'exemple ; les Libraires de Geneve qui entreprennent cette Edition avec le conſentement de la compagnie, diſent que jamais Livre n'aura été donné à ſi bas prix ; il faut que cela ſoit ainſi, afin que ceux dont la fortune n'égale pas le goût & les lumieres puiſſent jouir commodément de ce petit avantage ; On compte même le préſenter aux gens de lettres qui ne ſeraient pas en état de l'acquérir ; c'eſt d'ordinaire aux grands Seigneurs, aux hommes puiſſans & riches qu'on donne ſon ouvrage ; on doit faire préciſément le contraire ; c'eſt à eux à le payer noblement, & c'eſt

auſſi

auſſi le parti que prennent dans cette entrepriſe les premiers de la nation, & ceux qui ont des places conſidérables; ils ſe ſont fait un honneur de rendre ce qu'on doit au grand Corneille, près de cent ans après ſa mort, & dans les temps les plus difficiles.

Je crois même qu'il n'y a point d'exemple dans l'Hiſtoire de notre Littérature de ce qui vient d'arriver. Figurez-vous que deux perſonnes, que je n'ai jamais eu l'honneur de voir, à qui je n'avais même jamais écrit, & que je n'avais point fait ſolliciter, ont ſeules commencé cette entrepriſe avec un zele ſans lequel elle n'aurait jamais réuſſi.

L'une eſt Madame la Ducheſſe de Grammont qui l'a protégée, l'a recommandée, a fait ſouſcrire un nombre conſidérable d'étrangers, & qui enfin n'écoutant que ſa généroſité & ſa grandeur d'ame a fait pour Mademoiſelle Corneille tout ce qu'elle aurait fait, ſi cette jeune héritiere d'un ſi beau nom avait eu le bonheur d'être connue d'elle.

Je vous avoue, mon cher confrere, que les pieces du grand Corneille ne m'ont pas plus tou-

touché que cet événement; notre autre bienfaiteur, le croiriez vous? eſt le banquier de la Cour, Monſieur Delaborde, qui ſans me connaître, ſans m'en prévenir a procuré plus de cent ſouſcriptions; & c'eſt une choſe que nous n'avons appriſe ici que quand elle a été faite.

Pendant qu'on favoriſait ainſi notre entrepriſe avec tant de généroſité ſans que je le ſçuſſe, je prenais la liberté de faire ſupplier le Roi notre protecteur, de permettre que ſon nom fût à la tête de nos ſouſcripteurs, je propoſais qu'il voulût bien nous encourager pour la valeur de cinquante exemplaires, il en prenait deux cents; j'en demandais une douzaine à ſon Alteſſe Royale Monſeigneur l'Infant Duc de Parme; il a ſouſcrit pour trente; nos Princes du ſang ont preſque tous ſouſcrit; Monſieur le Duc de Choiſeul s'eſt fait inſcrire pour vingt; Madame la Marquiſe de Pompadour, à qui je n'en avais pas même écrit, en a pris cinquante; Monſieur ſon frere, douze, ...

Parmi nos Académiciens, Monſieur le Com-

Comte de Clermont, Monſieur le Cardinal de Bernis, Monſieur le Maréchal de Richelieu, Monſieur le Duc de Nivernois, ſe ſont ſignalés les premiers.

Non ſeulement Monſieur Watelet prend cinq exemplaires, mais il a la bonté de deſſiner & de graver le frontiſpice; il nous aide de ſes talens & de ſon argent.

Enfin, que direz-vous quand je vous apprendrai que Monſieur Bouret, qui me connait à peine, a ſouſcrit pour vingt-quatre exemplaires?

Tout cela s'eſt fait, avant qu'il y eût la moindre annonce imprimée, avant qu'on ſçut de quel prix ſerait le livre; la Compagnie de la Ferme Générale a ſouſcrit pour ſoixante; pluſieurs autres Compagnies ont ſuivi cet exemple.

Cette noble émulation dévient générale: à peine le premier bruit de cette Edition projettée s'eſt répandu en Allemagne, que Monſeigneur l'Electeur Palatin, Madame la Ducheſſe de Saxe-Gotha, ſe ſont empreſſés de la favoriſer.

A Londres, nous avons eu Mylord Chefterfield, Mylord Mittleton, Monſieur Fox le Secrétaire d'Etat, Mr. le Duc de Gordon, Monſieur Crawford & pluſieurs autres.

Vous voyez, mon cher confrere, que tandis que la politique diviſe les nations, & que le fanatiſme diviſe les citoyens, les belles lettres les réuniſſent; quel plus bel éloge des arts, & quel éloge plus vrai; autant on a de mépris pour des miſérables, qui deshonorent la littérature par leurs infamies périodiques, & pour d'autres miſérables qui la perſécutent, autant on a de reſpect pour Corneille dans toute l'Europe.

Les Libraires de Geneve qui entreprennent cette Edition, entrent généreuſement dans toutes vos vues; ils ſont d'une famille qui depuis long-temps eſt dans les conſeils; l'un d'eux en eſt membre, ils penſent comme on doit penſer, nul intérêt, tout pour l'honneur.

Ils ne recevront d'argent de perſonne, avant d'avoir donné le premier volume; ils livreront pour deux Louis d'or, douze ou treize Tomes in-8. avec trente-trois belles eſtam-

tampes; il y a certainement beaucoup de perte; ce n'eſt donc point par précaution, pour s'aſſurer du débit des exemplaires; c'était une néceſſité abſolue; & ſans les bienfaits du Roi, ſans les généroſités qui viennent à notre ſecours, l'entrepriſe était au rang de tant de projets approuvés & évanouis.

Je vous demande pardon d'une ſi longue Lettre; vous ſavez que les Commentateurs ne finiſſent point, & ſouvent ne diſent que ce qui eſt inutile.

Si vous voulez que je diſe de bonnes choſes, écrivez moi, &c.

LETTRE II.

Réponſe de M. De Voltaire au Duc de Bouillon, qui lui avait écrit une Lettre en vers, au ſujet de l'édition qu'il a faite des Oeuvres de Corneille au profit de la niece de ce grand homme.

Vous voilà, Monſeigneur, comme le Marquis de la Farre qui commença à ſentir ſon talent pour la poéſie, à peu près à votre âge, quand certains talens plus précieux étaient ſur le point de baiſſer un peu, & de l'avertir qu'il y avait encore d'autres plaiſirs. Ses premiers vers furent pour l'amour, ſes ſeconds pour l'Abbé de Chaulieu. Vos premiers ſont pour moi. Cela n'eſt pas juſte ; mais je vous en dois plus de reconnoiſſance. Vous me dites que j'ai toujours triomphé de mes ennemis, c'eſt vous qui faites mon triomphe.

Aux pieds de mes rochers, aux creux de mes vallons,
Pourrais je regretter les rives de la Seine.
La fille de Corneille écoute mes leçons ;
Je ſuis chanté par un Turenne.

J'ai pour moi deux grandes maiſons,
Chez Bellone & chez Melpomene;
A l'abri de ces deux beaux noms,
On peut mépriſer les Frérons,
Et contenter gaiement leur ſottiſe & leur haine.
C'eſt quelque choſe d'être heureux;
Mais c'eſt un grand plaiſir de le dire à l'envie,
De l'abattre à nos pieds, & d'en rire à ſes yeux.
Qu'un ſouper eſt délicieux!
Quand on brave en mangeant les griffes de l'harpie!
Que des freres Berthier (*) les cris injurieux
Font une plaiſante harmonie!
Que c'eſt pour un Amant un paſſetemps bien doux
D'embraſſer la beauté qui ſubjugue ſon ame,
Et d'affubler encor du ſel de l'Epigramme,
Un Rival fâcheux & jaloux.
Cela n'eſt pas chrétien; j'en conviens avec vous;
Mais les gens le ſont-ils? le monde eſt une guerre,
On a des ennemis en tout genre, en tous lieux;
Tout mortel combat ſur la terre;
Le Diable avec Michel combattit dans les Cieux.
On cabale à la Cour, à l'Egliſe, à l'Armée:
Au Parnaſſe on ſe bat pour un peu de fumée,
Pour un nom, pour du vent, & je conclus au bout,
Qu'il faut jouïr en paix & ſe moquer de tout.

Ce-

(*) Frere Berthier ci-devant Jéſuite, délateur des gens de Lettres & ennemi né des talens. Il était eſpion de la Police pour les dévotes de la Cour, & à préſent penſionné par elles.

Cependant, Monſeigneur, tout en riant on peut faire du bien; votre Alteſſe en veut faire à Mademoiſelle Corneille. Vous voulez que je vous taxe pour le nombre des exemplaires; ſi je ne conſultais que votre cœur, je vous taxerais comme le Roi; vous en ſeriez pour la valeur de 200; mais comme je ſçais que vous allez partout ſemant votre argent, & que ſouvent il ne vous en reſte guere, je me réduis à 6 & j'augmenterai le nombre ſi j'apprends que vous êtes devenu œconome.

Je ſupplie votre Alteſſe de conſerver vos bontés au Suiſſe Voltaire.

LETTRE III.

A Monſieur le Duc de la Valiere grand Fauconnier.

Votre procédé, Monſieur le Duc, eſt de l'ancienne Chevalerie, vous vous expoſez pour ſauver un homme qui s'eſt mis en péril à votre ſuite : mais la petite erreur dans laquelle vous m'avez induit ſert à déployer votre profonde érudition. Peu de grands Fauconniers auraient délivré les *ſermones feſtivi*, imprimés en 1502. Raillerie à part, vous faites une action digne de votre belle ame, en vous mettant pour moi à la brêche.

Vous me diſiez dans votre premiere Lettre, qu'Urceus Codrus était un grand prédicateur ; vous m'apprenez dans votre ſeconde que c'était un grand libertin, mais qu'il n'était pas Cordelier. Vous demandez pardon à Saint François d'Aſſiſe & à tout l'Ordre Séraphique, de la mépriſe où je ſuis tombé. Je me joins à vous & je prens ſur moi la pénitence ; mais il reſte toujours pour véritable

que

que les myſteres repréſentés à l'Hôtel de Bourgogne, étaient beaucoup plus décens que la plupart des ſermons de ce temps. C'eſt ſur ce point que roule la queſtion.

Mettons qui nous voudrons à la place d'Urceus Codrus, & nous aurons raiſon. Il n'y a pas un mot dans les myſteres qui révolte la pudeur & la piété. Quarante aſſociés qui font & qui jouent des pieces ſaintes en Français, ne peuvent s'accorder à deshonorer leurs pieces par des indécences qui révolteraient le public, & qui feraient fermer le Théâtre. Mais un Prédicateur ignorant, qui travaille ſeul, qui ne rend compte à perſonne de ſon ouvrage, qui n'a nul uſage des bienſéances, peut mêler dans ſon ſermon quelques ſottiſes, ſur-tout quand il les prononce en Latin.

Tels étaient, par exemple, les ſermons du Cordelier Maillard, que vous avez ſans doute dans votre riche & immenſe Bibliotheque. Vous verrez dans ſon ſermon du jeudi de la ſeconde ſemaine du carême, qu'il apoſtrophe ainſi les femmes des Avocats qui portent des habits garnis d'or: „ Vous dites que vous ê

„ tes vétues ſuivant votre état, à tous les „ diables votre état & vous mêmes, Meſde- „ moiſelles. Vous me direz peut-être, nos „ maris ne nous donnent point de ſi belles ro- „ bes, nous les gagnons de la peine de notre „ corps, à trente mille diables la peine de vo- „ tre corps, Meſdemoiſelles."

Je ne vous repete que ce trait de frere Maillard, pour ménager votre pudeur ; mais ſi vous voulez vous donner le ſoin d'en chercher de plus forts dans le même Auteur, vous en trouverez de dignes d'Urceus Codrus. Frere André & Menot, étaient fort fameux pour les turpitudes; la chaire, à la vérité, n'était pas toujours ſouillée par des obſcénités, mais longtems les ſermons ne valurent pas mieux que les myſteres de l'hôtel de Bourgogne.

Il faut avouer que les prétendus Réformés de France, furent les premiers qui mirent quelque raiſon dans leurs diſcours, parce qu'on eſt obligé de raiſonner quand on veut changer les idées des hommes. Cette raiſon était encore bien loin de l'éloquence. La Chaire, le Barreau, le Théâtre, la Philoſophie, la Lit-

té-

térature, la Théologie, tout chez nous fut, à quelques exceptions près, fort au deſſous des pieces qu'on joue aujourd'hui à la foire.

Le bon goût, en tout genre, n'établit ſon empire que ſous Louis XIV ; c'eſt là ce qui me détermina il y a longtems, à donner une légere eſquiſſe de ce temps glorieux, & vous avez remarqué que dans cette Hiſtoire, c'eſt le ſiecle qui eſt mon héros encore plus que Louis XIV lui-même, quelque reſpect & quelque reconnoiſſance que nous devions à ſa mémoire.

Il eſt vrai qu'en général nos voiſins ne valaient gueres mieux que nous. Comment s'eſt-il pu faire que l'on prêchât toujours, & que l'on prêchât ſi mal ! comment les Italiens, qui s'étaient tirés depuis ſi longtems de la barbarie en tant de genres, ne fuſſent, pour la plupart dans la chaire, que des Arléquins en ſurplis ; tandis que la Jéruſalem du Taſſe égalait l'Illiade, que l'Orlando furioſo ſurpaſſait l'Odyſſée ? que le Paſtor fido n'avait point de modele dans l'Antiquité, & que les Raphaëls & les Paul Veroneſe exécutaient réellement ce

qu'on imagine des Zeuxis & des Appelles.

Il n'eſt pas douteux, Monſieur le Duc, que vous n'ayez lu le Concile de Trente; il n'y a point de Duc & Pair, à ce que je penſe, qui n'en liſe quelques ſeſſions tous les matins. Vous avez remarqué le ſermon de l'ouverture du Concile par l'Evêque de Bitonto.

Il prouve premiérement, que le Concile eſt néceſſaire parce que pluſieurs Conciles ont dépoſé des Rois & des Empereurs. Secondement, parce que dans l'Enéïde, Jupiter aſſemble le Concile des Dieux. Troiſiémement, parce qu'à la création de l'homme & à l'avanture de la tour de Babel, Dieu s'y prit en forme de Concile. Il aſſure enſuite que tous les Prélats doivent ſe rendre à Trente, comme dans le cheval de Troye: Enfin, que la porte du Paradis & du Concile eſt la même, que l'eau vive en découle, & que les peres doivent en arroſer leurs cœurs, comme des terres ſeches: faute de quoi le ſaint Eſprit leur ouvrira la bouche comme à Balaam & à Caïphe.

Voilà ce qui fut prêché devant les Etats Généraux

néraux de la Chrétienté: le ſermon de ſaint Antoine de Padoue aux poiſſons, eſt encore plus fameux en Italie, que celui de M. de Bitonto: on pourrait donc excuſer notre frere André & notre frere Garaſſe & tous nos Gilles de la chaire du ſeizieme & dix-ſeptieme ſiecle, s'ils n'ont pas mieux valu que nos maîtres les Italiens.

Mais quelle était la ſource de cette groſſiéreté abſurde ſi univerſellement répandue en Italie du temps du Taſſe; en France du temps de Montagne, de Charron & du Chancelier de l'Hôpital; en Angleterre dans le ſiecle de Bacon? Comment ces hommes de génie ne réformaient-ils pas leur ſiecle? Prenez vous en aux Colleges qui élevaient la jeuneſſe, & à l'eſprit monacal & théologal, qui mettait la derniere main à notre barbarie que les Colleges avaient ébauchée. Un génie, tel que le Taſſe, liſait Virgile & produiſait la Jéruſalem. Un marchand liſait Terence & faiſait la Mandragore; mais quel moine, quel curé, liſait Cicéron & Demoſthene? un malheureux écolier, devenu imbécile, pour avoir été forcé pen-

dant quatre ans d'apprendre par cœur Jean Deſpautere, & enſuite devenu fou pour avoir ſoutenu une theſe ſur l'univerſité de la part de la choſe & de la penſée, & ſur les cathégories, recevait en public ſon bonnet & ſes lettres de démence, & s'en allait prêcher devant un auditoire, dont les trois quarts étaient plus imbéciles que lui, & plus mal élevés.

Le peuple écoutait ces farces théologiques le cou tendu, les yeux fixes & la bouche ouverte, comme les enfans écoutent des contes de ſorciers; & s'en retournait tout contrit. Le même eſprit qui le conduiſit aux facéties de la mere ſotte, le conduiſait à ces ſermons, & on y était d'autant plus aſſidu, qu'il n'en coûtait rien.

Ce ne fut gueres que du temps de Coeffeteau & de Balzac, que quelques prédicateurs oſerent parler raiſonnablement, mais ennuyeuſement, & enfin Bourdaloue fut le premier en Europe qui eut de l'éloquence en chaire. Je rapporterai encore ici le témoignage de Burnet, Evêque de Salisbury, qui dit dans ſes mémoires,

moires, qu'en voyageant en France, il fut étonné de ces ſermons, & que Bourdaloue réforma les prédicateurs d'Angleterre, comme ceux de France.

Bourdaloue fut preſque le Corneille de la chaire, comme Maſſillon en a été depuis le Racine, non que j'égale un art à moitié profane à un miniſtere preſque ſaint; ni que j'égale non plus la difficulté médiocre de faire un bon ſermon, à la difficulté prodigieuſe & inexprimable de faire une bonne Tragédie; mais je dis que Bourdaloue porta la force du raiſonnement dans l'art de prêcher, comme Corneille l'avoit portée dans l'art dramatique, & que Maſſillon s'étudia à être auſſi élégant en proſe, que Racine l'était en vers.

Il eſt vrai qu'on reprocha quelquefois à Bourdaloue, comme à Corneille, d'être un peu trop Avocat, de vouloir quelquefois trop prouver au-lieu de toucher, & de donner quelquefois de mauvaiſes preuves. Maſſillon au contraire crut qu'il vallait mieux peindre & émouvoir; il imita Racine, autant qu'on peut l'imiter en proſe; en prêchant pourtant

auda-

audacieuſement que les Auteurs Dramatiques ſont damnés, car il faut bien que chaque Charlatan vante ſon onguent & damne celui de ſon voiſin. Son ſtyle eſt pur, ſes peintures ſont attendriſſantes. Reliſez ce morceau ſur l'humanité des grands.

„ Hélas! s'il pouvoit être quelquefois permis d'être ſombre, bizarre, chagrin, à „ charge aux autres & à ſoi-même, ce devroit être à ces infortunés que la miſere, „ les calamités, les néceſſités domeſtiques & „ tous les plus noirs ſoucis environnent. Ils „ ſeraient bien plus dignes d'excuſe ſi portant „ déja le deuil, l'amertume, le déſeſpoir „ ſouvent dans le cœur, ils en laiſſaient échaper quelques traits au dehors. Mais faut-il „ que les grands, les heureux du monde, à „ qui tout rit & que les joies & les plaiſirs „ accompagnent par-tout, prétendent tirer „ de leur félicité même, un privilege qui „ excuſe leurs chagrins bizarres & leurs caprices: qu'il leur ſoit permis d'être fâcheux, „ inquiets, inabordables, parce qu'ils ſont „ plus heureux! qu'ils regardent comme un „ droit

„ droit acquis à la prospérité, d'accabler
„ encore du poids de leur humeur des mal-
„ heureux qui gémissent déja sous le joug
„ de leur autorité & de leur puissance ".

Souvenez-vous ensuite de ce morceau de Brittannicus.

Tout ce que vous voyez conspire à vos desirs,
Vos jours, toujours sereins, coulent dans les plaisirs,
L'Empire en est, pour vous, l'inépuisable source;
Ou si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout l'Univers, soigneux de les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
Britannicus est seul, quelqu'ennui qui le presse,
Il ne voit dans son sort que moi qui l'intéresse;
Et n'a pour tous plaisirs, Seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

Je crois voir dans la comparaison de ces deux morceaux, le disciple qui tâche de lutter contre le maître. Je vous en montrerais vingt exemples, si je ne craignais d'être long.

Massillon & Cheminais savaient Racine par cœur & déguisaient les vers de ce divin poëte dans leur prose pieuse. C'est ainsi que plusieurs prédicateurs venaient apprendre chez Baron, l'art de la déclamation, & rectifiaient en-

enſuite le geſte du Comédien par le geſte de l'Orateur ſacré. Rien ne prouve mieux que tous les Arts ſont freres, quoique les artiſtes ſoyent bien loin de l'être.

Le malheur des ſermons, c'eſt que ce ſont des déclamations dans leſquelles on dit ſouvent le pour & le contre. Le même homme qui dimanche dernier aſſurait qu'il n'y a point de félicité dans la grandeur, que les couronnes ſont d'épines, que les Cours ne renferment que d'illuſtres malheureux, que la joie n'eſt répandue que ſur le front du pauvre; prêche le dimanche ſuivant que le Peuple eſt condamné à l'affliction & aux larmes, & que les grands de la terre ſont plongés dans des délices dangereuſes.

Ils diſent dans l'Avent, que Dieu eſt ſans ceſſe occupé du ſoin de fournir à tous nos beſoins; & en Carême, que la terre eſt maudite. Ces lieux communs les menent juſqu'au bout de l'année par des phraſes fleuries.

Les prédicateurs en Angleterre ont pris un autre tour qui ne nous conviendroit gueres. Le livre de la Métaphyſique la plus profonde;

de, eſt le recueil des ſermons de Clarke. On dirait qu'il n'a prêché que pour les Philoſophes. Encore ces Philoſophes auraient pu lui demander à chaque période un long éclairciſſement; & le *Français à Londres à qui on ne prouve rien* aurait bientôt laiſſé là le prédicateur. Son recueil fait un excellent livre, que très-peu de gens ſont capables d'entendre. Quelle différence entre les temps & entre les nations? & qu'il y a loin de frere Garaſſe & de frere André, aux Clarkes & aux Maſſillons!

Dans l'étude que j'ai fait de l'Hiſtoire, j'en ai toujours tiré ce fruit, que le temps où nous vivons eſt de tous les temps le plus éclairé, malgré nos très-mauvais livres, comme il eſt le plus heureux, malgré quelques calamités paſſageres. Car quel eſt l'homme de lettres qui ne ſache que le bon goût n'a été le partage de la France qu'à commencer au temps de Cinna & des Provinciales? & quel eſt l'homme un peu verſé dans notre Hiſtoire qui puiſſe aſſigner un temps plus heureux depuis Clovis, que le temps qui s'eſt écoulé depuis que Louis XIV commença à régner par lui.

lui-même, jusqu'au moment où j'ai l'honneur de vous parler ? je défie l'homme de la plus mauvaise humeur de me dire quel siecle il voudrait préférer au nôtre.

Il faut être juste ; il faut convenir, par exemple, qu'un Géometre de vingt-quatre ans, en sait beaucoup plus que Descartes ; qu'un Vicaire de Paroisse prêche plus raisonnablement que le grand Aumonier de Louis XII. La Nation est plus instruite, le style, en général, est meilleur, par conséquent les esprits sont mieux faits aujourd'hui qu'ils ne l'étaient autrefois.

Vous me direz, Monsieur, que nous sommes à présent dans la décadence du siecle, & qu'il y a beaucoup moins de génie & de talens, que dans les beaux jours de Louis XIV. Oui, le génie baisse nécessairement, mais les lumieres se sont multipliées : mille peintres du temps de Salvator Rosa ne valaient pas Raphaël & Michel Ange, mais ces mille peintres médiocres que Raphaël & Michel Ange avaient formés, composaient une école infiniment supérieure à celle que ces deux grands hom-

mes trouverent établie de leur temps. Nous n'avons à préſent, ſur la fin de notre beau ſiecle, ni de Maſſillon, ni de Bourdaloue, ni de Boſſuet, ni de Fenelon, mais le plus ennuyeux de nos Prédicateurs d'aujourd'hui eſt un Démoſthene en comparaiſon de tous ceux qui ont prêché depuis Saint Remi juſqu'au frere Garaſſe.

Il y a plus de diſtance de la moindre de nos Tragédies aux pieces de Jodelle, que de l'Athalie de Racine, aux Maccabées de La Motte, & au Moyſe de l'Abbé Nadal. En un mot, dans tous les arts de l'eſprit, nos Artiſtes valent moins qu'au commencement du grand ſiecle & dans ſes beaux jours, mais la Nation vaut mieux. Nous ſommes inondés, à la vérité, de brochures, & les miennes ſe mêlent à la foule; c'eſt une multitude prodigieuſe de moucherons & de chenilles, qui prouvent l'abondance des fruits & des fleurs; vous ne voyés pas de ces inſectes dans une terre ſtérile; & remarqués que dans cette foule immenſe de ces petits écrits, tous effacés les uns par les autres, & tous précipités au bout de quelques

jours dans un oubli éternel, il y a souvent plus de goût & de finesse, que vous n'en trouveriés dans tous les livres écrits avant les Lettres Provinciales.

Voilà l'état de nos richesses de l'esprit, comparées à une indigence de plus de douze cens années.

Si vous examinés à présent nos mœurs, nos loix, notre gouvernement, notre société, vous trouverés que mon compte est juste. Je datte depuis le moment où Louis XIV prit en main les rênes; & je demande au plus acharné frondeur, au plus triste panégyriste des temps passés, s'il osera comparer les temps où nous vivons, à celui où l'Archévêque de Paris portait au parlement un poignard dans sa poche? aimera-t-il mieux le siecle précédent, où l'on tuait le premier ministre à coups de pistolet, & où l'on condamnait sa femme à être brûlée comme sorciere? Dix ou douze années du grand Henri IV paraissent heureuses, après quarante ans d'abominations & d'horreurs qui font dresser les cheveux; mais pendant ce peu d'années que le meil-

meilleur des Princes employait à guérir nos bleſſures, elles ſaignaient encore de tous côtés: le poiſon de la ligue infectait encore les eſprits; les familles étaient diviſées, les mœurs étaient dures, le fanatiſme régnait partout, hormis à la Cour; le commerce commençait à naître, mais on n'en goûtait pas encore les avantages; la ſociété était ſans agrémens, les villes ſans police, toutes les conſolations de la vie manquaient en général aux hommes.

Remontés à travers cent mille aſſaſſinats commis au nom de Dieu, ſur les débris de nos villes en cendre, juſqu'au temps de François premier, vous voyés l'Italie teinte de notre ſang, un Roi priſonnier dans Madrid, les ennemis au milieu de nos Provinces.

Le nom de pere du peuple eſt reſté à Louis XII, mais ce pere eut des enfans bien malheureux & le fut lui-même: chaſſé de l'Italie, dupé par le Pape, vaincu par Henri VIII, obligé de donner de l'argent à ſon vainqueur pour épouſer ſa ſœur, il fut bon Roi d'un peuple groſſier, pauvre & privé d'arts & de manufactures. Sa Capitale n'était qu'un

amas de maiſons de paille & de plâtre, preſque toutes couvertes de chaume. Il vaut mieux, ſans doute, vivre ſous le bon Roi d'un peuple éclairé & opulent, quoique malin & raiſonneur.

Plus vous vous enfoncés dans les ſiecles précédens, plus vous trouvés tout ſauvage, & c'eſt ce qui rend notre hiſtoire de France ſi dégoûtante, qu'on a été obligé d'en faire des abrégés Chronologiques à colonnes, où tout le néceſſaire ſe trouve, & où l'inutile ſeul eſt omis ; pour ſauver l'ennui d'une lecture inſupportable à ceux de nos compatriotes qui veulent ſavoir en quelle année la Sorbonne fut fondée, & aux curieux qui doutent ſi la ſtatue équeſtre qui eſt dans la Cathédrale Gothique de Paris, eſt de Philippe de Valois, ou de Philippe le Bel.

Ne diſſimulons point, nous n'exiſtons que depuis environ ſix vingt ans: Loix, police, diſcipline militaire, commerce, marine, beaux arts, magnificence, eſprit, goût, tout commence à Louis XIV, & pluſieurs avantages ſe perfectionnent aujourd'hui. C'eſt là ce que

j'ai

j'ai voulu insinuer, en disant que tout était barbare chez nous auparavant; & que la chaire l'était comme tout le reste; Urceus Codrus ne valait pas trop la peine que je vous parlasse longtemps de lui; mais il m'a fourni des réflexions que je crois utiles. Il faut tâcher de tirer parti de tout.

LETTRE IV.

A Mylord Lyttleton à Londres.

J'ai lu les ingénieux dialogues des morts que vous venés de publier. J'y trouve que je ſuis exilé & que je ſuis coupable de quelques excès dans mes écrits. Je ſuis obligé peut-être pour l'honneur de ma nation, de dire publiquement que je ne ſuis point exilé, parce que je n'ai pas commis les fautes que l'auteur des dialogues m'impute à ſon gré.

Perſonne n'a plus élevé ſa voix que moi en

(*) Mylord Lyttleton a avoué ingénûment ſon tort à M. de Voltaire. Sa lettre a été publique. Quoique les Anglais en général écrivent journellement contre tout ce qui ſe fait de bien & de mal en France, & qu'ils haïſſent cordialement tous les Français, non comme rivaux, mais parce qu'ils ne ſont pas Anglais, & que ces prétendus Philoſophes Albionois ſe regardent ſupérieurs à tous les peuples de la terre; il ſe trouve pourtant parmi ces inſulaires des hommes vraiment Philoſophes & amis des talens étrangers.

en faveur des droits de l'humanité, & cependant je n'ai jamais excédé même les bornes de cette vertu.

Je ne ſuis point établi en Suiſſe, comme cet auteur mal inſtruit le débite. Je vis dans mes terres en France; la retraite convient aux vieillards, qui ont aſſez vécu dans les Cours pour les abhorrer & pour les fuir, & qui goûtent une douceur nouvelle de vivre dans la retraite & dans leurs poſſeſſions, avec des amis éclairés & fideles. Il eſt bien vrai que j'ai une petite maiſon de campagne auprès de Geneve, mais ma demeure & mes châteaux ſont en Bourgogne; la bonté que mon Roi a eu de confirmer les privileges de mes terres qui ſont exemptes de toute impoſition, m'a encore attaché à ſa perſonne.

Si j'avais été exilé, je n'aurais pas obtenu des paſſeports de ma Cour pour pluſieurs Seigneurs Anglais; le ſervice que je leur ai rendu me donne droit à la juſtice que j'attens de l'auteur des Dialogues.

Quant à la religion, je penſe & je crois qu'il penſe comme moi, que Dieu n'eſt ni

Presbytérien, ni Luthérien, ni de la basse, ni de la haute Eglise: Dieu est le pere de tous les hommes; pere de Mylord & le mien.

Du Château de Ferney en Bourgogne.

LETTRE V. (*).

A Mr. l'Abbé Trublet, qui lui avait envoyé son Discours de réception à l'Académie Françaiſe, le 20 Avril 1761.

Au chateau de Ferney ce 27 Avril 1761.

Votre lettre & votre procédé généreux, Monſieur, ſont des preuves que vous n'êtes pas mon ennemi, & votre livre vous faiſait ſoupçonner de l'être. J'aime bien mieux en croire votre lettre que votre livre: vous aviés imprimé que je vous faiſais bailler, & moi j'ai laiſſé imprimer que je me mettais à rire. Il réſulte de tout cela que vous êtes difficile à amuſer & que je ſuis mauvais plaiſant; mais enfin, en baillant & en riant vous voilà mon con-

(*) Toute cette Lettre eſt d'une ironie très-fine, & M. de Voltaire égratigne encore ſon petit adverſaire en lui faiſant entendre qu'il le loue avec plaiſir & qu'il lui pardonne cordialement.

confrere, & il faut tout oublier en bons Chrétiens & en bons Académiciens.

Je ſuis fort content, Monſieur, de votre harangue, & très reconnoiſſant de la bonté que vous avez de me l'envoyer; à l'égard de votre Lettre *tardi parvus onix eliciet cadum.* Pardon de vous citer Horace, que vos héros, Meſſieurs de Fontenelle & de La Motte ne citaient guere. Je ſuis obligé en conſcience de vous dire que je ne ſuis pas né plus malin que vous, & que dans le fond je ſuis bon homme. Il eſt vrai qu'ayant fait réflexion depuis quelques années qu'on ne gagnait rien à l'être, je me ſuis mis à être un peu gai, parce qu'on m'a dit que cela eſt bon pour la ſanté. D'ailleurs, je ne me ſuis pas cru aſſez important, aſſez conſidérable, pour dédaigner toujours certains illuſtres ennemis qui m'ont attaqué perſonnellement pendant une quarantaine d'années, & qui, les uns après les autres, ont eſſayé de m'accabler, comme ſi je leur avais diſputé un Evêché, ou une place de fermier général. C'eſt par pure modeſtie que je leur ai donné enfin ſur les doigts. Je me ſuis cru

pré-

préciſément à leur niveau. *Et in arenam cum æqualibus deſcendi*, comme dit Cicéron.

Croyés, Monſieur, que je fais une grande différence entre vous & eux, mais je me ſouviens que mes rivaux & moi, quand j'étais à Paris, nous étions tous fort peu de choſe, de pauvres écoliers du ſiecle de Louis XIV, les uns en vers, les autres en proſe, quelques-uns moitié proſe, moitié vers, du nombre deſquels, j'avais l'honneur d'être, infatiguables auteurs de pieces médiocres, grands compoſiteurs de riens, peſant gravement des œufs de mouche dans des balances de toile d'arraignée; je n'ai preſque vu que de la petite charlatannerie; je ſens parfaitement la valeur de ce néant, mais comme je ſens également le néant de tout le reſte, j'imite le Vejanius d'Horace

. . . . . Vejanius armis
Herculis ad poſtem fixis, latet abditus agro.

C'eſt de cette retraite que je vous dis très ſincérement que je trouve des choſes utiles & agréables dans tout ce que vous avez fait, que je vous pardonne cordialement de m'avoir pincé,

pincé, que je ſuis fâché de vous avoir donné quelques coups d'épingle, que votre procédé me deſarme pour jamais, que Bonhommie vaut mieux que raillerie, & que je ſuis, Monſieur mon cher confrere, de tout mon cœur, avec une véritable eſtime & ſans compliment, comme ſi de rien n'était, votre &c.

VI.

Epitre à Sophie.

Flore jadis brilla dans Rome;
Conſuls, Pontifes, Dictateurs,
Tous ces héros que l'on renomme,
Etaient les humbles ſerviteurs.
On briguait l'honneur de ſes chaînes,
A ſa voix naiſſaient les beaux jours;
A ſes pieds les aigles Romaines
Se jouaient avec les amours.
En Loix érigeant ſes caprices,
Elle ſoumit ces fiers vainqueurs;
De Rome elle fit les délices;
Rome en fit la Reine des fleurs,
Et lui fonda des ſacrifices.
Mais dans peu Flore, s'il lui plait,
Va te remettre ſa Couronne,
Détruiſant ce que Rome a fait!
C'eſt tout Paris qui te la donne.
Tous les Zéphirs ſont avertis
Qu'ils ont une Flore nouvelle;
Qu'ils ayent à ſe ranger près d'elle
Sur des bords par elle embellis.
Tel eſt l'arrêt de ta patrie
Vu, rédigé par la Folie,
Et qu'au mois ſi cher aux Amans

Mois brillant des métamorphoſes,
Doit ſigner de ſes doigts de roſes,
Le Dieu qui préſide au printemps.
Du ſein des plus douces ivreſſes,
Reçois notre hommage & nos vœux;
C'eſt la crainte qui fit les Dieux,
Et l'amour ſeul fait les Déeſſes.
Que dis-je? ce titre orgueilleux
Vaut-il le beau nom de Sophie?
Crois-moi, jeune, belle & jolie,
Laiſſe l'Olimpe radieux
A la célebre Bourgeoiſie
Que l'on adore & qui s'ennuye,
Tandis que tu fais des heureux.
Le beau temple de l'harmonie
Va bientôt s'ouvrir à nos yeux:
C'eſt-là que je te déifie,
Voilà ton Palais & tes Cieux.
Je vois Pſyché, je crois l'entendre
Parmi la foudre & les éclairs,
Mêler ſa voix plaintive & tendre,
Au tumulte bruyant des mers.
De l'amour ſi tu peins les flammes,
Si tu fais gémir la douleur,
Ta voix s'échape de ton cœur,
Et va retentir dans nos ames.
Dis-moi, par quels dons inconnus,
Peux-tu réunir, ma Sophie,
Le babil piquant de Thalie,
Les ſons touchans de Polimnie,
Et le ſilence de Vénus?

Sur-

Sur-tout, combien je t'idolâtre,
Lorſque rendue à tes amans,
Tu ſais par ton humeur folâtre
Suſpendre & charmer les tourmens.
Lorſqu'on te voit ſans étalage,
Sans apprêt & ſans dignité,
Prêtreſſe de l'amour volage
Cueillir avec légéreté,
Cette fleur du libertinage,
Qui reſſemble à la volupté.
Jamais chez toi n'oſent paraître
Ces vieux deſpotes éclopés,
Toujours cocus, toujours dupés,
Et toujours ſi bien faits pour l'être.
Tu proſcris les airs impoſans,
Les tons burleſques, les caprices,
Des Alteſſes de nos couliſſes,
Qui traitent en Impératrices,
Et leurs valets & leurs amans.
Chez toi l'on trouve la nature,
Ou l'art ſéduiſant de Ninon,
Cet art qui tient à la raiſon,
L'art de tromper ſans impoſture.
Chez toi l'on badine & l'on rit,
La gêne y ſemble inſupportable;
Et l'on y cache ſon eſprit,
Afin d'en être plus aimable.
Il eſt un champêtre réduit,
Temple paiſible du myſtere,
Où l'on s'envole à petit bruit,
Loin d'un public triſte & ſévere,

Dans

Dont l'œil perſécuteur nous ſuit.
C'eſt-là que ſur une Ottomane,
Qu'ombragent les feſtons légers
D'un voile errant & diaphane,
Volent les jeux & les baiſers.
C'eſt-là que plus vive & plus belle,
Le feu, la gaieté dans les yeux,
Hébé verſe le punch aux Dieux
Qui ne s'enivrent pas ſans elle.
C'eſt-là que vers la fin du jour,
La liberté, convive aimable,
Met les deux coudes ſur la table,
Entre le plaiſir & l'amour.
Quelle volupté, ma Sophie!
Que ſont les titres, les grandeurs?
Va, ce délire eſt le bonheur,
Il eſt le charme de la vie.
Crains de ſerrer de nouveaux nœuds;
Toujours folle & toujours tranquile,
Laiſſe errer ton cœur & tes vœux.
Ton amour ferait un heureux,
Ton indifférence en fait mille.

LETTRE VII.

A MONSIEUR PALISSOT, *auteur de la Comédie des Philoſophes.*

Je vous remercie, Monſieur, de votre lettre & de votre ouvrage; ayez la bonté de vous préparer à une réponſe longue: les vieillards aiment un peu à babiller.

Je commence par vous dire que je tiens votre piece pour bien écrite, je conçois même que Criſpin Philoſophe, marchant à quatre pattes, a dû faire beaucoup rire, & je crois que mon ami Jean Jaques en rira tout le premier. Cela eſt gai, cela n'eſt point méchant, & d'ailleurs le citoyen de Geneve, étant coupable de Leze-Comédie, il eſt bien naturel que la Comédie le lui rende.

Il n'en eſt pas de même des citoyens de Paris, que vous avez mis ſur le Théâtre; il n'y a pas là, certainement, de quoi rire; je conçois très-bien qu'on donne des ridicules à

ceux qui veulent nous en donner, je veux qu'on ſe défende, & je ſais par moi-même, que ſi je n'étais pas ſi vieux, Meſſieurs Fréron & de Pompignan auraient à faire à moi; le premier pour m'avoir vilipendé cinq ou ſix ans de ſuite, à ce que m'ont aſſuré des gens qui liſent toutes les petites brochures, l'autre pour m'avoir déſigné en pleine Académie comme un vieux radoteur qui a farci l'hiſtoire de fauſſes anecdotes. J'ai été très-tenté de le mortifier par une bonne juſtification, & de faire voir que l'anecdote du masque de fer, celle du teſtament du roi d'Eſpagne Charles II, & autres ſemblables ſont très-vraies, & quand je me mêle d'être ſérieux, je laiſſe les fictions poëtiques.

J'ai encore la vanité de croire après avoir été déſigné dans la foule de ces pauvres Philoſophes, qui ne ceſſent de conjurer contre l'Etat, & qui certainement ſont cauſe de tous les malheurs qui nous arrivent & ſur terre & ſur mer; car enfin j'ai été le premier qui ait écrit en France en faveur de l'attraction, & contre les grands tourbillons de Descartes, &

con-

contre les petits tourbillons de Malebranche; & je défie les plus ignorans, & jusqu'à Monsieur Fréron lui-même, de prouver que j'aie falsifié en rien la Philosophie Newtonienne; la société de Londres a approuvé mon petit catéchisme d'attraction, je me tiens donc pour très-comptable de Philosophie.

Si j'avais de la vanité, je me croirais encore plus criminel sur le rapport d'un gros livre intitulé *L'oracle des Philosophes*, lequel est parvenu jusques dans ma retraite. Cet oracle ne vous déplaise, c'est moi. Il y avait de quoi crever de vaine gloire, mais malheureusement ma vanité a été bien rabbattue, quand j'ai vu que l'auteur de l'oracle prétend avoir dîné plusieurs fois chez moi, près de Lausanne dans un château que je n'ai jamais vû. Il dit que je l'ai très-bien reçu, & pour récompense de cette bonne réception, il apprend au public tous les aveux secrets qu'il prétend que je lui ai faits.

Je lui ai avoué que j'avais été chez le Roi de Prusse pour y établir la Religion Chinoise; ainsi me voilà pour le moins de la Secte de Confucius;

ſucius; je ſerais donc en droit de prendre part aux injures qu'on a dites aux Philoſophes. J'ai avoué de plus à l'auteur de l'oracle, que le Roi de Pruſſe m'a chaſſé de chez lui, choſe très-poſſible, mais très-fauſſe, & ſur laquelle cet honnête homme a menti.

Je lui ai encore avoué que je ne ſuis point attaché à la France, dans le temps que le Roi me comble de ſes graces, me conſerve la place de ſon gentilhomme ordinaire, & daigne favoriſer mes terres des plus grands privileges; enfin j'ai fait tous ces aveux à ce digne homme pour être compté parmi les Philoſophes.

J'ai trempé de plus dans la cabale infernale de l'Encyclopédie. Il y a au moins une douzaine d'articles de moi, imprimés dans les trois derniers volumes, j'en avais préparé pour les ſuivans une douzaine d'autres qui auraient bouleverſé tous les ordres de l'Etat.

Je ſuis encore un des premiers qui ai employé fréquemment ce vilain mot d'humanité, contre lequel vous avez fait une ſi brave ſortie dans votre prétendue Comédie. Si après cela

cela on ne veut pas m'accorder le nom de Philoſophe, c'eſt l'injuſtice du monde la plus criante.

Voilà pour ce qui me regarde.

Quant aux perſonnes que vous attaquez dans votre ouvrage, ſi elles vous ont offenſé, vous faites bien de le leur rendre; il a toujours été permis par les loix de la ſociété de tourner en ridicule les gens qui nous ont rendu ce petit ſervice; autrefois quand j'étais du monde je n'ai guere vu de ſouper dans lequel un rieur n'exerçât ſa raillerie ſur quelque convié qui, à ſon tour, faiſait ſes efforts pour égayer la compagnie aux dépens du rieur: les avocats en uſent ſouvent ainſi au barreau; tous les écrivains de ma connaiſſance ſe ſont donnés mutuellement tous les ridicules poſſibles. Boileau en donna à Fontenelle, Fontenelle à Boileau, l'autre Rouſſeau ſe moqua beaucoup de Zaïre & d'Alzire, & moi qui vous parle, je crois que je me moquai auſſi de ſes dernieres épitres, en avouant pourtant que l'Ode ſur les conquérans eſt admirable & que la plûpart de ſes épigrammes ſont très-jolies, car il faut

être juſte, c'eſt le point principal.

C'eſt à vous à faire votre examen de conſcience & à voir ſi vous êtes juſte en repréſentant Meſſieurs d'Alembert, Diderot, Helvétius, le Chevalier de Jaucourt, & *tutti quanti*, comme des marauds qui enſeignent à voler dans la poche. Encore une fois, s'ils ont voulu rire à vos dépens dans leurs Livres, je trouve très-bon que vous riiez aux leurs, mais, pardieu! la raillerie eſt trop forte; s'ils étaient tels que vous les repréſentez, il faudrait les envoyer aux galeres, ce qui n'entre point du tout dans le genre comique. Je vous parle net, ceux que vous voulez deshonorer ſont connus pour les plus honnêtes gens du monde, & je ne ſais même ſi leur probité n'eſt pas encore ſupérieure à leur philoſophie.

Je vous dirai franchement, que je ne ſais rien de plus reſpectable que M. Helvétius, qui a ſacrifié deux cent cinquante mille livres de rente, pour cultiver les Belles-Lettres en paix; s'il a, dans un gros livre rempli de choſes ſublimes & neuves, avancé par hazard une demi-

demi-douzaine de propoſitions téméraires & malſonnantes, il s'en eſt aſſez repenti, ſans que vous dûſſiez déchirer ſes bleſſures ſur le Théâtre.

Monſieur Duclos, Sécrétaire de la premiere Académie du Royaume, me parait devoir mériter plus d'égards que vous n'en avez pour lui; ſon Livre ſur les mœurs n'eſt point du tout un mauvais Livre. C'eſt le Livre d'un honnête homme qui peint fortement ce qu'il a bien vu & bien obſervé. En un mot, ces Meſſieurs vous ont-ils publiquement offenſé? Il me ſemble bien que non. Pourquoi donc les calomniez-vous ſi audacieuſement?

Je ne connais point du tout M. Diderot, je ne l'ai jamais vu, je ſais ſeulement qu'il a été malheureux & injuſtement perſécuté par quelques despotes ignorans & atroces. Cette ſeule raiſon devait vous faire tomber la plume des mains.

Je regarde d'ailleurs l'entrepriſe de l'Encyclopédie comme le plus beau monument qu'on pût élever à l'honneur des ſciences. Il y a des articles admirables, non ſeulement

de M. d'Alembert, de M. Diderot, du Chevalier de Jaucourt, mais de plusieurs autres personnes, qui sans aucun motif de gloire ou d'intérêt, se sont fait un plaisir de travailler à cet ouvrage immortel.

Il y a des articles pitoyables, sans doute, & les miens pourraient bien être de ce nombre, mais le bon l'emporte si prodigieusement sur le mauvais, que toute l'Europe desire la continuation de l'Encyclopédie. On a traduit déja les premiers volumes en plusieurs langues, pourquoi donc jouer sur le Théâtre un ouvrage devenu nécessaire à l'instruction des hommes & à la gloire de la nation.

J'avoue que je ne reviens point d'étonnement de ce que vous me mandez sur M. Diderot. Il a, dites-vous, imprimé deux libelles contre deux Dames du plus haut rang qui sont vos bienfaitrices. Vous avez vu son nom signé de sa main. Si cela pouvait être, je n'ai plus rien à dire. Je tombe des nues, je renonce à la Philosophie, aux Philosophes & à tous les Livres & je ne veux plus penser qu'à ma charrue & à mon semoir.

Mais

Mais permettez-moi de vous demander très juſtement des preuves. Souffrez que j'écrive aux amis de ces deux Dames; je veux abſolument ſavoir ſi je dois mettre ou non le feu à ma bibliotheque. Mais ſi M. Diderot a été aſſez abandonné de Dieu pour outrager deux Dames reſpectables & qui plus eſt très-belles; vous ont-elles chargé de les vanger? Les autres perſonnes que vous produiſez ſur le Théâtre, avoient-ils eu la groſſiéreté de manquer auſſi de reſpect à ces deux Dames?

Sans avoir jamais vu M. Diderot, ſans trouver le *Pere de famille* plaiſant, j'ai toujours reſpecté ſes profondes connaiſſances, & à la tête de ce pere de famille, il y a une Epitre à Mad. la Princeſſe de Naſſau, qui m'a paru le chef-d'œuvre de l'éloquence, & le triomphe de l'humanité. Paſſez-moi le mot. Vingt perſonnes reſpectables m'ont aſſuré qu'il a une très-belle ame, je ſerais affligé d'être détrompé, mais je ſouhaite d'être éclairé.

La faibleſſe humaine eſt d'apprendre
Ce qu'on ne voudrait pas ſavoir.

Je vous ai parlé avec franchiſe, ſi vous trouvez dans le fond du cœur que j'aie raiſon, voyez ce que vous avez à faire. Si j'ai tort dites-le moi, faites-le moi ſentir, redreſſez-moi; je vous jure que je n'ai aucune liaiſon avec aucun Encyclopédiſte, excepté peut-être avec M. d'Alembert qui m'écrit une fois en trois mois, des Lettres de *Lacédémonien*. Je fais de lui un cas infini; je me flatte que celui-là n'a pas manqué de reſpect à Meſdames vos illuſtres protectrices. Je vous demande encore la permiſſion une fois, de m'adreſſer ſur toute cette affaire à M.**.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec une eſtime très-véritable de vos talens & un extrême déſir de la paix, que Meſſieurs Fréron (*) &

(*) On aura de la peine à croire que Paliſſot ait calomnié ſon bienfaiteur & ſes amis. Ce malheureux doit à M. Helvétius 100 Louis d'or que ce généreux Philoſophe lui a prêté il y a ſept années. Paliſſot étant dans la miſere, pourſuivi par ſes créanciers. Ce même Paliſſot a chanſonné, outragé Fréron & ſa femme qui l'avaient nourri & vétu 4 années; enſuite pour reconnaître ces ſervices, il fit il y a quatre ans la chanſon ſuivante, aidé de deux acolites, la honte & l'opprobre de leur ſiecle & de l'Egliſe.

& Pompignan & quelques autres méchans écrivains m'ont voulu ôter; votre très-humble &c. &c.

1.

Freron à l'an littéraire,
Met ſon nom & fait fort bien,
Car il paye ce qu'il fait faire;
Mais des enfans d'un tel pere,
Si chacun reprenait le ſien,
Monſieur Freron n'aurait plus rien.

2.

C'eſt donc à tort qu'on le blâme,
D'être mordant comme un chien,
Il peut faire une épigramme;
Mais, demandez-le à ſa femme,
Si chacun reprenait le ſien,
Monſieur Freron n'aurait plus rien.

3.

Il eſt logé comme un Prince,
Mais il doit, je ne ſais combien,
J'ai bien peur qu'on ne le pince;
Car ſon crédit eſt ſi mince,
Que ſi chacun reprend le ſien,
Monſieur Freron n'aura plus rien.

4.

Auſſi malgré l'étalage,
De ſes talens & de ſon bien,
Et de ſon noble compérage,
Tant enfans, meubles, qu'ouvrages,
Quand chacun reprendra le ſien,
Monſieur Freron n'aura n'aura plus rien.

LETTRE VIII.

A MONSIEUR PALISSOT DE MONTENOI.

Au Château de Ferney ce 28 Juin 1760.

Vous me faites enrager, Monſieur, j'avais réſolu de rire de tout, dans mes douces retraites, & vous me contriſtez. Vous m'accablez de politeſſes, d'éloges & d'amitié; mais vous me faites rougir comme une Agnès, quand vous imprimez que je ſuis ſupérieur à ceux que vous attaquez. Je crois bien que je fais mieux des vers qu'eux, & même que j'en ſais autant qu'eux, en fait d'Hiſtoire, mais ſur mon Dieu, ſur mon ame, (comme diſent les Anglais) je ſuis à peine leur écolier dans tout le reſte, tout vieux que je ſuis.

Paſſons à des choſes plus ſérieuſes.

Un de mes amis, homme irréprochable & très-digne d'être oui, m'a aſſuré & prouvé dans ſa derniere Lettre, que M. Diderot n'eſt point reconnu coupable des faits dont vous l'accu-

l'accuſez ;] une perſonne non moins digne de foi m'a envoyé un très-long détail de cette aventure & il ſe trouve qu'en effet M. Diderot n'a nulle part aux deux Lettres condamnables qu'on lui imputait; encore une fois, je ne le connais point, je ne l'ai jamais vu; mais il avait entrepris avec le reſpectable & ſavant d'Alembert un ouvrage que je conſulte tous les jours avec un nouveau plaiſir. Cet ouvrage était d'ailleurs un objet de ſix cens mille écus dans la librairie; on le traduiſait déja dans trois ou quatre langues; *queſta rabbia detta geloſia*, s'arme contre ce monument cher à la Nation, & auquel plus de cinquante perſonnes de diſtinction s'empreſſaient de mettre la main; un Abraham Chaumeix s'aviſe de donner un mémoire contre l'Encyclopédie, dans lequel il fait dire aux Auteurs ce qu'ils n'ont point dit, & empoiſonne ce qu'ils ont dit, & argumente contre ce qu'ils diront. Il cite auſſi fauſſement les Peres de l'Egliſe que le Dictionnaire. On croit Abraham Chaumeix, on retire le Privilege aux Libraires, on informe contre les Auteurs, & pour ma part, je me trouve injuſte-

juſtement déſigné dans le réquiſitoire de l'éloquent & du ſublime Robin qui fait tant de bien aux hommes & tant d'honneur à ſon ſiecle, l'aigle des magiſtrats, le phœnix de la France. Et c'eſt dans ces circonſtances odieuſes que vous faites votre Comédie contre les Philoſophes; vous les percez quand ils ſont *ſub gladio*; cela eſt d'un Chrétien rempli d'humanité & de charité.

Vous me dites que Moliere a joué Cotin & Ménage; ſoit, mais il n'a pas dit que Cotin & Ménage enſeignaient une morale perverſe, & vous imputez à tous ces Meſſieurs des maximes affreuſes, dans votre piéce & dans votre préface.

Vous m'aſſurez que vous n'avez point accuſé le Chevalier de Jaucourt, cependant c'eſt lui qui eſt l'Auteur de l'article *Gouvernement*; ſon nom eſt en groſſes lettres à la fin de cet article; vous en déférez pluſieurs traits qui pourraient lui faire grand tort, dépouillés de tout ce qui les précede & qui les ſuit; mais qui remis dans leur tout enſemble, ſont dignes des Cicéron, des De Thou & des Grotius. Vous n'igno-

n'ignorez pas d'ailleurs que M. le Chevalier de Jaucourt eſt d'une très-grande maiſon & beaucoup plus reſpectable par ſes mœurs que par ſa naiſſance.

Vous voulez rendre odieux un paſſage de l'excellente Préface que Monſieur d'Alembert a miſe à la tête de l'Encyclopédie, & il n'y a pas un mot de ce paſſage dans ſa Préface. Vous imputez à Monſieur Diderot ce qui ſe trouve dans les Lettres Juives; il faut que quelque Abraham Chaumeix vous ait fourni des Mémoires comme à l'Orateur de Thémis. Vous faites plus, vous joignez à vos accuſations, contre les plus honnêtes gens du monde, des horreurs tirées de je ne ſais quelle brochure, intitulée, *La vie heureuſe* & *L'homme plante*, qu'un fou, nommé La Mettrie, compoſa un jour étant ivre à Berlin, il y a plus de 15 ans. Cette ſatire de La Mettrie oubliée pour jamais, & que vous faites revivre, n'a pas plus de rapport avec la Philoſophie & l'Encyclopédie, que le Portier des Chartreux de maître Gervaiſe, n'en a avec l'Hiſtoire de l'Egliſe. Cependant vous joignez toutes

ces

ces accuſations enſemble, qu'arrive-t-il? votre délation peut tomber entre les mains d'un Prince, d'un Miniſtre, d'un Magiſtrat occupé d'affaires graves; de la Reine même, plus occupée encore de faire du bien, de ſoulager l'indigent, & à qui d'ailleurs les bienſéances de ſa grandeur laiſſent peu de loiſir. On peut bien avoir le temps de lire rapidement votre Préface, qui contient une feuille, mais on n'a pas le temps d'examiner, de confronter les ouvrages immenſes auxquels vous imputez malignement ces dogmes abominables. On ne ſait point qui eſt ce La Mettrie; on croit que c'eſt un Encyclopédiſte que vous attaquez; & les innocens peuvent payer pour les coupables qui n'exiſtent plus. Vous faites donc beaucoup plus de mal que vous n'en penſiez & que vous ne vouliez; & certainement ſi vous y réfléchiſſiez de ſang froid, vous devriez avoir de fréquens & cruels remords.

Voulez-vous à préſent que je vous diſe librement ma penſée? voilà votre piece jouée, elle a réuſſi. Il y aurait une autre ſorte de gloire à acquérir. Ce ſerait d'inférer dans tous les jour-

journaux une déclaration bien meſurée dans laquelle vous avoueriez que n'ayant pas en votre poſſeſſion l'Encyclopédie, vous avez été trompé par les extraits infidelles qu'on vous en a donnés ; que vous vous êtes élevé avec raiſon contre une morale pernicieuſe, mais que depuis ayant vérifié les paſſages dans leſquels on vous avait dit que cette morale était contenue, ayant lu attentivement cette Préface de l'Encyclopédie, & pluſieurs articles dignes de cette Préface, vous vous faites un plaiſir & un devoir de rendre au travail immenſe de leurs auteurs & à la morale ſublime répandue dans leurs ouvrages, à la pureté de leurs mœurs, toute la juſtice qu'ils méritent. Il me ſemble que cette démarche ne ſerait point une rétractation, puiſque c'eſt à ceux qui vous ont trompé à ſe rétracter; elle vous ferait beaucoup d'honneur & terminerait heureuſement une très-triſte querelle.

Voilà mon avis bon ou mauvais, après quoi je ne me mêlerai en aucune façon de cette affaire. Elle m'attriſte & je veux finir gaiement ma vie. Je veux rire: je ſuis vieux & mala-

de. Je tiens la gaieté un remede plus sûr que les ordonnances de mon cher & estimable Tronchin. Je me moquerai tant que je pourrai des gens qui se sont moqués de moi, cela me réjouit & ne me fait nul mal. Un Français qui n'est pas gai est un homme hors de son élément. Vous faites des Comédies, soyez donc joyeux, & ne faites point du Théâtre un amusement criminel qui pourrait enfin vous confondre & vous perdre. Vous êtes actuellement à votre aise, respectez & vos protecteurs & vos maîtres; la fortune est aveugle, conservez-la par des voies licites & réjouissez vous avec d'honnêtes amis, s'il en est dans votre cotterie.

Ce Chaumeix mentionné dans la Lettre, était ci-devant sous-maître d'école sur l'estrapade. Son chef, grand Janséniste & grand cabaleur l'a élevé & convulsionné. Ce malheureux après avoir fait toutes sortes de métiers à Paris, chassé de tout côté, s'est refugié à Pétersbourg où il meurt de faim, malgré l'infâme métier d'adulateur auquel il s'est voué entiérement.

Palissot si connu & si mépriſé, a été longtemps sans oser paraître à Paris, ses créanciers l'éloignaient de ce Théâtre de la fortune, où les fripons jouent un

un si grand rôle ; quelques personnes de la Cour, à qui ce Poëte satyrique était devenu nécessaire à leurs plaisirs, furent forcées de le protéger, on lui procura l'occasion de payer ses dettes. Les méchans sont toujours bien venus chez les grands. Il se montra tout entier. On l'accueillit ; on l'employa ; & en travaillant à sa fortune il s'acquittait envers ses protecteurs. Malgré toutes les caresses de la faveur, il fut forcé de se cacher dans la Province à la publication de la Dunciade, ouvrage encore plus médiocre que méchant ; c'était-là le seul & sûr expédient d'échapper aux coups de bâton, auxquels il aurait enfin succombé. Ceux qu'il reçut pour sa Comédie des Philosophes, lui avaient appris que les rechutes sont toujours mortelles en pareils cas.

LETTRE IX.

A MONSIEUR DE LA HARPE, *Auteur de la Tragédie de* Warwick, *qui a eu du ſuccès,*

Novembre 1763.

Après le plaiſir, Monſieur, que m'a fait votre Tragédie, le plus grand que je puiſſe recevoir eſt la Lettre dont vous m'honorez. Vous êtes dans les bons principes & votre piece juſtifie bien tout ce que vous dites dans votre Lettre.

Racine, qui fut le premier qui eut du goût comme Corneille, fut le premier qui eut du génie; l'admirable Racine, non aſſez admiré, penſait comme vous; la pompe du ſpectacle n'eſt une beauté, que quand elle fait une partie néceſſaire du ſujet; autrement ce n'eſt qu'une décoration. Les incidens ne ſont un mérite que quand ils ſont naturels; & les déclamations ſont toujours puériles, ſurtout quand elles ſont

remplies

remplies d'enflures. Vous vous applaudiſſez de n'avoir point fait de vers à retenir; & moi, Monſieur, je trouve que vous en avez fait beaucoup de ce genre; les vers que je retiens le plus aiſément ſont ceux où la maxime eſt tournée en ſentiment, où le Poëte cherche moins à paraître, qu'à faire paraître ſon perſonnage, où l'on ne cherche point à étonner, où la nature parle, où l'on dit ce que l'on doit dire; voilà les vers que j'aime: jugez ſi je ne dois pas être content de votre ouvrage.

Vous me paraiſſez avoir beaucoup de mérite, attendu que vous avez beaucoup d'ennemis. Autrefois dès qu'on avait fait un bon ouvrage on allait dire au frere Vadeblé qu'il était Janſéniſte. Le frere Vadeblé le diſait au pere Le Tellier Jéſuite, qui le diſait au Roi. Aujourd'hui faites une bonne Tragédie & l'on dira que vous êtes Athée. C'eſt un plaiſir de voir les pouilles que l'Abbé d'Aubignac (*) prédi-

(*) L'Abbé d'Aubignac, mauvais Prédicateur, encore plus mauvais Ecrivain, Poëte déteſtable, a écrit deux volumes ſur le Théâtre qui ne ſont pas

prédicateur du Roi prodigue à l'Auteur de Cinna ; il y a eu de tout temps des Frerons (*) dans la Littérature, mais on dit qu'il faut qu'il y ait des chénilles, pour que les roſſignols les mangent afin de mieux chanter.

ſupportables ; il était l'ennemi du grand Corneille & vomiſſait contre ce grand homme des pouilles & des injures groſſieres.

(*) M. de la Harpe ſi décrié par Freron & baptiſé par lui de Bébé du théâtre, nom que portait le feu Nain du Roi de Pologne ; M. de la Harpe vient de lancer contre ce prévôt du Parnaſſe, une Epigramme médiocre ;

Aliboron, de la goute attaqué,
Se confeſſait, croyant ſa mort prochaine ;
Et détaillait, de remords provoqué,
De ſes méfaits une liſte aſſez pleine ;
Naïvement chacun était marqué,
Baſſe impudence & noire hypocriſie,
Malignité, menſonge, yvrognerie ;
Il ne croyait en oublier aucun.
Le pere dit, vous en oubliez un.
Un ! non par Dieu ! j'en dis aſſez, je penſe !
Hé ! mon ami ; le *péché d'ignorance*.

LETTRE X.

A MONSIEUR BLIN *, *Auteur de l'Héroïde de Gabrielle d'Etrées maîtreſſe de Henri IV.*

Au Château de Ferney. Février 1768.

Mon amour propre eſt vivement flatté
De votre encens : mon goût l'eſt d'avantage ;
Jamais on n'a, par un plus doux langage,
Avec plus d'art trahi la vérité.
Pour Gabrielle, en ſon apoplexie,
D'autres diront qu'elle parle longtemps ;
Mais

(*) Monſieur Blin eſt Auteur de pluſieurs héroïdes & autres pieces de vers très-eſtimées. Son ſtyle eſt facile & ſa maniere agréable. Ce jeune Poëte vient de faire éclater ſon zele & ſon amour pour l'humanité en faveur des Calas, réhabilités par la Chambre des Requêtes de l'Hôtel, compoſée de 45 Juges éclairés & équitables qui ſe ſont immortaliſés par ce jugement. On peut lire dans l'Elite de Poéſies en 3 volumes in 12, publiée par M. Lunau de Boisgermain, pluſieurs jolies pieces de vers de M. Blin de Saint-More.

Mais ſes diſcours ſont ſi vrais, ſi touchans;
Elle aime tant, qu'on la croirait guérie.
Tout lecteur ſage avec plaiſir verra
Qu'en expirant, la belle Gabrielle
Ne penſe point que Dieu la damnera
Pour trop aimer un amant digne d'elle:
Avoir du goût pour le Roi très-Chrétien,
C'eſt œuvre pie, on n'y peut rien reprendre;
Le Paradis eſt fait pour un cœur tendre,
Et les damnés ſont ceux qui n'aiment rien.

LETTRE XI.

Sous le nom de CHARLES GOUJU *à ſes confreres les Jéſuites.*

JE conjure non ſeulement mes chers compatriotes, mais auſſi tous mes chers freres les Allemands, les Anglais, & même les Italiens, de vouloir bien conſidérer avec moi, pour leur édification, ce qui ſe paſſe aujourd'hui au ſujet des très-révérends Peres Jéſuites, les bienfaiſans & les bien-diſans.

Je ſuis couſin de M. Cazot & allié de M. Lionci, que le très-révérend Pere La Valette, Préfet Apoſtolique du commerce, a ruiné de fond en comble. Dieu faſſe miſéricorde à ſon Préfet; mais je demande à tout homme qui fait uſage de ſa raiſon, s'il eſt poſſible que le révérend Pere La Valette, ayant fait deux années de Théologie, ait cru à la Religion Chrétienne, quand après avoir fait vœu de pauvreté, & après avoir ſçu l'Evangile, il a

fait un commerce de plus de ſix millions; eſt-il dans la nature humaine qu'un Théologien, qui croit ſa Religion, ſe damne de gayeté de cœur, en faiſant ce que ſa Religion & ſes vœux réprouvent à ſi haute voix.

Qu'un fidelle entraîné par une paſſion violente commette un crime paſſager & qu'il s'en repente; c'eſt le propre de notre nature; mais quand les maîtres en Iſraël nous volent en nous prêchant & en nous confeſſant, quand ils perſiſtent dans cette manœuvre des années entieres, je vous demande, mes chers freres, s'il eſt poſſible qu'ils ſoyent toujours perſuadés & toujours trompeurs; qu'ils penſent tenir Dieu dans leurs mains à la meſſe, lorſqu'ils nous pillent au ſortir de la ſainte table.

Il eſt avéré par la dépoſition des conjurés de Lisbonne, que les Jéſuites leurs Confeſſeurs les aſſurerent qu'ils pouvaient en ſûreté & en conſcience aſſaſſiner le Roi. Je demande ſimplement s'il eſt poſſible que ceux qui ſe ſervaient d'un Sacrement pour inſpirer le parricide, cruſſent à ce Sacrement?

Je paſſe de ces grands crimes à des iniquités d'un

d'un autre genre. Penſez-vous que le Jéſuite le Tellier crût en Jeſus-Chriſt? Penſez-vous qu'il crût un Dieu juſte, rénumérateur & vengeur, quand il abuſait de l'ignorance de Louis XIV en matieres Théologiques, pour perſécuter le vertueux Cardinal de Noailles, & quand faiſant le métier de fauſſaire, il montrait à ſon Pénitent des lettres de pluſieurs Evêques, que les Evêques n'avaient pas écrites? Cette conduite ſoutenue pluſieurs années ne démontre-t-elle pas que le Confeſſeur ne croyait rien de ce qu'il faiſait croire à ſon Pénitent.

Les adverſaires des Jéſuites, qui ont imaginé les convulſions & tant d'autres miracles, & qui ont été convaincus de tant de fourberies; ont-ils été de meilleurs croyans que le Jéſuite le Tellier?

Je vous le répete, un homme peut croire en Dieu & tuer ſon pere; mais eſt-il poſſible qu'il croye en Dieu & qu'il paſſe ſa vie dans des crimes réfléchis & dans une ſuite non-interrompue de fraudes & d'impoſtures? Il s'en répent du moins à ſa mort; mais je vous défie de trouver dans l'hiſtoire un ſeul Théologien qui ait

ait avoué ſes crimes en mourant.

Nous voyons tous les jours parmi les ſéculiers des meurtriers & des inceſtueux faire des pénitences publiques. Je me ſoumets à donner dix mille écus qui me reſtent de toute ma fortune que le pere La Valette m'a enlevée, ſi vous me montrez un ſeul Théologien pénitent.

Voulez-vous de plus grands exemples? prenez les chez les premiers Pontifes: Jules II le caſque en tête & la cuiraſſe ſur le dos, le voluptueux Léon X, Alexandre VI ſouillé d'inceſtes & d'aſſaſſinats; tant de Papes entourés de maîtreſſes & de bâtards, ſe jouant dans le ſein de la débauche de la crédulité humaine, ont-ils levé à Dieu leurs mains pleines d'or & teintes de ſang? Un ſeul a-t-il fait pénitence dans ſa retraite, tandis que nous voyons Charles Quint chanter à Saint Juſt ſon *de profundis*? Les véritables incrédules ont donc été de tout temps les Théologiens grands ou petits, tondus ou mitrés.

Si je ne me trompe, voici comme chacun d'eux a raiſonné. La Religion Chrétienne que j'enſeigne n'eſt certainement pas celle des premiers

miers ſiecles. Il eſt clair que la Sinaxe des premiers Chrétiens n'était pas une meſſe privée; il eſt conſtant que les images que nous invoquons furent défendues pendant plus de deux cens années, que la confeſſion auriculaire a été longtemps inconnue, que toutes les pratiques ont été changées, ſans en excepter une ſeule, tous les dogmes ont viſiblement changé de même: nous ſavons l'époque de l'addition au Symbole des Apôtres, touchant la proceſſion du St. Eſprit. De toutes les opinions qui ont excité tant de guerres, il n'y en a pas une qui ſoit nettement dans nos Evangiles. Tout eſt donc notre ouvrage, tout eſt donc arbitraire; nous ne pouvons donc croire ce que nous enſeignons; nous devons donc profiter de la ſottiſe des hommes; nous pouvons donc ſans rien craindre les dépouiller & les confeſſer, les aſſaſſiner & leur donner l'extrême-onction.

Non ſeulement ils ont fait ce raiſonnement, mais il eſt impoſſible qu'ils ne l'ayent pas fait; car encore une fois, il n'eſt pas dans la nature qu'un homme diſe: Je crois fermement tout ce que j'enſeigne & je vais faire le contraire toute ma vie & à ma mort. Beau-

Beaucoup de séculiers, & surtout parmi les grands, ont imité les Théologiens dans toutes les Religions. Mustapha a dit : Mon Moufti ne croit point à Mahomet, je ne dois donc pas y croire, je peux donc faire étrangler mes freres sans le moindre scrupule.

Ce syllogisme abominable, *ma Religion est fausse, donc il n'y a point de Dieu*, est le plus commun que je connaisse & la source la plus féconde de tous les crimes.

Quoi, mes chers freres, parce que Malagrida est un assassin, Le Tellier un faussaire, La Valette un banqueroutier, & le Moufti un fripon, s'ensuit-il qu'il n'y ait pas un Etre suprême, un Créateur, un Conservateur, un Juge équitable qui punit & qui récompense? J'ai connu un Jacobin Docteur de Sorbonne, qui était devenu athée, parce que son Prieur l'obligeait de soutenir dans son cloître la conception de la Vierge dans le péché & qu'en Sorbonne il était obligé de soutenir le contraire; il disait froidement : Ma Religion est fausse, or puisque ma Religion qui sans contredit est la meilleure de toutes, n'a que des caracteres de fausseté,

feté, il n'y a donc point de Religion, il n'y a donc point de Dieu, j'ai donc fait une énorme ſottiſe de me faire Jacobin à l'âge de quinze ans.

J'eus pitié de ce pauvre homme, je lui dis: Il eſt vrai qu'en vous faiſant Jacobin vous avez été un grand fou; mais mon ami, que Marie foit née maculée ou immaculée, Dieu en exiſte-t-il moins? Dieu eſt-il moins le pere & le juge de tous les hommes? n'ordonne-t-il pas au premier Colar de la Chine & au dernier des Jacobins d'être juſte, ſincere, modéré, & de faire à autrui ce que tout Jacobin lui-même voudrait qu'on lui fît en bien & en tout honneur? Les dogmes changent, mon ami, mais Dieu ne change pas. Le Cordelier Saint Bonaventure & le Jacobin Saint Thomas ne ſont preſque jamais de même avis; cependant ils ſont comme une fourmilliere d'autres Saints autour du cercle de la gloire divine, en attendant d'autres qui ne raiſonnent guere mieux que ces deux Meſſieurs: Eh bien, ne penſez jamais comme Thomas ni comme Bonaventure. On a falſifié des livres, on en a ſuppoſé d'autres; cela vous fait

fait de la peine? consolez-vous, on ne peut falsifier le grand livre de la nature, dans lequel est écrit: Adore un Dieu & sois juste & charitable. Si les bénits peres & enfans d'Ignace avaient mis dans leur Catéchisme Catholique cette belle maxime, ils auraient peuplé la terre d'hommes vertueux; ils auraient été comme les autres autour du cercle de Dieu, & nous ne nous féliciterions pas de leur destruction.

Je vis avec grand plaisir que mon Sermon, quoiqu'un peu long, fit une grande impression sur mon Jacobin.

Le pere La Vallette si connu, a été 3 années à Londres après la fameuse Banqueroute faite à sa Société. Il s'appellait le Chevalier Duclos, & jouait le rôle de Financier dans cette vaste ville, peuplée d'avanturiers étrangers. Il a cru qu'ayant manqué à la Société de Jesus il pouvait aussi manquer à la confiance de quelques amis & de quelques particuliers. Il a quitté Londres brusquement en y laissant cinquante mille écus de dettes; pour jouer sur un autre Théâtre, un nouveau rôle. Cet escroc a passé à Liege & de-là il va mettre à contribution tous les sots des grandes Villes, qui ne jugent les hommes que par l'extérieur.

LETTRE XII.

A Monsieur d'Alembert.

Mon cher & illuſtre confrere, il ſemble que ſi quelques pédans ont attaqué en France la Philoſophie, ils ne s'en ſont pas bien trouvés & qu'elle a fait une alliance avec les Puiſſances du Nord. Cette belle Lettre de l'Impératrice de Ruſſie vous venge bien. Cela reſſemble à la Lettre que Philippe écrivit à Ariſtote, à la différence près qu'Ariſtote eut l'honneur d'accepter l'éducation d'Alexandre & que vous avez la gloire de la refuſer.

Il me ſouvient que dans mon enfance, je n'aurais pas imaginé qu'on écrirait un jour de pareilles Lettres de Moskow à un Académicien de Paris. Je ſuis du temps de la création, & voilà quatre femmes de ſuite qui ont perfectionné ce qu'un homme a commencé.

Notre galanterie Françaiſe doit quelques complimens au Sexe féminin ſur cette ſingularité dont l'Hiſtoire ne fournit aucun exemple. La belle Lettre que celle de Cathérine ! Ni ſainte Cathérine d'Alexandrie, ni ſainte Cathérine de Boulogne, ni ſainte Cathérine de Sienne, n'en auraient jamais écrit de pareilles. Si les Princeſſes ſe mettent ainſi à cultiver leur eſprit, la Loi Salique n'aura pas beau jeu.

Ne remarquez-vous pas que les grands exemples & les grandes leçons nous viennent du Nord ? Les Newtons, les Locke, les Guſtave, les Pierre, & gens de cette eſpece ne furent point élevés à Rome dans le College de la Propagande.

J'ai parcouru ces jours derniers une groſſe Apologie des Jéſuites, pleine d'Ithos & de Pathos. On y fait le dénombrement des grands génies qui illuſtrent notre ſiecle. Ils ſont tous Jéſuites ; c'eſt, dit l'Auteur, un Péruſſau, un Neuville, un Griffet, un Chapelain, un Baudori, un Buffier, un Debillon, un Caſtel, un Laborde, un Briet, un Gar-

Garnier, un Pézenas, un Siennez, un Hut, & enfin ce Berthier, ajoute-t-on, qui a été ſi longtemps l'oracle des gens de Lettres. Je ſuis auſſi comme M. Chicaneau & je ne connais pas un de ces gens-là, excepté frere Berthier Journaliſte que je croyais mort ſur le chemin de Verſailles, & qui ſe confeſſa malheureuſement ſans le ſavoir au Gazétier Eccléſiaſtique l'Abbé Poignard, qui lui refuſa par trois fois l'abſolution.

Je ſuis ravi que la France ait encore tant de grands hommes ; on dit auſſi que l'on compte parmi ces ſublimes génies un Monſieur Le Roi Prédicateur, qui prêche avec l'éloquence ſublime du Pere Garaſſe. A vous parler ſérieuſement, je trouve que ſi quelque choſe fait honneur au ſiecle, ce ſont les trois Mémoires de Meſſieurs Mariette, de Beaumont & l'Oiſeau en faveur de la Famille infortunée des Calas. Employer ainſi ſa peine, ſon temps, ſon éloquence, ſon crédit, & loin de recevoir un ſalaire, procurer des ſecours à des opprimés, c'eſt-là ce qui eſt véritablement grand & qui reſſemble

plus au temps des Cicérons & des Hortenſius, qu'à ceux de Briet, de Hut & de frere Berthier.

J'attens beaucoup du jugement qu'on rendra. Dieu merci, l'Europe a déja jugé, & je ne connais de tribunal infaillible que celui de tous les honnêtes gens de différens pays qui penſent de même; ils compoſent ſans le ſavoir un Corps qui ne peut errer, parce qu'il n'a point l'eſprit du Corps.

Je ne ſais ce que c'eſt que le petit libelle dont vous me parlez, où l'on me dit des injures à propos d'un examen de quelques pieces de Crébillon. Je ne connais ni cet examen ni ces injures. J'aurais trop à faire ſi je liſais ces rogatons. Pierre le grand & Corneille m'occupent aſſez. J'en ſuis à Pertharite, & je marie la niece de ce grand homme pour me conſoler du mal qu'on en dira. Nous mettrons dans le contract qu'elle eſt couſine germaine de Chimene & qu'elle ne reconnaît pour ſes parens ni Grimauld ni Mulple. Elle pourra bien avoir fait un enfant avant que l'édition ſoit achevée.

Beau-

Beaucoup de grands Seigneurs ont ſouſcrit très-généreuſement ; les graveurs diſent que leurs noms ne valent pas des Lettres de change.

J'envoye à l'Académie Héraclius que j'ai traduit de Calderon. Vous jugerez quel eſt l'original de Calderon ou de Corneille. Vous étoufferez de rire; cependant vous trouverez qu'il y a dans ce Calderon de bien brillantes étincelles de génie. Vous recevrez auſſi bientôt une Hiſtoire générale ; le genre humain y eſt peint cette fois de trois quarts, il ne l'était que de profil aux autres Editions ; quoique je ſois bien vieux , j'apprens tous les jours à le connaître. Adieu, mon illuſtre Philoſophe, je ſuis obligé de dicter, je deviens aveugle comme La Motte, quand l'Abbé Trublet le ſaura, il trouvera mes vers meilleurs.

(*) L'Apologie des Jéſuites dont parle ici M. de Voltaire, eſt l'ouvrage du Pere Céruti, à préſent Abbé. Ce ci-devant Jéſuite eſt très-protégé par la Princeſſe de Carignan qui lui a donné un logement dans ſon Palais à Paris. Quelques Janſéniſtes diſent auſſi

que cet Apologiſte & ſon confrere Berthier ſont penſionnés ſecrétement de pluſieurs femmes de la Cour, vouées à la modeſte & humble Société des ci-devant Jéſuites.

M. d'Alembert mérite de la reconnaiſſance de ſes compatriotes, du généreux refus qu'il a fait à l'Impératrice de Ruſſie. Il eſt ſublime à une Reine d'inviter un Philoſophe de venir à ſa Cour pour inſtruire ſon fils dans l'art de faire le bonheur & la gloire de ſa patrie. Mais un Français dont le mérite fait toute ſa nobleſſe & ſes vertus, ne doit jamais s'expatrier ; on ſe doit à ſa patrie, à ſes amis ; & malheur aux cœurs froids & inconſtans, qui vendent à des étrangers leurs ſervices & leurs talens. Un Français ne doit & ne peut vivre avec agrément que dans ſon pays. M. de Voltaire en a fait la triſte expérience. Cet exemple doit effrayer tous les gens de lettres eſtimables & leur apprendre à fuir les grands, leurs ennemis les plus cruels & les plus mépriſables. Pour régner auprès des grands il faut être ambitieux, fourbe & pliant. L'homme de mérite ne doit point s'avilir ni ſe proſtituer à encenſer ces ſuperbes idoles. Ils ſont indignes d'un regard du génie ; qu'ils ſoyent à jamais la proie des Courtiſans & des Laïs.

LETTRE XIII.

A S. A. ELECTORALE PALATINE *à Manheim.*

à Ferney ce 14 Août 1761.

QUe je ſuis touché, que j'aſpire
A voir briller cet heureux jour,
Ce jour ſi cher à votre Cour,
A vos Etats, à tout l'Empire.

Que j'aurai de plaiſir à dire,
En voyant combler votre eſpoir;
J'ai vu l'enfant que je deſire,
Et mes yeux n'ont plus rien à voir.

Monſeigneur, que votre Alteſſe Electorale me pardonne mon enthouſiaſme, la joie le rend excuſable. Je ne ſais ce que je fais, ma Lettre manque à l'étiquette. Du temps de la naiſſance du Duc de Bourgogne, tous les poliſſons danſaient dans la chambre de Louis XIV. Je ſerais un grand poliſſon dans Schwetzingen, ſi je pouvais dans le mois de Juillet

être assez heureux pour me mettre aux pieds du pere, de la mere & de l'enfant. Un fils & la paix est encore une bien bonne avanture. Je me mets à vos genoux, Monseigneur, je les embrasse de joie. Agréez, vous & Madame l'Electrice, ma mauvaise prose, mes mauvais vers, mon profond respect, mon yvresse de cœur, & daignez conserver des bontés à votre petit Suisse Voltaire.

LET-

LETTRE XIV.

A S. A. ELECTORALE PALATINE *à Manheim.*

A Ferney, ce 9 Septembre 1761.

EST-ce une fille, eſt-ce un garçon?
Je n'en ſais rien. La Providence
Ne dit point ſon ſecret d'avance,
Et ne nous rend jamais raiſon.
Grands, petits, riches, gueux, bons, ſages,
Tous aveugles dans leurs efforts,
Tous à tâton font des ouvrages,
Dont ils ignorent les reſſorts.
C'eſt bien-là que l'homme eſt machine;
Mais le Machiniſte eſt là-haut,
Qui fait tout de ſa main divine
Comme il lui plaît, & comme il faut;
Je bénis ſes dons inviſibles;
Car vous ſavez que tout eſt bien:
On ne peut ſe plaindre de rien
Au meilleur des mondes poſſibles.
S'il vous donne un Prince, tant mieux
Pour tout l'Etat & pour ſon pere:
Et s'il a votre caractere,
C'eſt le plus beau préſent des Cieux.
Si d'une Fille il vous régale,

Tant mieux encore, c'eſt un bonheur:
En grace, en beauté, en douceur
Je la vois à ſa mere égale.
O couple auguſte; heureux époux!
L'eſprit prophétique m'emporte :
Fille ou garçon, il ne m'importe,
L'Enfant ſera digne de vous.

Monſeigneur, il m'importe pourtant, je partirais en poſte pour ſavoir ce qui en eſt, ſi cette Providence qui fait tout pour le mieux ne me traitait cruellement. Elle maltraite fort votre petit vieillard Suiſſe, & m'a fait l'individu le plus ratatiné & le plus ſouffrant de ce meilleur des mondes.

Je ferais vraiement une belle figure au milieu des fêtes de votre Alteſſe Electorale. Ce n'était que dans l'ancienne Egypte qu'on plaçait des ſquelettes dans les feſtins. Monſeigneur, je n'en peux plus, je ris encore quelquefois, mais j'avoue que la douleur eſt un mal. Je ſuis conſolé ſi votre Alteſſe Electorale eſt heureuſe. Je ſuis plus fait pour les Extrême-Onctions que pour les Baptêmes. Puiſſe la paix ſervir d'époque à la naiſſance du Prince que j'attens; puiſſe ſon auguſte

pere

pere conſerver des bontés & agréer les tendres & profonds reſpects du petit Suiſſe Voltaire.

M. de Voltaire loue avec juſtice ce Prince & cette Princeſſe, qui accueillent avec une bonté facile & nouvelle tous les gens à talens qui paraiſſent à leur Cour, où regnent la magnificence, le goût des Arts, & toutes les vertus qui honorent l'humanité.

LETTRE XV.

A Monsieur Diodati de Tovazzi,

Sur ſa Diſſertation ſur la Langue Italienne.

Au Château de Ferney, ce 24 Janvier 1761.

Je ſuis très-ſenſible, Monſieur, à l'honneur que vous me faites de m'envoyer votre livre de *l'excellence de la Langue Italienne*; c'eſt envoyer à un amant l'éloge de ſa maîtreſſe. Permettez-moi cependant quelques réflexions en faveur de la langue Françaiſe, que vous paraiſſez dépriſer un peu trop. On prend ſouvent le parti de ſa femme, quand la maîtreſſe ne la ménage pas aſſez.

Je crois, Monſieur, qu'il n'y a aucune langue parfaite : il en eſt des langues comme de bien d'autres choſes, dans leſquelles les Savans ont reçu la loi des ignorans. C'eſt le peuple qui a formé tous les langages; les ouvriers ont nommé tous leurs inſtrumens.

Les

Les peuples à peine raſſemblés, ont donné des noms à tous leurs beſoins; & après un très-grand nombre de ſiecles, les hommes de génie ſe ſont ſervis comme ils ont pu, des termes établis au hazard par le peuple.

Il me paraît qu'il n'y a dans le monde que deux langues véritablement harmonieuſes, la Grecque & la Latine. Ce ſont en effet les ſeules, dont les vers ayent une vraie meſure, un rithme certain, un vrai mélange de Dactyles & de Spondées, une valeur réelle dans les ſyllabes. Les ignorans qui formerent ces deux langues, avaient ſans doute la tête plus ſonnante, l'oreille plus juſte, les ſens plus délicats que les autres nations.

Vous avez, comme vous le dites, Monſieur, des ſyllabes longues & breves dans votre belle langue Italienne; nous en avons auſſi, mais ni vous, ni nous, ni aucun peuple, n'avons de véritables Dactyles & de véritables Spondées. Nos vers ſont caractériſés par le nombre & non par les ſyllabes. *La bella Lingua Toſcana e la figlie primogenita del Latino.* Mais jouiſſez de votre don d'aineſ-

ſe

ſe & laiſſez à vos cadettes partager quelque choſe de la ſucceſſion.

J'ai toujours regardé les Italiens comme nos maîtres; mais avouez que vous avez fait de fort bons diſciples. Preſque toutes les langues de l'Europe ont des beautés & des défauts qui ſe compenſent. Vous n'avez point les mélodieuſes & nobles terminaiſons des mots Eſpagnols, qu'un heureux concours de voyelles & de conſonnes rendent ſi ſonores. *Los ombres*, *las Hiſtorias*, *los Cotumbres*. Il vous manque auſſi les diphtongues qui dans notre langue font un effet ſi harmonieux. Les Rois, les Empereurs, les exploits, les hiſtoires; vous nous reprochez nos E muets, comme un ſon triſte & ſourd, qui expire dans notre bouche, mais c'eſt préciſement dans ces E muets, que conſiſte la grande harmonie de notre proſe & de nos vers. Empire, Couronne, Diadême, Flamme, Tendreſſe, Victoire. Toutes ces déſinances heureuſes laiſſent dans l'oreille un ſon qui ſubſiſte encore après le mot prononcé, comme un claveſſin qui réſonne encore, quand les

doigts

doigts ne frappent plus les touches.

Avouez, Monſieur, que la prodigieuſe variété de toutes ces définances, peut avoir quelqu'avantage ſur les cinq terminaiſons de tous les mots de votre langue. Encore de ces cinq terminaiſons, faut-il retrancher la derniere, car vous n'avez que ſept ou huit mots qui ſe terminent en U, reſte donc quatre ſons, a, e, i, o. qui finiſſent tous les mots Italiens.

Penſez-vous de bonne foi que l'oreille d'un étranger ſoit bien flattée, quand il lit pour la premiere fois, *il capitano che'l gran ſepolcro libero di Criſto, e che molto opro col ſenno e colla mano?* croyez-vous que tous ces ſons ſoyent bien agréables à une oreille qui n'y eſt pas accoutumée? Comparez à cette triſte uniformité, ſi fatigante pour un étranger, comparez à cette ſéchereſſe, ces deux vers ſimples de Corneille,

Le deſtin ſe déclare & nous venons d'entendre
Ce qu'il a réſolu du beau-pere & du gendre.

Vous voyez que chaque mot ſe termine diffé-

différemment. Prononcez à préſent ces deux vers d'Homere.

Ex o dai ta prota diaſtet en criſanté
Atréides anax andron, kai Dios akilleus.

Qu'on prononce ces vers devant une jeune perſonne, ſoit Anglaiſe, ou Allemande, qui aura l'oreille un peu délicate, elle donnera la préférence au Grec, elle ſouffrira le Français, elle ſera un peu choquée de la répétition continuelle des déſignances Italiennes. C'eſt une expérience que j'ai faite pluſieurs fois.

Vous vantez, Monſieur, l'extrême abondance de votre langue, mais permettez-nous de n'être pas dans la diſette. Il n'eſt, à la vérité, aucun idiome au monde qui exprime toutes les nuances des choſes. Toutes ſont pauvres à cet égard; aucune ne peut exprimer, par exemple, en un ſeul mot, l'amour fondé ſur l'eſtime, ou ſur la beauté ſeule, ou ſur la convenance des caracteres, ou ſur le ſeul beſoin d'aimer; il en eſt ainſi de toutes les paſſions, de toutes les qualités de notre ame.

Ce

Ce que l'on ſent le mieux eſt ſouvent ce qui manque de terme.

Mais, Monſieur, ne croyez pas que nous ſoyons réduits à l'extrême indigence que vous nous reprochez en tout. Vous faites un catalogue en deux colonnes de votre ſuperflu & de notre pauvreté. Vous mettez d'un côté orgoglio, alterigia, ſuperbia, & de l'autre orgueil tout ſeul. Cependant, Monſieur, nous avons orgueil, ſuperbe, hauteur, fierté, élevation, dédain, arrogance, inſolence, gloire, gloriole, préſomption, outre-cuidance. Tous ces mots expriment des nuances différentes, de même que chez vous, orgoglio, alterigia, ſuperbia, ne ſont pas toujours ſynonimes.

Vous nous reprochez dans votre alphabet de nos miſeres de n'avoir qu'un mot pour ſignifier *vaillant*. Je ſais, Monſieur, que votre nation eſt très-vaillante quand elle veut & quand on le veut : l'Allemagne & la France ont eu le bonheur d'avoir à leur ſervice de très-braves & de très-grands Officiers Italiens.

L'Italico valor non è ancor morto.

Mais ſi vous avez, valente, prode, animoſo, nous avons, vaillant, valeureux, preux, courageux, intrépide, hardi, animé, audacieux, brave, &c. Ce courage, cette bravoure ont pluſieurs caracteres différens qui ont chacun leurs termes propres. Nous dirions bien que nos Généraux ſont vaillans, courageux, braves &c, mais nous diſtinguerions le courage vif & audacieux du Général qui emporta l'épée à la main tous les ouvrages de *Port-Mahon* taillés dans le Roc vif; la fermeté conſtante, réfléchie & adroite avec laquelle un de nos Chefs ſauva une garniſon entiere d'une ruine certaine, & fit une marche de trente lieues à la vue d'une armée ennemie de trente mille combattans.

Nous exprimerions encore différemment l'intrépidité tranquille que quelques prétendus connaiſſeurs admirerent dans le plus petit neveu du héros de la Valteline, lorſqu'ayant vu ſon armée en déroute, par la terreur panique de nos alliés à Rosbach, qui cauſa pourtant la nôtre; ce petit neveu ayant apperçu le

le régiment de Diesbach & un autre, qui faisaient ferme comme une armée victorieuse, quoiqu'ils fussent entamés par la cavalerie & foudroyés par le canon, marcha seul à ces régimens, loua leur valeur, leur courage, leur fermeté, leur intrépidité, leur vaillance, leur patience, leur audace, leur animosité, leur bravoure, &c. Voyez, Monsieur, que de termes pour un. Ensuite il eut le courage de ramener ces deux régimens à petits pas & de les sauver du péril où leur valeur les jettait; les conduisit en bravant les ennemis victorieux, & eut encore le courage de soutenir tout seul les reproches amers & intarissables d'une multitude toujours trop tôt & trop bien instruite du mal & du bien.

Vous pourrez encore voir, Monsieur, que le courage, la valeur, la fermeté de celui qui a gardé Cassel & Gottingen, malgré les efforts de soixante mille ennemis très-valeureux, est un courage composé d'activité, de prévoyance & d'audace. C'est aussi ce qu'on a reconnu dans celui qui a sauvé Wezel. Croyez donc, je vous prie, Monsieur,

que nous avons dans notre langue, l'esprit de faire sentir ce que les défenseurs de notre patrie ou de notre pays ont le mérite de faire.

Vous nous insultez, Monsieur, sur le mot de ragoût, vous vous imaginez que nous n'avons que ce terme pour exprimer nos entrées de table. Plut à Dieu que vous eussiez raison. Je m'en porterais mieux; mais malheureusement nous avons un Dictionnaire entier de cuisine.

Vous vous vantez de deux expressions pour signifier *gourmand*. Mais daignez plaindre, Monsieur, nos gourmands, nos goulus, nos friands, nos mangeurs, nos gloutons.

Vous ne connaissez que le mot de *savant*, ajoutez-y, s'il vous plaît, docte, érudit, instruit, éclairé; vous trouverez parmi nous le nom & la chose. Croyez qu'il en est ainsi de tous les reproches que vous nous faites. Nous n'avons point de diminutifs, nous en avions autant que vous du temps de Marot & de Rabelais & de Montaigne, mais cette puérilité nous a paru indigne de la majesté

d'une

d'une langue ennoblie par les Paſcals, les Boſſuet, les Fenelon, les Péliſſon, les Corneilles, les Deſpreaux, les Racine, les Maſſillon, les La Fontaine, les La Bruyere & les Rouſſeau; nous avons laiſſé à Ronſard, à Marot, à Dubartas, les diminutifs badins en *ette* & en *ette*, & nous n'avons guere conſervé que *fleurette*, *amourette*, *fillette*, *grandelette*, *vieillotte*, *nabotte*, *maiſonnette*, *villotte*; encore ne les employons-nous que dans le ſtyle familier: n'imitez pas le *Buon Matthei*, qui dans ſa harangue à l'Académie de la *Cruſca*, fait tant valoir l'avantage d'exprimer *corbello*, *corbellino*, en oubliant que nous avons des *corbeilles* & des *corbillons*.

Vous poſſédez, Monſieur, des avantages bien plus réels; celui des inverſions. Celui de faire plus facilement cent bons vers en Italien, que nous n'en pouvons faire dix en Français. La raiſon de cette facilité, c'eſt que vous vous permettez ces *hiatus*, ces baillemens de ſyllabes, que nous proſcrivons. C'eſt que tous vos mots finiſſent en a, e, i, o, que vous avez au moins vingt fois plus

de rimes que nous, & que par deſſus cela, vous pouvez encore vous paſſer de rimes.

Mais croyez-moi, Monſieur, ne reprochez à notre langue ni la rudeſſe, ni le défaut de la proſodie, ni l'obſcurité, ni la ſéchereſſe. Vos traductions prouveraient le contraire. Liſez d'ailleurs tout ce que M. d'Olivet, & Du Marſais ont compoſé ſur la maniere de bien parler notre langue. Liſez M. Duclos, & M. Douchet; voyez avec combien de force, de clarté, d'énergie & de grace, s'expriment M. d'Alembert & M. Diderot. Quelles expreſſions pittoreſques employent ſouvent M. De Buffon, M. Helvetius, & M. Rouſſeau, dans des ouvrages qui n'en paraiſſaint pas toujours ſuſceptibles!

Je finis cette Lettre trop longue par une réflexion. Si le peuple a formé les langues, les grands hommes les perfectionnent par les bons livres, & la premiere de toutes les langues, eſt celle qui a le plus d'excellens ouvrages.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec beaucoup d'eſtime pour vous & pour la langue

gue Italienne. Votre &c. &c.

M. Diodati a traduit en Italien, les charmantes Lettres Péruviennes de Madame de Grafigni, avec le texte à côté de la traduction, 2 vol. in-12. Sa Dissertation sur l'excellence de la langue Italienne a fait beaucoup de bruit, à cause de la Lettre de M. de Voltaire.

AUTRE REPONSE.

De M. De Voltaire A M. Diodati.

Au château de Ferney, ce 1 Février 1761.

✿ ✿ ✿

ETalez moins votre abondance,
Votre origine & vos honneurs;
Il ne ſied pas aux grands Seigneurs,
De ſe vanter de leur naiſſance.

✿ ✿ ✿

L'Italie inſtruiſit la France,
Mais par un reproche indiſcret,
Nous ſerions forcés, à regret,
A manquer de reconnaiſſance.

✿ ✿ ✿

Dès longtems ſortis de l'enfance,
Nous avons quitté les genoux
D'une nourrice en décadence,
Dont le lait n'eſt plus fait pour nous.

Nous

Nous pourrions devenir jaloux
Quand vous parlez notre langage,
Puiſqu'il eſt embelli par vous;
Ceſſez donc de lui faire outrage.

L'égalité contente un Sage;
Terminons ainſi le procès:
Quand on eſt égal aux Français
Ce n'eſt pas un mauvais partage.

C'eſt peut-être la premiere fois que M. de Voltaire avoue ingénuement s'être trompé. Il demande grace à l'Auteur de la Diſſertation ſur l'excellence de la langue Italienne & à laquelle le Poëte n'a répondu que par des ſaillies hors de ſaiſon, & non par aucune bonne raiſon. Il n'a cherché, dans cette réponſe, qu'à faire ſa cour à quelques Seigneurs en crédit dont il avait beſoin; & pour ſe donner un air d'importance vis-à-vis du Peuple lettré.

LETTRE XVI.

A MONSIEUR BAILLON, *Intendant de Lyon, en lui recommandant l'affaire d'un Juif pris en contrebande.*

Béni ſoit l'ancien teſtament qui me fournit l'occaſion de vous dire que de tous ceux qui adorent le nouveau, il n'en eſt pas un qui vous ſoit plus dévoué que moi. Un deſcendant de Jacob, frippier comme tous ces Meſſieurs, en attendant le Meſſie, attend auſſi votre protection dont il a, pour le moment, plus de beſoin. Les gens du premier métier de St. Matthieu qui fouillent les Juifs & les Chrétiens aux portes de votre ville, ont ſaiſi je ne ſais quoi dans la culotte d'un page Iſraélite appartenant au circoncis qui a l'honneur de vous rendre ce billet en toute humilité. Je joins au hazard mes *amen* aux ſiens,

Je n'ai fait que vous entrevoir à Paris comme

me Moïſe vit Dieu (*). Il me ſerait bien doux de vous voir face à face, ſi toutefois le mot de Face eſt fait pour moi.

Conſervez, s'il vous plaît, vos bontés à votre ancien & éternel ſerviteur, qui vous aime de cette affection tendre mais chaſte qu'avait le religieux Salomon pour ſes trois cens Sulamites.

(*) M. de Voltaire prétend prouver dans ſon pieux Dictionnaire philoſophique, que Moïſe ne vit Dieu que par derriere. Toute la faculté de Théologie aſſemblée pour ce ſujet auſſi grave qu'important au bonheur & à la tranquillité des hommes, après une délibération mure, a été unanimément du ſentiment de ce Poëte célebre. Beaumont Archevêque de Paris a été pour cette fois du parti le plus raiſonnable, ſans tirer à conſéquence pour l'avenir.

LET-

LETTRE XVII.

A MONSIEUR LE COMTE DE SARBETI; *ſur Corneille.*

Au château de Ferney en Bourgogne, le 15 Août 1762.

Monſieur,

Je ſuis, vieux, malade, ſurchargé d'inutiles travaux, voilà trois excuſes de n'avoir pas répondu plutôt à la Lettre dont vous m'honorez. Je les trouve toutes trois aſſez deſagréables, m'accommodant comme je peux des deſagrémens de la vieilleſſe, & point du tout de ceux de la vieilleſſe de Corneille, qu'il faut pourtant faire imprimer, parce que le public, qui a plus de curioſité que de bon goût, veut recueillir les ſottiſes comme les bons ouvrages. Je vois, Monſieur, que vous aimez la vérité. Vous ne pardonnez ſans dou-

doute à mes talens, que parce que vous avez vu combien cette vérité m'eſt chere. J'eſpere que vous en trouverez quelques-unes dans la nouvelle édition de mon Eſſai ſur l'Hiſtoire générale. J'avais ébauché le genre humain, je me flatte à préſent de l'avoir peint.

Je crois qu'en effet Meſſieurs Cramer Libraires donneront un volume ſéparé de ces additions. Je leur laiſſe abſolument tout le ſoin de la Typographie auquel je n'ai nul intérêt (*). Le mien eſt de dire la vérité autant qu'il eſt en moi. Ma récompenſe eſt le ſuffrage des hommes de votre mérite.

Je ſuis avec les ſentimens les plus reſpectueux &c.

(*) M. de Voltaire fait entendre ici clairement qu'il a donné tout le produit & bénéfice de ſon Hiſtoire univerſelle aux Libraires Genevois. Cette action eſt généreuſe. Ce même Poëte depuis plus de 15 ans donne toutes ſes productions ou à des Acteurs ou à ſes amis. Ces traits de généroſité ſi rares ne ſont preſque pas crus, ou du moins peu applaudis par les ennemis de M. de Voltaire, parce qu'ils ſont injuſtes & qu'ils ont un cœur corrompu

&

& bas. Il faut dire la vérité à haute voix & chanter les bonnes actions de nos amis comme de nos ennemis. Quiconque aurait dotté la petite Niece du grand Corneille comme M. de Voltaire l'a fait, se ſerait immortaliſé.

LETTRE XVIII.

A MONSIEUR LA COMBE, *Avocat, ſur les Lettres de* CHRISTINE *Reine de Suede publiées à Paris.*

Au château de Ferney, ce 13 Juin 1763.

Je reçus avanthier, Monſieur, par Madame la Ducheſſe d'Anville, les Lettres ſecrettes de la Reine de Suede, dont vous avez bien voulu m'honorer. Je ne ſuis pas étonné de voir combien l'aſſaſſinat de ſon écuyer & ſon privé favori Monadelski, vous révolte & vous indigne contre cette cruelle & bizarre princeſſe (*).

Vous faites bien de l'honneur aux autres Etats, de dire qu'on aurait puni Chriſtine partout

(*) Tout le monde ſait que Chriſtine fit aſſaſſiner ſon Ecuyer dans la galerie des cerfs à Fontainebleau & qu'elle fut obligée de vuider le Royaume par ordre de Louis XIV indigné de cette abominable action.

tout ailleurs qu'en France. Elle l'eût été sans doute dans les pays où les Loix regnent, mais ces pays sont en très-petit nombre, & à prendre les choses à la rigueur, je dirais que les Loix ne regnent nulle part. Cette femme méchante eût été surement impunie à Rome, à Madrid, & à Vienne, & enfin partout où l'autorité d'un seul étouffe la Loi, & où l'argent est le seul & vrai Dieu qu'on adore.

Je vous serais obligé, Monsieur, de vouloir bien me donner quelques éclaircissemens sur l'authenticité de ces Lettres. J'ai publié quelques Lettres de Henri IV très-curieuses, dans la nouvelle édition de l'Essai sur l'histoire générale, par amour pour ce héros, le seul de tous les monarques Français qui ait honoré l'humanité, & qui mérite nos bénédictions, nos regrets & notre éternelle reconnaissance. Je tiens ces Lettres divines de M. Le Chevalier La Mothe, qui les a copiées à Andouin sur l'original. J'ignore si les Lettres de Christine sont écrites en Italien & traduites par vous en Français. Je vois avec

peine

peine dans ces Lettres les termes de *Pompons* & de *Calotins*, mots que j'ai vu naître dans notre Langue.

Au reſte, ſi ces Lettres ſont de Chriſtine, on pourrait lui dire que, quand on a abdiqué un trône pour courir le monde, il faut au moins être ſage; mais ſuppoſé qu'elle ait eu le malheur d'être forcée d'écrire avec un orgueil ſi imprudent, on la blâmera plus qu'on ne la plaindra. Il était ſi aiſé à cette Princeſſe d'acquérir de la gloire étant ſur le trône. Fille de Guſtave, elle pouvait ſe faire adorer, en ne faiſant même que des choſes communes, médiocres, comme les autres Princes. La réputation de ſon pere était ſi grande, qu'on aurait tenu compte à cette Princeſſe, de toutes les ſottiſes attachées à ſon ſexe & même du mal qu'elle n'aurait pas oſé faire à ſes ſujets. Il faut être né bien dépravé & bien ſtupide pour ne pas briller ſur le trône, & pour ne point s'immortaliſer par de bonnes actions, plus faciles pourtant à faire, que les grandes & belles actions.

Quoi qu'il en ſoit, ce Livre eſt toujours un

monument très-précieux qui pourrait servir d'exemple à d'autres Princes qui auraient la folle gloriole d'abdiquer. Je vous remercie du présent & je vous prie d'éclaircir mes doutes. J'ai l'honneur d'être &c.

LETTRE XIX.

Au Sieur Fez *Libraire d'Avignon.*

Aux Délices ce 17 Mai 1762.

Vous me propoſez par votre lettre datée d'Avignon du 30 Avril, de me vendre pour mille écus l'édition entiere d'un *Recueil de mes Erreurs ſur les faits hiſtoriques & dogmatiques*, que vous avez, dites-vous, imprimé en terre papale. Je ſuis obligé en conſcience de vous avertir qu'en faiſant en dernier lieu une nouvelle édition de mes ouvrages, j'ai découvert dans la précédente pour plus de deux mille écus d'erreurs. Et comme en qualité d'Auteur je me ſuis probablement trompé de moitié à mon avantage, en voilà au moins pour douze mille livres; il eſt donc clair que je vous ferais tort de neuf mille francs. De plus, voyez ce que vous gagnez au débit du dogmatique. C'eſt une choſe qui intéreſſe particuliérement toutes les Puiſſances qui ſont en guerre, depuis la Mer Baltique

juſqu'à Gibraltar, ainſi je ne ſuis pas étonné que vous me mandiez *que l'ouvrage eſt déſiré univerſellement.*

M. Le Général Laudon & toute l'armée impériale, ne manqueront pas d'en prendre au moins trente mille exemplaires, que vous vendrez, dites-vous, quarante ſols piece, ci - - - - liv. 60000 -

Le Roi de Pruſſe qui aime paſſionnément le dogmatique & qui en eſt occupé plus que jamais, en fera débiter à peu près la même quantité - - - 60000 -

Vous devez auſſi compter beaucoup ſur le Prince Ferdinand; car j'ai toujours remarqué que quand j'avais l'honneur de lui faire ma cour, il était enchanté qu'on relevât mes erreurs dogmatiques, ainſi vous pouvez lui en envoyer vingt mille - - 40000 -

A l'égard de l'armée Françaiſe, où l'on parle encore plus

Fran-

Français que dans les armées Autrichiennes & Pruſſiennes, vous y en enverrez au moins cent mille exemplaires qui à quarante ſols font - - - - - 200000 -

En Angleterre & dans les colonies où ces inſulaires rêvent du matin au ſoir à relever nos erreurs quelconques, & à les tourner à leur profit, vous pouvez bien compter ſur le débit au moins de cent mille de vos recueils - 200000 -

Quant aux moines & aux théologiens, que le dogmatique regarde particuliérement, vous ne pouvez en débiter parmi eux moins de trois cent mille dans toute l'Europe, ce qui forme tout d'un coup un objet de - - - 600000 -

Joignez à cette Liſte environ cent mille amateurs du dogmatique parmi les ſéculiers - - - 200000 -

1360000 -

Somme totale un million trois cens ſoixante mille livres que vous toucherez à vue. Surquoi il y aura peut-être quelques frais; mais le produit net ſera au moins d'un million pour vous.

Je ne puis donc aſſez admirer votre deſintéreſſement, de me ſacrifier de ſi grands intérêts pour la ſomme de 3000 L. une fois payée.

Ce qui pourrait m'empêcher d'accepter votre propoſition, ce ſerait la crainte de déplaire à Mr. l'Inquiſiteur de la foi, ou pour la foi, qui a ſans doute approuvé votre édition, pour quelques Meſſes qu'il fera dire à votre intention ſi vous les lui avez payées honnêtement, comme cela s'entend; ſon approbation une fois donnée, ne doit point être vaine; il faut que les fidelles en jouiſſent, & je craindrais d'être excommunié ſi je ſupprimais une édition ſi utile, approuvée par un Jacobin & imprimée à Avignon.

A l'égard de votre Auteur anonyme qui a conſacré ſes veilles à cet important ouvrage, j'admire ſa modeſtie. Je vous prie de lui faire

faire mes tendres complimens, auſſi bien qu'à votre marchand d'encre.

Je ſuis en attendant mieux, tout erroné & reconnaiſſant, votre &c.

Quoique M. de Voltaire plaiſante agréablement ſur ſes *Erreurs dogmatiques*, il eſt pourtant très-fâché qu'un homme obſcur ait découvert dans ſes ouvrages tant d'erreurs, tant d'anachroniſmes & tant de contradictions dans ſon Hiſtoire Univerſelle. Le R. P. Berthier ſi recommandable par ſa doctrine & par ſa ſageſſe, a pluſieurs fois relevé M. de Voltaire dans ſon ſavant Journal de Trévoux.

LETTRE XX (*).

Au Roi DE PRUSSE *ſur ſa Convaleſcence.*

LEs fileuſes des deſtinées,
Les Parques ayant mille fois
Entendu les ames damnées
Parler tout bas de vos exploits,
De vos rimes ſi bien tournées,
De vos vertus & de vos Loix,
Vous crurent le plus vieux des Rois.
Alors des rives du Cocyte,
A Berlin vous rendant viſite
Atropos vint avec le temps,
Croyant trouver des cheveux blancs,
Front ridé, face décrépite,
Et diſcours de quatre-vingts ans;
Mais l'inhumaine fut trompée:
Elle apperçut de blonds cheveux,
Un teint fleuri, de grands yeux bleus,
Et votre flûte, & votre épée:

Elle

(*) Cette Epître a été omiſe dans la nouvelle Edition des Oeuvres de M. de Voltaire & n'avait jamais été imprimée, quoique faite il y a plus de 15 années.

Elle ſongea, pour mon bonheur,
Qu'Orphée autrefois par ſa lyre,
Et qu'Alcide par ſa valeur
La braverent dans ſon empire.
Elle trembla quand elle vit
Un Monarque qui réunit
Les dons d'Orphée & ceux d'Alcide;
Doublement elle vous craignit;
Et jettant ſon ciſeau perfide,
Chez ſes ſœurs elle s'en alla,
Et pour vous le Trio fila
Une trame toute nouvelle,
Brillante, dorée, immortelle
Et la même que pour Louis;
Car tous deux vous êtes unis,
Tous deux vous forcez des murailles,
Tous deux vous gagnez des Batailles,
Contre les mêmes ennemis.
Tous deux un jour .... mais je finis.
Il eſt trop aiſé de déplaire,
Quand on parle aux Rois trop longtemps,
Comparer deux héros vivans
N'eſt pas une petite affaire.

LETTRE XXI.

A M. Rousseau *de* Toulouse (*), *directeur du Journal Encyclopédique imprimé à Bouillon, sur un prétendu Libelle inséré dans le* St. James's Chronicle *en Juillet* 1762.

Au château de Ferney ce 10 Octobre 1762.

POur répondre, Monsieur, à votre Lettre du 14. Août, dont je vous suis très-obligé, je vous dirai que M. le Duc de Grafton, qui était dans mon voisinage, il y a longtemps, me montra dans le *St. James's Chronicle*, une prétendue Lettre de moi, tirée apparemment des archives de *Grub-street*, ou des *Charniers St.*

(*) Il y avoit autrefois à Paris trois Rousseau. Le célebre Jean Baptiste Rousseau, Poëte; Jean Jaques Rousseau de Geneve, homme bien plus célebre encore autant par ses rares talens & son éloquence, que par ses paradoxes ingénieux & séduisans, & par les barbares persécutions qu'il éprouva de son indigne patrie & de ses infâmes juges.

St. Innocent. Il fallut tout mon reſpect & toute ma reconnaiſſance pour m'engager à deſavouer dans les Papiers Anglais cette rapſodie impertinente. Les honnêtes gens éclairés ſavent bien à quoi s'en tenir ſur ces ſottiſes, dont on eſt inondé & dont on eſt las.

Au reſte, Monſieur, vous ferez fort bien, & je vous remercierai, de faire imprimer dans votre Journal la critique Allemande de l'*Hiſtoire de Pierre le grand.* Ce qu'il y aura de vrai & de judicieux dans cette critique, ſervira pour le ſecond volume. Je peux fort bien m'être trompé quoique j'aie ſuivi, auſſi exactement que j'ai pu, les Mémoires qu'on m'avait envoyés de Pétersbourg (*).

Il y avait une lourde mépriſe dans le manuſcrit, concernant la Religion. On avait pris

(*) L'Hiſtoire de Pierre le Grand eſt une vraie gazette. On voit bien que M. de Voltaire a travaillé par pure complaiſance pour la Cour de Ruſſie. Malheur aux hommes ſages & éclairés qui travaillent pour inſtruire les Princes & leur dire la vérité, ou qui vivent dans leur familiarité. Pour leur plaire il faut être vil, rampant & idolâtrer leurs vices.

pris le Patriarche Nicolas pour le Patriarche Photius, qui vivait cent ans auparavant. Cette erreur a été corrigée dans un grand nombre d'exemplaires. On avait mis auſſi dans un autre endroit, Apraxin pour Nariſkin. D'ailleurs, ſi on conteſte les faits, c'eſt aux archives de Petersbourg à répondre pour moi. L'Hiſtoire de Charles XII a eſſuyé plus de critiques. Ces critiques ont paſſé & l'Hiſtoire eſt demeurée.

LETTRE XXII.

A MONSIEUR ROUSSEAU *de Toulouſe.*

VOus m'écrivîtes il y a quelque temps, Monſieur, au ſujet d'une Lettre auſſi abſurde que criminelle qu'on imprima ſous mon nom, au mois de Juin dans le *Monthly review*, journal Anglais.

Je vous marquai mon indignation & mon mépris pour cette platte impoſture. Mais comme les noms les plus reſpectables ſont indignement compromis dans cette Lettre, il eſt important d'en connaître l'Auteur. Je m'engage à donner 50 Louis à quiconque fournira les preuves convaincantes. &c.

Je crois que M. de Voltaire aurait fait une très-bonne & ineſtimable action d'employer ces 50 Louis qu'il ſacrifiait à ſa vengeance, à marier une pauvre payſanne de ſes terres. Les libelles qu'on a publiés contre cet homme extraordinaire ſont auſſitôt mépriſés & oubliés, que publiés.

LET-

LETTRE XXIII.

A. M. De La Fargue (*) *poëte, qui lui avait adreſſé des Vers.*

Au Château de Ferney. Avril 1761.

MOins je mérite vos beaux vers, Monſieur, & plus j'en ſuis touché. Les Belles reçoivent froidement les cajoleries, mais les Laides y ſont fort ſenſibles. Je vous répondrais en vers ſi je n'étais entiérement occupé de ceux de Corneille, chaque moment que je dérobe au Commentaire que j'ai promis ſur les Ouvrages de ce Grand homme, eſt un larcin que je lui fais, mais je ne puis me réfuſer au plaiſir de vous remercier & de vous dire avec combien d'eſtime j'ai l'honneur d'être &c.

(*) Les Oeuvres de M. La Fargue paraiſſent depuis quelques mois ; tout en eſt beau, Papier, Caractere, Gravures, &c. &c.

XXIV.

LETTRE *du Secrétaire de* M. DE VOLTAIRE *au Secrétaire de* M. LE FRANC DE POMPIGNAN.

Monsieur, vous avez écrit trois Lettres à M. De Voltaire, signées Ladouz, à l'Hôtel des Asturies, Rue du Sépulchre. Vous lui dites dans ces trois Lettres que vous avez été le Secrétaire du célebre M. le Franc de Pompignan, que vous n'avez plus le bonheur d'être chez lui, & qu'il vous a renvoyé parce qu'il vous soupçonnait d'avoir fourni à M. De Voltaire des mémoires contre lui.

Vous demandiez à M. de Voltaire une attestation qui détruisît cette calomnie, il vous répondit qu'il ne vous connaissait pas, que vous ne le connaissiez pas, & qu'on ne lui avait jamais envoyé d'autres mémoires contre M. Le Franc de Pompignan que ses propres ouvrages. Il me charge, étant vieux, malade

de & preſque aveugle, de vous répéter la même choſe de ſa part.

Voici tout ce qu'il connaît de M. Le Franc de Pompignan.

1. D'aſſez mauvais vers.
2. Son Diſcours à l'Académie, dans lequel il inſulte tous les Gens de Lettres.
3. Un Mémoire au Roi, dans lequel il dit à Sa Majeſté qu'il a une belle Bibliotheque à Pompignan les Montauban.
4. La Deſcription d'une belle fête qu'il donna dans Pompignan; de la proceſſion dans laquelle il marchait derriere un jeune Jéſuite, accompagné des Bourdons du pays; & d'un grand repas de vingt ſix couverts dont il a été parlé dans toute la province.
5. Un beau Sermon de ſa compoſition, dans lequel il eſt dit qu'il eſt avec les Etoiles dans le firmament, tandis que les Prédicateurs de Paris & tous les Gens de Lettres ſont à pied dans la fange.
6. Une jolie femme très-riche, très-dévote, très-aimable, qui pleure le ſoir & le matin

matin d'avoir perdu ſes chers amis, ſes chers affidés Ignaciens; qui a donné un fils au Seigneur de Pompignan ſon digne époux, & qui ſe repent d'avoir cru épouſer un Apollon &c. &c.

Mon Maître a appris auſſi que M. Le Franc de Pompignan (quoiqu'il ſoit noyé) ſe comparait à Moyſe, & que M. ſon frere l'Evêque étoit Aaron. Il leur en fait ſes complimens.

Il a entendu parler auſſi d'une Paſtorale de M. l'Evêque, adreſſée aux habitans du Puy en Velay, par Monſeigneur Cortiat, Secrétaire: on lui a mandé que dans cette Paſtorale il eſt queſtion d'Ariſtophane, de Diagoras, du Dictionnaire Encyclopédique, De Fontenelle, de La Motte, de Perrault, de Terraſſon, de Boindin, de Bacon, de Deſcartes, de Mallebranche, de Locke, de Newton, de Leibnitz, de Monteſquieu, &c. Nous félicitons Meſſieurs du Puy en Velay d'avoir lu les ouvrages de tous ces Meſſieurs, tel Paſteur telle Brébis; mais mon Maître n'entre dans aucune de ces querelles ſcientifiques; il cultive la terre avec bien de la peine, & laiſſe

les grands hommes éclairer leur ſiecle.

Vous lui mandez que M. l'Evêque d'Alais veut vous prendre pour ſecrétaire, au cas que vous ayez une atteſtation en bonne forme, que vous n'avez point trahi les ſecrets de M. Le Franc de Pompignan. Il vous envoye cette atteſtation & il ſe flatte que quand vous ſerez à Monſieur d'Alais, vous ne reſſemblerez pas à Monſieur Cortiat, ſecrétaire. Je ſuis tout ce qu'il vous plaira &c.

P. S. Je vous demande pardon; Monſieur, j'oubliais dans les ouvrages de M. de Pompignan, la Priere du Déiſte, qu'il a traduite très-éloquemment de l'Anglais en beau Français de Cahors en Quercy, & dans un beau ſtyle à la moderne.

LET-

LETTRE XXV.

A Monsieur ROUSSEAU, *Directeur du Journal Encyclopédique.*

Aux Délices près Geneve, ce 19 Novembre 1764.

IL est vrai, Monsieur, comme vous le dites dans votre Lettre du 4 du courant, qu'on débite toujours quelque chose sous mon nom; comme on donne quelquefois du vin du cru pour des vins étrangers. Ceux qui font ce négoce se trompent, encore plus qu'ils ne trompent le Public. Mon vin a toujours été fort médiocre; & ceux qui débitent le leur sous mon nom, ne feront pas fortune.

J'apprends que pour surcroît on vient d'imprimer en Hollande mes LETTRES SECRETTES, je crois qu'en effet ce Recueil sera très-secret & que le Public n'en saura rien du tout. Il me semble que c'est à la fois offenser ce Public & violer tous les droits de la Société,

que de publier les Lettres d'un homme dès ſon vivant, ſans ſon conſentement ; mais lui imputer des Lettres qu'il n'a point écrites, c'eſt le métier d'un fauſſaire (*). Ce Recueil n'eſt point parvenu dans ma retraite. On m'aſſure qu'il eſt fort mauvais, & j'en ſuis aiſe.

Je préſume au reſte que dans ces Lettres familieres qu'on débite ſous mon nom, il n'y en

(*) M. de Voltaire a écrit pluſieurs Lettres pour deſavouer LA PUCELLE & le DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE. Ce grand Poëte défend très mal ſa propre cauſe. Cette Lettre-ci eſt pleine de contradictions & de fauſſe modeſtie. Il avoue & deſavoue en même temps ces Lettres ſecrettes imprimées à Amſterdam, comme l'a fait voir M. Freron qui a été ſi cruellement & ſi injuſtement maltraité dans la Pucelle & dans mille autres endroits des Ouvrages de M. de Voltaire, parce qu'il s'eſt toujours élevé avec raiſon contre cette inconduite irréguliere de M. de Voltaire, & qu'il l'a démaſqué ouvertement & critiqué avec un peu trop de ſévérité. Mais quand on eſt en guerre avec quelqu'un, on ſe traite réciproquement en corſaire. Pour avoir une idée juſte du caractere de ce Poëte fameux, on peut lire le Portrait qui ſe trouve à la fin d'un Livre très-eſtimé intitulé, *l'Oracle des nouveaux Philoſophes par M. Guyon.*

en aura aucune qui commence comme celle de Ciceron : „ *Si vous vous portez bien, j'en ſuis* „ *bien aiſe ; pour moi je me porte bien* ". Ce ſerait trop clairement un menſonge imprimé.

Je conçois qu'on imprime les Lettres de Henri IV, du Cardinal d'Oſſat, de Madame de Sevigné. Racine le fils à même publié quelques Lettres de ſon illuſtre pere, dont on pardonne l'inutilité en faveur de ſon grand nom. Mais il n'eſt permis d'imprimer les Lettres des hommes obſcurs, que quand elles ſont auſſi plaiſantes que celles que vous connaiſſez ſous le titre de *Epiſtolæ obſcurorum Virorum.* Ne voilà-t-il pas un beau régal à faire au Public que de lui préſenter des prétendues Lettres très-inutiles & très-inſipides écrites par un homme retiré du monde à des gens que le monde ne connaît point du tout? Il faut être auſſi mal aviſé pour imprimer de telles fadaiſes, que frivole pour les lire. Auſſi toutes ces paperaſſes tombent-elles au bout de quinze jours dans un éternel oubli ; & preſque toutes les brochures de nos jours reſſemblent à cette foule innombrable de moucherons qui meu-

rent après avoir bourdonné un jour ou deux, pour faire place à d'autres qui ont la même destinée.

La plupart de nos occupations ne valent guere mieux, & ce n'était pas un sot que celui qui dit le premier, que tout était vanité, excepté la jouissance paisible de soi-même.

La substance de tout ce que je vous dis, Monsieur, mériterait une place dans votre Journal, si elle était ornée par votre plume.

LET-

LETTRE XXVI.

A Madame DUDEFAN, *femme célebre par ſon eſprit & ſes maximes nobles, chez qui tous les plus polis courtiſans, vont prendre tous les jours des leçons.*

OUI je perds les deux yeux; vous les avez perdus;
O ſage DUDEFAN; eſt-ce une grande perte?
Du moins nous ne reverrons plus
Les ſots dont la Terre eſt couverte:
Et puis tout eſt aveugle en cet humain ſéjour,
On ne va qu'a tâtons ſur la machine ronde,
On a les yeux bouchés à la Ville, à la Cour;
Plutus, la Fortune & l'Amour
Sont trois aveugles nés qui gouvernent le monde.
Si d'un de nos cinq ſens nous ſommes dégarnis,
Nous en poſſédons quatre, & c'eſt un avantage
Que la Nature laiſſe à peu de ſes amis
Lorſqu'ils parviennent à notre âge.
Nous avons vu mourir les Papes & les Rois,
Nous vivons, nous penſons, & notre ame nous reſte.
Epicure & les ſiens prétendaient autrefois
Que le ſixieme ſens était un don céleſte
Qui les valait tous à la fois;

Mais quand notre ame aurait des lumieres parfaites,
Peut-être il ſerait encore mieux,
Que nous euſſions gardé nos yeux
Duſſions nous porter des Lunettes.

Vous voyez, Madame, que je ſuis un Con frere aſſez occupé des affaires de notre petite République des *quinze-vingts*. Vous m'aſſurez que les gens ne ſont plus ſi aimables qu'autrefois. Cependant les perdrix & les gélinotes ont tout autant de fumet qu'elles en avoient dans votre jeuneſſe ; les fleurs ont les mêmes couleurs ; il n'en eſt pas ainſi des hommes, le fond eſt toujours le même, mais les talens ne ſont pas de tous les temps, & le talent d'être aimable, qui a toujours été aſſez rare, dégénere comme un autre. Ce n'eſt pas vous qui avez changé, c'eſt la Cour & la Ville, à ce que j'entens dire aux connaiſſeurs ; cela vient peut-etre de ce qu'on ne lit pas aſſez les *Moyens de plaire de Moncrif* ; on n'y eſt occupé que des énormes ſottiſes qu'on fait de tous côtés.

Le raiſonner triſtement s'accrédite,

Com-

Comment voulez vous que la Société ſoit agréable avec tout ce fatras pédanteſque.

Vraiement on vous doit l'hommage d'une *Pucelle*; un de vos bons mots eſt cité dans les notes de cet ouvrage théologique; mais ſachez que dans le temps préſent, il eſt impoſſible de faire parvenir aucun Livre imprimé, des Pays étrangers à Paris. Le Miniſtre même dont vous me parlez, ne veut pas que j'envoye rien, ni ſous ſon enveloppe, ni à lui-même; on eſt effarouché & je ne ſais pourquoi (*). Prenez votre parti, & ſi dans quinze jours je ne nous envoye pas Jeanne, par quelque honnête voyageur, dites à M. Le Préſident Hénault qu'il vous en faſſe trouver une par quelque

(*) M. de Voltaire a raiſon de ſe plaindre hautement des perſécutions puériles qu'on exerce ſur les Ouvrages pleins de raiſon, de ſel, de lumieres & d'humanité. On force les Auteurs a donner leur eſprit aux Hollandois, qui nous le revendent enſuite chérement: & tout cela diſent *ces gros Miniſtres, c'eſt ce qui fait circulation.* Il faut avouer que ces gens ſont de grands politiques & de drôles de citoyens.

que colporteur. Cela doit coûter trois livres ; il n'y a point de Livre de Théologie moins cher.

Je suis fâché que votre ami soit si couru ; Vous en jouissez moins de sa société, & c'est une grande perte pour tous deux. J'acheve doucement ma vie dans la retraite & dans la famille que je me suis faite. Adieu, Madame, courage, faisons de nécessité vertu. Savez-vous que c'est un Proverbe tiré de Cicéron ?

LETTRE XXVII.

Au Roi Stanislas, *à Lunéville.*

Aux Délices ce 15 Avril 1760.

Sire,

Je n'ai jamais que des graces à rendre à Votre Majesté; je ne vous ai connu que par vos bienfaits, qui vous ont mérité votre beau titre; Vous instruisez le monde, vous l'embellissez, vous le soulagez, vous donnez des préceptes & des exemples. J'ai tâché de profiter de loin des uns & des autres, autant que j'ai pu; il faut que chacun fasse, à proportion, autant de bien que V. M. en fait dans ses Etats. Elle a bâti de belles Eglises royales, j'édifie des Eglises de village. Diogene remuoit son tonneau quand les Athéniens construisaient des flottes. Si vous soulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits, nous en soulagions

gions dix. Le devoir des Princes & des particuliers eſt de faire chacun dans ſon état, tout le bien qu'il peut faire. Le dernier livre de Votre Majeſté, que le cher frere Menou m'a envoyé de votre part, eſt un nouveau ſervice que V. M. rend au genre humain. Si jamais il ſe trouve quelque athée dans le monde (ce que je ne crois pas) votre Livre confondra l'horrible abſurdité de ces hommes; les philoſophes de ce ſiecle ont heureuſement prévenu les ſoins de Votre Majeſté; Elle bénit Dieu ſans doute de ce que depuis Deſcartes & Newton, il ne s'eſt pas trouvé un ſeul athée en Europe. V. M. réfute admirablement ceux qui croyaient autrefois que le hazard pouvait avoir contribué à la formation de ce monde. Votre Majeſté, voit ſans doute avec un plaiſir extrême qu'il n'y a aucun Philoſophe de nos jours qui ne regarde ce hazard comme un mot vuide de ſens; plus la Phyſique a fait de progrès, plus nous avons trouvé par tout la main du Tout-puiſſant.

Il n'y en a point de plus pénétrés de reſpect pour la Divinité que les Philoſophes de nos jours.

jours. La Philoſophie ne s'en tient pas à une adoration ſtérile. Elle influe ſur les mœurs; il n'y a point en France de meilleurs citoyens que les Philoſophes ; ils aiment l'Etat & le Monarque; ils ſont ſoumis aux Loix; ils donnent l'exemple de l'attachement & de l'obéiſſance; ils condamnent, ils couvrent d'opprobre ces factions pédanteſques & furieuſes, également ennemies de l'Autorité Royale & du repos des ſujets; il n'eſt aucun d'eux qui ne contribuât avec joye de la moitié de ſon revenu au ſoutien du Royaume. Continuez, Sire, à les ſeconder de votre autorité & de votre éloquence, continuez à faire voir au monde que les hommes ne peuvent être heureux que quand les philoſophes ſont Rois, & quand ils ont beaucoup de ſujets philoſophes. Encouragez de votre voix puiſſante la voix de ces citoyens qui n'enſeignent dans leurs écrits & dans leurs diſcours que l'amour de Dieu, du Monarque & de l'Etat. Confondez ces hommes inſenſés, livrés à la faction, ceux qui commencent à accuſer d'athéiſme quiconque n'eſt pas de leur avis ſur des choſes indifférentes.

Le Docteur l'Ange dit que tous les Jéſuites ſont athées, parce qu'ils ne trouvent point la Cour de Pékin idolâtre. Le frere Hardouin, Jéſuite, dit que les Paſcal, les Arnaud, les Nicole ſont athées, parce qu'ils n'étaient pas Moliniſtes. Frere Berthier ſoupçonne d'athéiſme l'Auteur de l'Hiſtoire générale, parce que l'Auteur de cette Hiſtoire ne convient pas que des Neſtoriens conduits par des nuées bleues, ſoyent venus du pays de Jacin, dans le ſeptieme ſiecle, faire bâtir des Egliſes Neſtoriennes à la Chine. Frere Berthier devrait ſavoir que des nuées ne conduiſent perſonne à Pékin, & qu'il ne faut pas mêler des contes bleus à nos vérités ſacrées. Un Breton ayant fait il y a quelques années des recherches ſur la Ville de Paris, l'Abbé Trublet & conſors l'ont accuſé d'irréligion au ſujet de la Rue *Tire boudin* & de la Rue *Trouſſe Vache*, & le Breton a été obligé de faire aſſigner ſon accuſateur au Châtelet de Paris.

Les Rois mépriſent toutes ces petites querelles, ils font le bien général pendant que leurs ſujets animés les uns contre les autres, font

font les maux particuliers. Un grand Roi, tel que vous, Sire, n'eſt ni Janſéniſte, ni Moliniſte, il rend la raiſon reſpectable & toutes les factions ridicules ; il rend les Jéſuites bons en Lorraine, même malgré eux, quand ils ſont chaſſés du Portugal ; il donne douze mille livres de rente, une belle maiſon, une belle cave, à notre cher frere Menou, afin qu'il lui prenne, une fois l'an, l'envie de faire du bien à quelques uns de ſes protégés ; il ſait que la Vertu & la Religion conſiſtent dans les bonnes mœurs & non pas dans les diſputes ; il ſe fait bénir ; & les calomniateurs ſe font déteſter.

Je me ſouviendrai toujours, Sire, avec la plus grande & la plus reſpectueuſe reconnaiſſance, des jours heureux que j'ai paſſés dans votre Palais ; je me ſouviendrai que vous daigniez faire le charme de la Société, comme vous faiſiez la félicité de vos peuples, & que ſi c'était un bonheur de dépendre de vous, c'en était un plus grand de vous approcher.

Je ſouhaite à Votre Majeſté, que votre vie, utile au monde, s'étende au delà des bornes ordinaires. Aureng-Zeb & Muley-Iſmael ont vécu

vécu l'un & l'autre au delà de cent cinq ans: ſi Dieu accorde de ſi long jours à des Princes infidelles, que ne fera-t-il point pour STANISLAS LE BIENFAISANT.

Je ſuis avec un profond reſpect &c.

LETTRE XXVIII.

A MONSIEUR LE BRUN, *Secrétaire de S. A. S. Monseigneur le Prince de Conty, qui avait envoyé à M. De Voltaire une Belle Ode sur Corneille & lui faisait connaître sa petite Niece, en l'invitant de se charger de sa fortune* (*).

Au Château de Ferney en Bourgogne, le 5 Novembre 1760.

JE vous ferais, Monsieur, attendre ma réponse quatre mois au moins, si je prétendais la

(*) M. le Brun a été le premier homme de Lettres qui ait fait éclater, son zele & son admiration pour la Niece du Grand Corneille. M. de Voltaire a embrassé avec transport cette occasion pour arracher de la misere une famille que les caprices de la Fortune & la dureté & l'insensibilité du cœur de M. de Fontenelle leur parent, laissait languir dans l'oubli. Dans ce temps-là M. Freron ne pouvant ni ne songeant à M. de Voltaire, s'adressa aux Comédiens Français qui jouerent une piece au profit de

la faire en auſſi beaux vers que les vôtres, il faut me borner à vous dire en proſe combien j'aime votre Ode & votre propoſition. Il convient aſſez qu'un vieux Soldat du grand Corneille tâche d'être utile à la petite fille de ſon Général. Quand on bâtit des châteaux & des Egliſes & qu'on a des parens à ſoutenir, il ne reſte guere de quoi faire ce qu'on voudrait pour une perſonne qui ne doit être ſecourue que par les plus grands du Royaume.

Je ſuis vieux, j'ai une niece qui aime tous

M, Corneille le neveu. On ſait ce que M. de Voltaire a fait depuis, Il a couronné noblement ſon ouvrage, en dotant cette petite Niece des ouvrages mêmes de ſon grand Oncle. On ſait que cette édition avec d'autres bienfaits de ſa part, ont valu à cette Demoiſelle une ſomme de ſoixante mille Livres. On ne ſaurait trop louer & admirer M. de Voltaire. Aucun Prince, aucun Grand, aucun Militaire n'aurait ſçu s'honorer par une pareille action généreuſe. C'eſt encore à M. de Voltaire que la famille reſpectable & malheureuſe des Calas doit en partie la juſtice qu'on vient de leur rendre, en réhabilitant le mort & en innocentant toute la famille accuſée par ſept Juges fanatiques, ames atroces, les bourreaux de l'innocence & de la vertu.

tous les Arts & qui réuſſit dans quelques uns; ſi la perſonne dont vous me parlez, & que vous connaiſſez ſans-doute, voulait accepter auprès de ma niece l'éducation la plus honnête, elle en aurait ſoin comme de ſa fille; je chercherai à lui ſervir de pere, le ſien n'aurait abſolument rien à dépenſer pour elle, on lui payerait ſon voyage juſqu'à Lyon. Elle ſerait addreſſée à Lyon à M. Tronchin qui lui fournirait une Voiture juſqu'à mon château, ou bien une femme irait la prendre dans mon équipage. Si cela convient je ſuis à ſes ordres & j'eſpere avoir à vous remercier juſqu'au dernier jour de ma vie de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devait faire M. De Fontenelle. Une partie de l'éducation de cette Demoiſelle ſerait de nous voir jouer quelquefois les pieces de ſon grand pere & nous lui ferions broder les ſujets de Cinna & du Cid.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'eſtime & tous les ſentimens que je vous dois, Monſieur, votre &c.

LETTRE XXIX.

A Monsieur Le Brun.

Aux Délices, ce 22 Novembre 1760.

Sur la derniere Lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, Monsieur, sur le nom de Corneille, sur le mérite de la personne qui descend de ce grand homme, & sur la Lettre que j'ai reçu d'elle, je me détermine avec la plus grande satisfaction à faire pour elle ce que je pourrai. Je me flatte qu'elle ne fera point effrayée d'un séjour à la campagne où elle trouvera quelquefois des gens de mérite, qui sentent tout celui de son grand oncle. M. La Leu Notaire très-connu à Paris & qui demeure dans votre voisinage Rue Ste. Croix de la Bretonnerie, vous rembourſera sur le champ & à l'inspection de cette Lettre, ce que vous aurez déboursé pour le voyage de Mademoiselle Corneille. Elle n'a aucun préparatif à faire;

faire ; on lui fournira en arrivant le linge & les habits convenables ; M. Tronchin Banquier de Lyon ſera prévenu de ſon arrivée, & prendra le ſoin de la recevoir à Lyon, & de la faire conduire dans les terres que j'habite. Puiſque vous daignez, Monſieur, entrer dans ces petits détails, je m'en rapporte entiérement à votre bonne volonté & à l'intérêt que vous prenez à un nom qui doit être ſi cher à tous les Gens de Lettres.

J'ai l'honneur d'être avec l'eſtime & l'amitié dont vous m'honorez, Monſieur, votre &c. &c.

LETTRE XXX.

A MADEMOISELLE CORNEILLE.

Aux Délices ce 22 Novembre 1760.

Votre nom, Mademoiſelle, votre mérite & la Lettre dont vous m'honorez, augmentent dans Madame Denis & dans moi, le deſir de vous recevoir & de mériter la préférence que vous voulez bien me donner; je dois vous dire que nous paſſons pluſieurs mois de l'année dans une campagne auprès de Geneve, mais vous y aurez toutes les facilités & tous les ſecours poſſibles pour tous les devoirs de la Religion; d'ailleurs notre principale habitation eſt en France, à une lieue delà, dans un château trés-logeable que je viens de faire bâtir, & où vous ſerez plus commodément que dans la maiſon d'où j'ai l'honneur de vous écrire. Vous trou-

trouverez dans l'une & dans l'autre habitation de quoi vous occuper tant aux petits ouvrages de la main qui pourront vous plaire, qu'à la muſique & à la lecture. Si votre goût eſt de vous inſtruire de la Géographie & de l'Hiſtoire, nous ferons venir un maître, qui ſera ſans doute très-honoré d'enſeigner quelque choſe à la petite niece du grand Corneille; mais je le ſerai beaucoup plus que lui de vous voir habiter chez moi.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect &c.

LETTRE XXXI.

A MONSIEUR LE CHEVALIER DE R.....x
à Toulouſe.

Aux Délices près Geneve ce 20 Septembre 1760.

Monſieur,

Je ne me porte pas aſſez bien pour avoir autant d'eſprit que vous. Vous me prenez trop à votre avantage, comme diſait Waller à Saint Evremond, vous êtes bien bon de lire des choſes dont je ne me ſouviens plus guere, mais vous avez trop d'eſprit pour ne pas voir que la *Reception de M. De Monteſquieu à l'Académie Françaiſe pour s'être moqué d'elle*, n'eſt qu'un trait plaiſant & rien de plus. Faites comme l'Académie, Monſieur, entrez dans la plaiſanterie & ſur-tout ne liſez jamais les Diſcours de M. Malet, à moins que vous n'ayez une inſomnie.

Vous

Vous expliquez très-bien, Monſieur, ce que M. De Monteſquieu pouvait entendre par le mot de VERTU dans une République; mais ſi vous vous ſouvenez que les Hollandais ont mangé ſur le gril le cœur des deux Freres DE WIT, ſi vous ſongez que les bons Suiſſes mes voiſins ont vendu le Duc Louis Sforce, pour de l'argent comptant, ſi vous ſongez que le Républicain JEAN CALVIN ce digne Théologien, après avoir écrit qu'il ne fallait perſécuter perſonne, pas même ceux qui niaient la Trinité, fit bruler tout vif & avec des fagots verds un Eſpagnol qui s'exprimait ſur la Trinité autrement que lui; en vérité, Monſieur, vous conclurez qu'il n'y a pas plus de vertu dans les Républiques que dans les Monarchies. *Ubicumque calculum ponas, ibi naufragium invenies.* Comptez que le monde eſt un grand naufrage, & que la déviſe des hommes eſt, *Sauve qui peut.*

Je ſuis très-faché d'avoir dit que Guillaume le conquérant diſpoſait de la vie & des biens de ſes nouveaux ſujets comme un Monarque de l'Orient; vous faites très-bien de

me le reprocher, je devais dire seulement qu'il abusait de sa victoire, comme on fait toujours en Orient & en Occident; car il est très-certain qu'aucun Monarque du monde n'a le droit de s'amuser à voler & à tuer ses sujets selon son bon plaisir. Nos pauvres historiens nous en ont trop fait accroire, & le plus mauvais service qu'on puisse rendre au genre humain est de dire, comme ils font, que les Princes Orientaux sont très-bienvenus à couper toutes les têtes qui leur déplaisent. Il pourrait très-bien arriver que les Princes Occidentaux & leur Confesseurs s'imagineraient que cette belle prérogative est de droit divin. J'ai vu beaucoup de voyageurs qui ont parcouru l'Asie, tous levaient les épaules quand on leur parlait de ce prétendu despotisme indépendant de toutes les Loix. Il est vrai que dans les temps de trouble, les Monarques & les Ministres d'Orient sont aussi méchans que nos Louis XI & nos Alexandre VI. Il est vrai que les hommes sont partout également portés à violer les Loix quand ils sont en colere & que

du

du Japon juſqu'à l'Irlande nous ne valons pas grand-choſe. Il y a pourtant d'honnêtes gens & la vertu, quand elle eſt éclairée, change en paradis l'enfer de ce monde.

Il paraît par votre lettre, Monſieur, que votre vertu eſt de ce genre & que l'illuſtre Monſieur le Préſident de Monteſquieu aurait eu en vous un ami digne de lui.

Un homme dont les terres ne ſont pas, je crois, éloignées de chez vous, eſt venu paſſer quelques temps dans ma retraite, c'eſt Monſieur le Marquis D'Argens. Il me fait éprouver qu'il n'y a rien de plus aimable qu'un homme vertueux qui a de l'eſprit. Je voudrais être aſſez heureux pour que vous me fiſſiez le même honneur qu'il m'a fait. J'ai celui d'être avec la reſpectueuſe eſtime que vous m'inſpirez Monſieur, votre &c.

P. S. Pardon, Monſieur, ſi je n'ai pas écrit de ma main.

LETTRE XXXII.

A MONSIEUR HALLER, *célebre Poëte & Philosophe Suiſſe.*

Voici, Monſieur, un petit certificat qui peut ſervir à faire connaître Graſſet, pour lequel on réclame très-inſtamment votre protection. Ce malheureux à fait imprimer à Lauſanne un Libelle abominable contre les mœurs, contre la Religion, contre la paix des particuliers, contre le bon ordre. Il eſt digne d'un homme de votre probité & de vos grands talens de refuſer à un ſcélérat une protection qui honorerait les gens de bien. J'oſe compter ſur vos bons offices, ainſi que ſur votre équité. Pardonnez à ce chiffon de papier, il n'eſt pas conforme aux uſages Allemands; mais il l'eſt à la franchiſe d'un Français qui vous révere plus qu'aucun Allemand.

Un

Un nommé Lervéche ci-devant précepteur de M. Conſtant, eſt Auteur d'un Libelle ſur feu M. Saurin. Il eſt miniſtre d'un village, je ne ſais où, près de Lauſanne. Il m'a écrit deux ou trois Lettres anonimes ſous votre nom. Tous ces gens-là ſont ſi miſérables qu'ils ſont bien indignes qu'un homme de votre mérite ſoit ſollicité en leur faveur.

Je ſaiſis cette occaſion de vous aſſurer de l'eſtime & du reſpect avec leſquels je ſerai toute ma vie &c.

Cette Lettre pleine d'inquiétudes & de vengeance méritait la réponſe ſage & éloquente du célebre & ineſtimable Républicain M. Haller, nous la tranſcrivons ici avec un nouveau plaiſir. Elle achevera de faire connaître le caractere étrange de M. de Voltaire.

XXXIII.

REPONSE, DE M. HALLER á M. DE VOLTAIRE.

Monſieur, j'ai été véritablement affligé de la lettre dont vous m'avez honoré. Quoi! j'admirerai un homme riche, indépendant, maître du choix des meilleures ſociétés, également applaudi par les Rois & par le Public, aſſuré de l'immortalité de ſon nom, & je verrai cet homme perdre le repos, pour prouver qu'un tel a fait des vols & qu'un autre n'eſt pas convaincu d'en avoir fait. (*).

Il

(*) Malgré le mémoire imprimé & le certificat que M. de Voltaire a obtenu du Sieur Cramer contre ſon ennemi & prétendu fauſſaire & Libelliſte; il paraît que toutes ces pieces, dictées dans un tranſport de colere, n'ont rien pu obtenir, ni ébranler les perſonnes qu'on voulait faire agir contre les accuſés. Il ſe peut faire que les accuſés ayent répandu contre M. de Voltaire quelques menſonges outra-

Il faut bien que la providence veuille tenir la balance égale pour tous les humains. Elle vous a comblé de biens, elle vous accable de gloire. Il vous fallait des malheurs: elle a trouvé l'équilibre en vous rendant ſenſible.

Les perſonnes dont vous vous plaignez, perdraient bien peu, en perdant la protection d'un homme caché dans un coin du monde & charmé d'être ſans influence & ſans liaiſons. Les Loix ont ſeules ici le droit de protéger le citoyen & le ſujet. M. Graſſet eſt chargé des affaires de mon Libraire. J'ai vu M. Lervéche (Laroche) chez un exilé, M. May, que j'ai viſité quelquefois depuis ſa diſgrace & qui paſſait ſes dernieres heures avec ce Miniſtre.

Si l'un ou l'autre a mis mon nom ſur des lettres anonymes; s'il a laiſſé croire que nos relations ſont plus intimes, il aura vis-à-vis de moi des torts que vous ſentez avec trop d'amitié. Si

trageans, mais les grands hommes doivent mépriſer tout ce qui ne leur reſſemble pas. M. de Voltaire pour ſon malheur a toujours été trop ſenſible à ces petites tracaſſeries, témoin ſes injures avec Freron.

Si les souhaits avaient du pouvoir, j'en ajouterais un aux bienfaits du destin. Je vous donnerais de la tranquillité qui fuit devant le génie, qui ne le vaut pas par rapport à la société, mais qui vaut bien davantage par rapport à nous-mêmes: dès-lors l'homme le plus célebre de l'Europe serait aussi le plus heureux.

Je suis avec l'admiration la plus parfaite &c.

LETTRE XXXIV.

A Mr. du Belloy, *Auteur de la Tragédie du* Siege de Calais, (*) *repréſentée en Février* 1765.

Je ſuis preſque aveugle, Monſieur, j'ai encore des oreilles, & les cris de la Renommée

(*) Le brillant ſuccès de cette Tragédie, quoique mérité, a révolté quelques petits Poëtes, qui ont lancé contre l'Auteur quelques Epigrammes. Tout Paris a vu avec tranſport cette Piece ſi intéreſſante pour des François patriotes & vertueux. La Ville de Calais a ſignalé ſon zele & ſon enthouſiaſme pour l'Auteur & pour la piece. L'Auteur a été couronné pour la premiere fois, & les applaudiſſemens de la Cour ont été auſſi vifs & auſſi généraux que ceux de la ville. Le moindre des préſens dont on a accablé l'Auteur, c'eſt de l'or. On a frappé au Louvre une Médaille au grand coin qui repréſente le Roi, avec ces mots, *Artium parens*, au revers, on voit Apollon qui tient un étendart déployé ſur lequel on lit : Corneille, Racine,

mée m'ont appris vos étonnans ſuccès. J'ai un cœur qui s'y intéreſſe. Je joins, quoique très

cine, Moliere, & ces mots au bas, *& qui naſcentur ab illis.* Epoque glorieuſe pour les Poëtes & honorable pour le Monarque qui fait éclater ſon amour pour les talens.

EPIGRAMME SUR LA PIECE.

UN zele plat, un triſte bavardage,
Beaucoup d'encens, peu d'eſprit, moins de ſens,
Cher Du Belloy, c'eſt le commun partage
De tes Héros & de tes partiſans.

AUTRE.

SOts & poltrons, ſoyez bien-aiſes,
Au rang des Citoyens vous allez être admis;
Jadis on l'obtenait en ſauvant ſon Pays;
De nos jours on l'obtient en louant des fadaiſes.

très-éloigné, mes vives acclamations à celles de toute la France. Jouiſſez conſtamment & longuement de votre bonheur & de vo-

SUR LE PORTRAIT *de M. du* BELLOY, *qu'on vendait dans la rue de la Comédie & ſur le Pont-neuf le jour de Repréſentation.*

IL court à préſent par la Ville,
Le Portrait d'un Auteur divin,
Dont la Muſe rampante & vile,
A mérité les honneurs du Burin,
Pour avoir ſu flatter l'eſprit bénin
D'un Peuple léger & facile,
Qui d'une louange imbécile,
Aime à ſavourer le venin.
BELLOY prend aujourd'hui la place
Des Pantins & des Ramponeaux;
Chaque folie ici-bas ne s'efface
Que par quelques travers nouveaux;
Mais la Raiſon doit faire grace
A la multitude des Sots.

votre mérite. Il ne vous manque que d'être dénigré par Fréron, pour mettre le comble à votre gloire.

Je vous embraſſe ſans cérémonie, il n'en faut point entre confreres. Je ſuis avec vérité & joie, Monſieur, votre &c.

AUTRE.

Sur le mot Siege, *à l'Académie Françaiſe.*

BElloy nous donne un *Siege* & en mérite un autre,
Célebres Académiciens,
Faites-lui partager le vôtre,
Où tant de bonnes gens ſont aſſis pour des riens.

Les gens ſenſés croient que parmi les quarante de l'Académie Françaiſe, il n'y en a pas dix qui ſoient dignes de cet honneur : tandis que Mirabau, Diderot, Helvétius, Rouſſeau, Piron, La Bléterie, Mably & tant d'autres ne ſont pas de cette illuſtre compagnie.

XXXV.

PARODIE DE LA LETTRE DE M. DE VOLTAIRE à M. DU BELLOY.

JE ſuis preſqu'aveugle, Monſieur;
Certains admirateurs le ſont bien davantage:
J'ai des oreilles par malheur,
Qui viennent de grandir par l'âge;
La Renommée y vient de faire rage,
Ses hauts cris
M'ont appris
Le grand ſuccès de votre Piece.
Vieil Auteur, bon Français, jugez s'il m'intéreſſe,
Je joins, de loin, ma voix aux clameurs de Paris,
Ainſi que le bon goût chaque jour elle baiſſe;
En attendant qu'un jour l'un & l'autre renaiſſe,
Jouiſſez de votre bonheur,
Sans oublier votre mérite;
Il faudra pour comble d'honneur,
Que FRERON vous dénigre & LA PLACE (*) vous cite.
Je vous embraſſe, cher BELLOY,
Sans aucune cérémonie;

Et

(*) Auteur du Mercure.

Et qui plus eſt, ſans Jalouſie;
Il n'en faut point entre gens de Génie,
Qui, comme vous & moi
N'ont pas craint de piller Le Franc & Du Roſoy. (*)

(*) M. Du Roſoy, Auteur d'un Siege de Calais, Tragédie en cinq actes & imprimée deux mois avant celle de M. Du Belloy, a été empriſonné au Fort l'Evêque pour avoir voulu prouver au public, que les Comédiens avaient communiqué cette Piece en manuſcrit à M. Du Belloy. Ce jeune & médiocre Poëte s'eſt déchaîné avec un peu trop d'indécence contre pluſieurs perſonnes eſtimables. Il a oſé accuſer M. Du Clairon d'avoir volé le manuſcrit de la Tragédie de Cromwell au Sieur Morand, ſon ami, mort depuis dix années. Malheureuſement tout le monde, & ſurtout les amis de M. Morand, ajoutent foi à cette accuſation.

LETTRE XXXVI.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE VILLETTE, (*) *fils du Tréſorier.*

A Ferney, Mai 1765.

Vous ſavez penſer comme écrire;
Les Graces avec la Raiſon
Vous ont confié leur empire.

Ainſi

(*) Ce Marquis de deux jours eſt très-connu à Paris par des ſcenes intéreſſantes qu'il a données au public. Les financiers ſe diſtinguent toujours par quelque coup d'éclat & ſurtout par la magnificence de leurs actions. Etant à l'Armée en maniere d'Officier & ſe trouvant dans un cercle de Colonels & de jeunes Officiers Généraux qui diſſertaient en pirouettant ſur les dangers de leur état; le grand & brave Villette les apoſtropha ainſi avec ſon éloquence ordinaire; „ Vous autres ne riſquez pas grand' choſe „ de vous préſenter dans une action. Mais un „ homme comme moi qui ai 200 mille livres de rente, ne doit pas être aſſez fou pour hazarder de ſe„ faire tuer. " Un de ces Meſſieurs auſſi leſte que le Marquis financier & tout auſſi brave, mais plus plaiſant, ſe vengea de ce Calotin, en diſant à ſes

Ainſi l'immortel Apollon,
Charme l'Olimpe par ſa Lyre,
Tandis que les fleches qu'il tire,
Ecraſent le ſerpent Python.
Il eſt Dieu, quand par ſon courage
Ce monſtre affreux eſt terraſſé;
Il l'eſt, quand ſon brillant viſage
Rallume le jour éclipſé.

Mais

camarades, dans un brillant banquet où les neuf ſœurs préſidaient, qu'il était tout étonné d'apprendre tous les jours quelque choſe. Hé quoi encore, repliqua-t-on? C'eſt qu'on vient de me dire qu'il n'y avait réellement que trois Marquis en France, le Marquis de Marigny, le Marquis de Brunoy & le Marquis de Villette. En 1763 le Marquis fit une action de Céſar. Manquant d'argent pour exécuter un grand projet utile au commerce de Cythere; il s'aviſa de faire courir le bruit qu'il avait tué près des foſſés de la Pompadour le Comte de **. Il accourt chez ſon pere, lui arrache 7 ou 8 cens Louis & diſparaît. Cette impoſture lui réuſſit parfaitement vis-à-vis de ſon pere, mais le Public crut que le Comte avait été réellement aſſaſſiné par mon dit Villette. Le Gouvernement qui ſe mêle toujours très-mal à propos des affaires des jeunes Catons, le fit enfermer dans une Citadelle, en attendant les éclairciſſemens néceſſaires.

Voilà donc les Héros de M. De Voltaire. Si la lettre de ce Poëte n'était pas une pure ironie; on croirait que M. De Voltaire ſe joue du Public,

Mais entre les genoux d'Iſſé
Je le crois Dieu bien davantage.

Moins le hibou de Ferney, Monſieur, mérite vos jolis vers, plus il vous en doit des remercimens; il s'intéreſſe vivement à vous; il connaît tout ce que vous valez.

Les erreurs & les paſſions,
De vos beaux ans ſont l'appanage:
Sous cet amas d'illuſions,
Vous renfermez l'ame d'un ſage.

Je vous retiens pour un de ces ſoutiens de la Philoſophie, je vous en avertis; vous ſerez détrompé de tout, vous ſerez un des nôtres.

Plein d'eſprit, doux & ſociable,
Ce n'eſt pas aſſez, croyez-moi,
C'eſt pour autrui qu'on eſt aimable,
Mais il faut être heureux pour ſoi.

Nous avons une cellule nouvelle & nous en bâtiſſons une autre; vous ſavez combien vous êtes aimé dans notre couvent.

LETTRE XXXVII.

A M. D'AMOUREUX (*).

Au Château de Ferney, premier Mars 1765.

J'ai dévoré, mon cher Ami, le nouveau Mémoire de M. Beaumont sur l'innocence des Calas; je l'ai admiré, j'ai répandu des larmes, mais il ne m'a rien appris; il y a long-tems que j'étais convaincu, & j'avais eu le bonheur de fournir les premieres preuves.

Vous voulez ſçavoir comment cette réclama-

(*) Cette Lettre a déja paru dans le Public. Nous la redonnons ici avec des additions, ou plutôt avec la reſtitution d'un long paſſage que le Cenſeur n'avait pas voulu laiſſer ſubſiſter dans la premiere édition faite à Paris. C'eſt le morceau qui concerne Mr. Rouſſeau de Geneve. Nous imprimons d'autant plus volontiers ce morceau, qu'il acheve de peindre Mr. de Voltaire.

nation de toute l'Europe contre le meurtre juridique du malheureux Calas, roué à Toulouse, a pu venir d'un petit coin de terre ignoré, entre les Alpes & le Mont Jura, à cent lieues du théâtre où ſe paſſa cette ſcene épouvantable.

Rien ne ſera peut-être mieux voir la chaîne inſenſible qui lie tous les événemens de ce malheureux monde.

Sur la fin de Mars 1762, un voyageur, qui avait paſſé par le Languedoc, & qui vint dans ma retraite à deux lieues de Geneve, m'apprit le ſupplice de Calas, & m'aſſura qu'il était innocent. Je lui répondis que ſon crime n'était pas vraiſemblable, mais qu'il était moins vraiſemblable encore que des Juges euſſent ſans aucun intérêt fait périr un innocent par le ſupplice de la roue.

J'appris le lendemain qu'un des enfans de ce malheureux pere s'était réfugié en Suiſſe aſſez près de ma chaumiere. Sa fuite me fit préſumer que la famille était coupable. Cependant, je fis réflexion que le pere avait été condamné au ſupplice comme ayant ſeul aſſaſ-

aſſaſſiné ſon fils] pour la Religion, & que ce pere était mort âgé de ſoixante-neuf ans. Je ne me ſouvins pas d'avoir jamais lu qu'aucun vieillard eût été poſſédé d'un ſi horrible fanatiſme. J'avais toujours remarqué que cette rage n'attaquait d'ordinaire que la jeuneſſe, dont l'imagination ardente, tumultueuſe & faible, s'enflamme par la ſuperſtition. Les fanatiques des Cévennes étaient des fous de vingt à trente ans, ſtilés à prophétiſer dès l'enfance. Preſque tous les Convulſionnaires que j'avais vus à Paris en très-grand nombre, étaient de petites filles & de jeunes garçons. Les vieillards, chez les Moines, ſont moins ſuſceptibles des fureurs du zele, que ceux qui ſortent du Noviciat. Les fameux aſſaſſins, armés par le Fanatiſme, ont tous été de jeunes gens, de même que tous ceux qui ont prétendu être poſſédés; jamais on n'a vu exorciſer un vieillard. Cette idée me fit douter d'un crime qui d'ailleurs n'eſt gueres dans la nature. J'en ignorais les circonſtantes.

Je fis venir le jeune Calas chez moi. Je m'at-

m'attendais à voir un Energumene tel que ſon pays en a produit quelquefois. Je vis un enfant ſimple, ingénu, de la phiſionomie la plus douce & la plus intéreſſante, & qui en me parlant faiſait des efforts inutiles pour retenir ſes larmes. Il me dit qu'il était à Nimes en apprentiſſage chez un Fabriquant, lorſque la voix publique lui avait appris qu'on allait condamner dans Toulouſe toute ſa famille au ſupplice; que preſque tout le Languedoc la croyait coupable, & que pour ſe dérober à des opprobres ſi affreux, il était venu ſe cacher en Suiſſe.

Je lui demandai ſi ſon pere & ſa mere étaient d'un caractere violent; il me dit qu'ils n'avaient jamais battu un ſeul de leurs enfans, & qu'il n'y avait point de parens plus indulgens & plus tendres.

J'avoue qu'il ne m'en fallut pas davantage pour préſumer fortement l'innocence de la famille. Je pris de nouvelles informations de deux Négocians de Geneve, d'une probité reconnue, qui avaient logé à Toulouſe chez Calas. Ils me confirmerent dans mon opi-

opinion. Loin de croire la famille Calas fanatique & parricide, je crus voir que c'étaient des fanatiques qui l'avaient accusée & perdue. Je sçavais depuis long-tems de quoi l'esprit de parti & la calomnie sont capables.

Mais quel fut mon étonnement, lorsqu'ayant écrit en Languedoc, sur cette étrange aventure, Catholiques & Protestans me répondirent qu'il ne fallait pas douter du crime des Calas. Je ne me rebutai point. Je pris la liberté d'écrire à ceux même qui avaient gouverné la Province, à des Commandans de Provinces voisines, à des Ministres d'Etat; tous me conseillerent unanimement de ne me point mêler d'une si mauvaise affaire; tout le monde me condamna, & je persistai: voici le parti que je pris.

La veuve de Calas, à qui pour comble de malheur & d'outrage on avait enlevé ses filles, était retirée dans une solitude où elle se nourrissait de ses larmes, & où elle attendait la mort. Je ne m'informai point si elle était attachée ou non à la Religion Protestante

té, mais seulement si elle croyait un Dieu rémunérateur de la vertu & vengeur des crimes. Je lui fis demander si elle signerait au nom de ce Dieu, que son mari était mort innocent; elle n'hésita pas. Je n'hésitai pas non plus. Je priai M. Mariette de prendre au Conseil du Roi sa défense. Il fallait tirer Madame Calas de sa retraite, & lui faire entreprendre le voyage de Paris.

On vit alors que s'il y a de grands crimes sur la terre, il y a autant de vertus; & que si la superstition produit d'horribles malheurs, la philosophie les répare.

Une Dame, dont la générosité égale la haute naissance, qui était alors à Geneve pour faire inoculer ses filles, fut la premiere qui secourut cette famille infortunée; des Français, retirés en ce Pays, la secondèrent. Des Anglais qui voyageaient se signalerent; &, comme le dit M. de Beaumont, il y eut un combat de générosité entre ces deux Nations, à qui secourerait le mieux la vertu si cruellement opprimée.

Le

Le reſte, qui le ſait mieux que vous? Qui a ſervi l'innocence avec un zele plus conſtant & plus intrépide? Combien n'avez-vous pas encouragé la voix des Orateurs qui a été entendue de toute la France & de l'Europe attentive? Nous avons vu renouveller les temps où Cicéron juſtifiait, devant une aſſemblée de Légiſlateurs, Amérinus accuſé de parricide. Quelques perſonnes qu'on appelle dévotes, ſe ſont élevées contre les Calas; mais pour la premiere fois, depuis l'établiſſement du Fanatiſme, la voix des Sages les a fait taire.

La raiſon remporte donc de grandes victoires parmi nous! Mais croirez-vous, mon cher Ami, que la famille des Calas ſi bien ſecourue, ſi bien vengée, n'était pas la ſeule alors que la Religion accuſât d'un parricide, n'était pas la ſeule immolée aux fureurs du préjugé. Il y en a uue plus malheureuſe encore, parce qu'éprouvant les mêmes horreurs, elle n'a pas eu les mêmes conſolations, elle n'a point trouvé des Mariette,

des

des Beaumont (*) & des Loiſeau.

Il ſemble qu'il y ait dans le Languedoc une furie infernale amenée autrefois par les Inquiſiteurs à la ſuite de Simon de Montfort, & que depuis ce tems elle ſecoue quelquefois ſon flambeau.

Un Feudiſte de Caſtre, nommé Sirven, avait trois filles. Comme la Religion de cette famille eſt la prétendue Réformée, on enleve, entre les bras de ſa femme, la plus jeune de leurs filles. On la met dans un Couvent, on la fouette pour lui mieux apprendre ſon Catéchiſme; elle devient folle, elle va ſe jetter dans un puits à une lieue de la maiſon de ſon pere. Auſſitôt les zelés ne doutent pas que le pere, la mere & les ſœurs n'ayent noyé cette enfant. Il paſſait pour conſtant, chez les Catholiques de la

(*) Nous devons dire, à l'honneur de l'humanité, que M. de Beaumont ſe diſpoſe à défendre l'innocence des Sirven, comme il a fait celle des Calas. Je le marquais à M. de Voltaire en même tems qu'il m'écrivait cette Lettre.

la Province, qu'un des points capitaux de la Religion Proteſtante, eſt que les peres & meres ſont tenus de pendre, d'égorger ou de noyer tous leurs enfans qu'ils ſoupçonneront avoir quelque penchant pour la Religion Romaine. C'était préciſément le temps où les Calas étaient aux fers, & où l'on dreſſait leur échaffaut.

L'aventure de la fille noyée parvient incontinent à Toulouſe. Voilà un nouvel exemple, s'écrie-t-on, d'un pere & d'une mere parricide. La fureur publique s'en augmente; on roue Calas, & on décrete Sirven, ſa femme & ſes filles. Sirven épouvanté, n'a que le temps de fuir avec toute ſa famille malade. Ils marchent à pied dénués de tout ſecours, à travers des montagnes eſcarpées, alors couvertes de neige. Une de ſes filles accouche parmi les glaçons; & mourante, elle emporte ſon enfant mourant dans ſes bras. Ils prennent enfin leur chemin vers la Suiſſe.

Le même hazard qui m'amena les enfans de Calas, veut encore que les Sirven s'adreſ-

dreſſent à moi. Figurez-vous, mon ami, quatre moutons que des bouchers accuſent d'avoir mangé un agneau. Voilà ce que je vis; il m'eſt impoſſible de vous peindre tant d'innocence & tant de malheurs. Que devais-je faire, & qu'euſſiez-vous fait à ma place? faut il s'en tenir à gémir ſur la nature humaine? Je prends la liberté d'écrire à M. le premier Préſident de Languedoc, homme vertueux & ſage: mais il n'était point à Toulouſe. Je fais préſenter par un de vos amis un Placet à M. le Vice-Chancelier. Pendant ce temps-là on exécute vers Caſtres en effigie le pere, la mere, les deux filles; leur bien eſt confiſqué, dévaſté, il n'en reſte plus rien.

Voilà tout une famille honnête, innocente, vertueuſe, livrée à l'opprobre & à la mendicité chez les étrangers: ils trouvent de la pitié, ſans doute; mais qu'il eſt dur d'être juſqu'au tombeau un objet de pitié! On me répond enfin qu'on pourra leur obtenir des Lettres de grace. Je crus d'abord que c'était de leurs Juges qu'on me parlait,

& que ces lettres étaient pour eux. Vous croyez bien que la famille aimerait mieux mendier ſon pain de porte en porte, & expirer de miſere, que de demander une grace qui ſuppoſerait un crime trop horrible pour être graciable ; mais auſſi, comment obtenir juſtice? comment s'aller remettre en priſon dans ſa patrie où la moitié du peuple dit encore que le meurtre de Calas était juſte? ira-t-on une ſeconde fois demander une évocation au Conſeil? tentera-t-on d'émouvoir la pitié publique que l'infortune des Calas a peut-être épuiſée, & qui ſe laſſera d'avoir des accuſations de parricide à réfuter, des condamnés à réhabiliter, & des Juges à confondre?

Ces deux événemens tragiques arrivés coup ſur coup, ne ſont-ils pas, mon ami, des preuves de cette fatalité inévitable à laquelle notre miſérable eſpece eſt ſoumiſe? Vérité terrible, tant enſeignée dans Homere & dans Sophocle; mais vérité utile, puiſqu'elle nous apprend à nous réſigner & à ſavoir ſouffrir.

Vous dirai-je que tandis que le deſaſtre é-

ton-

tonnant des Calas & des Sirven affligeait ma ſenſibilité, un homme dont vous devinerez l'état à ſes diſcours, me reprocha l'intérêt que je prenais à deux familles qui m'étaient étrangeres! Dequoi vous mêlez-vous? me dit-il; laiſſez les morts enſevelir leurs morts. Je lui répondis: j'ai trouvé dans mes deſerts l'Iſraëlite baigné dans ſon ſang; ſouffrez que je répande un peu d'huile & de vin ſur ſes bleſſures: vous êtes Lévite; laiſſez-moi être Samaritain.

Il eſt vrai que pour prix de mes peines on m'a bien traité en Samaritain; on a fait un libelle diffamatoire ſous le nom d'Inſtruction paſtorale & de Mandement; mais il faut l'oublier; c'eſt un Jéſuite qui l'a compoſé. Le malheureux ne ſçavait pas alors que je donnais un aſyle à un Jéſuite. Pouvais-je mieux prouver que nous devons regarder nos ennemis comme nos freres?

Ce fou triſte, ci-devant petit citoyen ignoré à Geneve, clabaude éternellement contre moi & dans ſes fréquentes convulſions, il s'écrie que je le perſécute, que je le pourſuis par-

par-tout; que je parviendrai à la fin à le faire pendre; tant j'ai ameuté les Miniſtres de l'Evangile & les Magiſtrats de ſon pays contre ſa perſonne & ſes écrits. Il écrit toutes ces belles choſes à une grande Dame de Paris, qui aime ſon éloquence bien plus que celle de Cicéron & de Boſſuet, & qui aime ſon Jean Jaques comme ſon Toutou. Cette bonne Dame fait croire ces enfantillages à d'autres bonnes Dames, qui le diſent aux très-bonnes Dames de la Cour, & inſenſiblement toutes ces agréables Commeres me haïſſent cordialement ſur ſa parole & par oiſiveté. Moi grand Dieu! qui n'ai pas prononcé le nom de Jean Jaques, quatre fois en ma vie; moi qui ne lis jamais aucune de ſes affligeantes rêveries, parce que je tiens que pour vivre longtems il faut toujours rire; moi qui ai ignoré dix ans que cet Hercule Allobroge exiſtât, moi qui le croyois depuis quelque tems détenu dans quelque loge d'hopital, ou tapi dans un tronc d'arbre, dans les ſublimes forêts de la Suiſſe Philoſophe.

Vos paſſions ſont l'amour de la vérité, l'hu-

l'humanité, la haine de la calomnie. La conformité de nos caracteres a produit notre amitié. J'ai paſſé ma vie à chercher, à publier cette vérité que j'aime. Quel autre des Hiſtoriens modernes a défendu la mémoire d'un grand Prince contre les impoſtures atroces de je ne ſçais quel Ecrivain, qu'on peut appeller le calomniateur des Rois, des Miniſtres & des grands Capitaines, & qui cependant aujourd'hui ne peut trouver un lecteur (*)?

Je n'ai donc fait dans les horribles deſaſtres des Calas & des Sirven que ce que font tous les hommes; j'ai ſuivi mon penchant. Celui d'un philoſophe n'eſt pas de plaindre les malheureux, c'eſt de les ſervir.

Je ſçais avec quelle fureur le fanatiſme s'éleve contre la philoſophie. Elle a deux filles qu'il voudrait faire périr comme Calas, ce

(*) M. de Voltaire s'oublie ici un moment pour courrir ſur ſes ennemis. Il ſe déchaîne avec fureur contre M. de la Beaumelle, auteur des Memoires de Maintenon, qui a maltraité, il eſt vrai, ce poëte.

ce ſont la vérité & la tolérance, tandis que la philoſophie ne veut que deſarmer les enfans du fanatiſme, le menſonge & la perſécution.

Des gens qui ne raiſonnent pas ont voulu décréditer ceux qui raiſonnent; ils ont confondu le philoſophe avec le ſophiſte; ils ſe ſont bien trompés. Le vrai philoſophe peut quelquefois s'irriter contre la calomnie qui le pourſuit lui-même. Il peut couvrir d'un éternel mépris le vil mercenaire qui outrage deux fois par mois la raiſon, le bon goût & la vertu. Il peut même livrer en paſſant, au ridicule, ceux qui inſultent à la littérature dans le ſanctuaire où ils auraient du l'honorer, mais il ne connaît ni les cabales, ni les ſourdes pratiques, ni la vengeance. (*) Il ſçait, comme le ſage de Montbart, (†) comme

(*) M. de Voltaire dit ne connaître ni les cabales, ni la vengeance, & dans toutes ſes Lettres qu'il écrit à Paris, il déchire Freron, Lefranc, La Baumelle & tant d'autres.

(†) Le ſage de Montbart, Auteur de l'Hiſtoire naturelle, ouvrage immortel.

me celui de Voré (*), rendre la terre plus fertile & ſes habitans plus heureux. Le vrai philoſophe défriche les champs incultes, augmente le nombre des charues, & par conſéquent des habitans; occupe le pauvre & l'enrichit, encourage les mariages, établit l'orphelin, ne murmure point contre des im-

(*) M. Helvetius, Auteur du livre de l'Eſprit, l'homme le plus généreux & le plus Philoſophe de ſon ſiecle: tous ſes payſans de Voré le béniſſent; il leur fait oublier qu'ils ſont nés Français pour être malheureux en cultivant la terre. Cette ame céleſte a été perſécutée & exilée dans ſes terres, depuis la publication du Livre de l'Eſprit. Les hypocrites de la Cour, ces ames atroces & vindicatives ont cabalé pour le perdre; mais le public qui rend hommage aux vertus & aux talens, ont vengé ce Philoſophe bienfaiſant des injuſtices & du dédain de la Cour.

Le ſage, le ſublime Mirabeau, a été auſſi pendant quelques tems la victime des ſoixante maltotiers de finance, les bourreaux des Français cultivateurs. Ces ſcélérats avaient obtenu du Miniſtre marchand des Lettres de cachet, l'ordre barbare & inique pour empriſonner Mirabeau, le pere des malheureux, dans le Château de Vincennes.

impôts néceſſaires, & met le Cultivateur en état de les payer avec allégreſſe. Il n'attend rien des hommes, & il leur fait tout le bien dont il eſt capable. Il a l'hypocrite en horreur, mais il plaint le ſuperſtitieux; enfin, il ſçait être ami.

Je m'apperçois que je fais votre portrait, & qu'il n'y manquerait rien ſi vous étiez aſſez heureux pour habiter la Campagne.(*)

(*) Après la publication de cette Lettre, il parût dans l'*Année Littéraire* de Mr. Freron une Lettre d'un prétendu Philoſophe Proteſtant qui n'eſt favorable ni aux Calas, ni à Mr. de Voltaire. C'eſt contre cette Satyre que s'éleve avec raiſon la Lettre ſuivante du Marquis Dargence.

LET-

XXXVIII.

Lettre De M. le Marquis DARGENCE, *Brigadier des Armées du Roi.*

Au Château de Dirac, ce 20 Juillet 1765.

J'ai lu dans une Feuille, mon vertueux ami, intitulée *L'Année Littéraire*, une ſatyre à l'occaſion de la juſtice rendue à la famille des *Calas*, par le Tribunal ſuprême de Meſſieurs les Maîtres des Requêtes; elle a indigné tous les honnêtes gens; on m'a dit que c'eſt le ſort de ces Feuilles.

L'Auteur, par une ruſe à laquelle perſonne n'eſt jamais pris, feint qu'il a reçu de Languedoc une lettre d'un Philoſophe Proteſtant; il fait dire à ce prétendu Philoſophe, que ſi on avoit jugé les *Calas* ſur une lettre de Mr. *de Voltaire*, qui a couru dans l'Europe, on auroit eu une fort mauvaiſe idée de leur cauſe. L'Auteur des Feuilles n'oſe pas atta-

attaquer Meſſieurs les Maîtres des Requêtes directement, mais il ſemble eſpérer que les traits qu'il porte à Mr. *de Voltaire*, retomberont ſur eux, puiſque Mr. *de Voltaire* avait agi ſur les mêmes preuves.

Il commence par vouloir détruire la préſomption favorable que tous les Avocats ont ſi bien fait valoir, qu'il n'eſt pas naturel qu'un pere aſſaſſine ſon fils, ſur le ſoupçon que ce fils veut changer de Religion. Il oppoſe à cette probabilité reconnue de tout le monde, l'exemple de *Junius Brutus*, qu'on prétend avoir condamné ſon fils à la mort. Il s'aveugle au point de ne pas voir que *Junius Brutus* était un Juge qui ſacrifia, en gémiſſant, la nature à ſon devoir. Quelle comparaiſon entre une ſentence ſévere & un aſſaſſinat exécrable! entre le devoir & un parricide! & quel parricide encore! Il fallait, s'il eût été en effet exécuté, que le pere & la mere, un frere & un ami, en euſſent été également coupables.

Il pouſſe la démence juſqu'à oſer dire que, ſi les fils de *Jean Calas* ont aſſuré qu'il

n'y

n'y eut *jamais de pere plus tendre & plus indulgent, & qu'il n'avait jamais battu un ſeul de ſes enfans*, c'eſt plutôt une preuve de ſimplicité de croire cette dépoſition, qu'une preuve de l'innocence des accuſés.

Non, ce n'eſt pas une preuve juridique complette, mais c'eſt la plus grande des probabilités; c'eſt un motif puiſſant d'examiner; & il ne s'agiſſait alors pour Mr. *de Voltaire*, que de chercher des motifs qui le déterminaſſent à entreprendre une affaire ſi intéreſſante, dans laquelle il fournit depuis des preuves complettes, qu'il fit recueillir à Toulouſe.

Voici quelque choſe de plus revoltant encore. Mr. *de Voltaire*, chez qui je paſſai trois mois auprès de Geneve, lorſqu'il entreprit cette affaire, exigea avant de s'y expoſer, que M^de^. *Calas*, qu'il ſavait être une Dame très-religieuſe, jurât au nom du Dieu qu'elle adore, que ni ſon mari ni elle n'étaient coupables. Ce ſerment était du plus grand poids, car il n'était pas poſſible que M^de^. *Calas* fît un faux ſerment, pour venir à Paris s'expoſer au ſupplice; elle était hors de cauſe; rien ne la for-

forçait à faire la démarche hazardeuse de recommencer un procès criminel, dans lequel elle aurait pû succomber. L'Auteur des Feuilles ne sait pas ce qu'il en coûterait à un cœur qui craint Dieu, de se parjurer; il dit que c'est-là un mauvais raisonnement, *que c'est comme si quelqu'un avait interrogé un des Juges qui condamnerent Calas, &c.*

Peut-on faire une comparaison aussi absurde? Sans-doute le Juge fera serment qu'il a jugé suivant sa conscience; mais cette conscience peut avoir été trompée par de faux indices, au lieu que Mde. *Calas* ne saurait se tromper sur le crime qu'on imputait alors à son mari, & même à elle. Un accusé sait très-bien dans son cœur s'il est coupable ou non; mais le Juge ne peut le savoir que par des indices souvent équivoques. Le faiseur de Feuilles a donc raisonné avec autant de sottise que de malignité, car je dois appeller les choses par leur nom.

Il ose nier qu'on ait cru dans le Languedoc, que les Protestans ont *un point de leur secte qui leur permet de donner la mort à leurs enfans*

ſans qu'ils ſoupçonnent vouloir changer de Religion, &c. ce ſont les paroles de ce folliculaire.

Il ne ſait donc pas que cette accuſation fut ſi publique & ſi grave, que Mr. *Sudre*, fameux Avocat de Toulouſe, dont nous avons un excellent Mémoire en faveur de la famille *Calas*, réfute cette erreur populaire pages 59, 60 & 61 de ſon Factum. Il ne ſait donc pas que l'Egliſe de Geneve fut obligée d'envoyer à Toulouſe une proteſtation ſolemnelle contre une ſi horrible accuſation.

Il oſe plaiſanter dans une affaire auſſi importante, ſur ce qu'on écrivait à l'ancien Gouverneur du Languedoc & à celui de Provence, pour obtenir, par leur crédit, des informations ſur leſquelles on pût compter; que pouvait-on faire de plus ſage?

Je ne dirai rien des petites ſottiſes littéraires que cet homme ajoute dans ſa miſérable Feuille. L'Innocence des *Calas*, l'Arrêt ſolemnel de Meſſieurs les Maîtres des Requêtes ſont trop reſpectables, pour que j'y mêle des objets ſi vains.

Je

Je demande pardon à Mr. *de Voltaire* d'avoir mêlé ici ſon nom avec celui d'un homme tel que *Freron* ; mais puiſqu'on ſouffre à Paris que de miſérables Ecrivains outragent le mérite le plus reconnu, j'ai cru qu'il était permis à un militaire, que l'honneur anime, de dire ce qu'il penſe; & j'en ſuis ſi perſuadé, que vous pouvez, mon cher Philoſophe, faire part de mes reflexions à tous ceux qui aiment la vérité.

Vous ſavez à quel point je vous ſuis attaché.

LETTRE XXXIX.

A Monſieur le Marquis D'ARGENCE.

24 Août 1765.

LA lettre que vous avez daigné écrire, Mr. le Marquis, eſt digne de votre cœur, & de votre raiſon ſupérieure. Vous m'avez appris l'inſolente baſſeſſe de *Freron* que j'ignorais. Je n'ai jamais lu ſes feuilles; le hazard qui vous en a fait tomber une entre les mains, ne m'a jamais ſi mal ſervi; mais vous avez tiré de l'or de ſon fumier, en confondant ſes calomnies.

Si cet homme avait lu la lettre que Madame *Calas* écrivit de la retraite où elle était mourante, & dont on la tira avec tant de peine; s'il avait vu la candeur, la douleur, la réſignation qu'elle mettait dans le récit du meurtre de ſon fils & de ſon mari, & cette vérité irréſiſtible avec laquelle elle prenait

DIEU

Dieu à témoin de ſon innocence, je ſais bien qu'il n'en aurait pas été touché, mais il aurait entrevu que les cœurs honnêtes devaient en être attendris & perſuadés.

Ce n'eſt pas aux tyrans à ſentir la nature.
Ce n'eſt pas aux f. . . . à ſentir la vertu.

Quand à Mr. le Maréchal *de Richelieu* & à Mr. le Duc *de Villars*, dont il tâche, dites-vous, d'avilir la protection, & de recuſer le témoignage, il ignore que c'eſt chez moi qu'ils virent le fils de Madame *Calas*, que j'eus l'honneur de leur préſenter, & qu'aſſurément ils ne l'ont protégé qu'en connaiſſance de cauſe, après avoir longtems ſuſpendu leur jugement, comme le doit tout homme ſage, avant de décider.

Pour Meſſieurs les Maîtres des Requêtes, c'eſt à eux de voir ſi après leur jugement ſouverain, qui a conſtaté l'innocence de la famille *Calas*, il doit être permis à un *Fréron* de la révoquer en doute.

Je vous embraſſe avec tendreſſe, & je vous aime autant que je vous reſpecte.

LET-

LETTRE XL.

A M. L'ABBE' DE VOISENON.

A Ferney ce 28 Octobre 1765.

J'avois un arbuſte inutile
Qui languiſſait dans mon canton;
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon ſauvageon.
Je ne recueille de ma vigne
Qu'un peu de vin groſſier & plat;
Mais un gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat.
Ma bague était fort peu de choſe
On la taille en beau diamant
Honneur à l'enchanteur charmant
Qui fit cette métamorphoſe.

Vous ſentez bien, Monſieur l'Evêque de Montrouge, à qui ſont adreſſés ces mauvais vers. Je vous prie de préſenter mes complimens à M. Favart, qui eſt l'un des Dieux conſervateurs des graces de la gayeté Fran-

çaiſe. Comme il y a dix ans que vous ne m'avez écrit, je n'oſe vous dire, ô mon ami, écrivez-moi! Mais je vous dis, ah mon ami, vous m'avez oublié. net.

XLI.

RE'PONSE.

Vos jolis vers à mon adreſſe
Immortaliſeront Favart;
C'eſt Apollon qui le careſſe
Quand vous lui jettez un regard.
Ce Dieu l'a placé dans la claſſe
De ceux qui parent ſes jardins;
Sa délicateſſe ramaſſe
Les fleurs qui tombent de vos mains.
Il vous a choiſi pour ſon maître;
Vos richeſſes lui font honneur:
Il vous fait reſpirer l'odeur
Des bouquets que vous faites naître.

Il n'auroit pas manqué de vous offrir ſa Comédie de Gertrude, mais il a la timidité d'un homme à talens, il a craint que l'hommage ne ſoit pas digne de vous. Vous ne croi-

croiriez pas, malgré les preuves qu'il a données des graces de ſon eſprit, qu'on a la cruelle injuſtice d'ôter à ce rare homme la moitié de ſes bons ouvrages & qu'on me les attribue méchamment & unanimement. Je ſuis bien ſûr que vous ne tombez pas dans cette erreur, & quand il ſe ſert de vos étoffes pour faire des habits de fête, vous n'avez garde de l'en dépouiller.

Il vous enverra inceſſamment la Fée Urgele, qui a bien réuſſi à la Cour de Fontainebleau d'où j'arrive. Ce n'eſt pas une raiſon pour que cette gaillarde piece ait du ſuccès à Paris. La Cour eſt le *Châtelet* du Parnaſſe; Paris eſt eſt la grand' chambre qui caſſe preſque toujours ſes arrêts : mais vous avez fourni le fonds de l'ouvrage, voilà ſa caution la plus ſûre. Adieu, mon plus ancien ami, je ne ceſſerai de l'être que lorſque le Parlement rappellera les Jéſuites, & je ne vous oublierai que lorſque j'aurai oublié à lire (*).

(*) Le Public attribue tout le délicat, le fin, le gra-

gracieux, qui ſe trouve dans les pieces de M. Favart, à M. de Voiſenon. Il eſt vrai que le même eſprit, le même ton qui regne dans Anette & Lubin, les trois Sultanes, ſe trouve auſſi dans l'Anglais à Bordeaux & dans toutes les nouvelles pieces publiées ſous le nom de Monſieur ou Madame Favart, avec laquelle M. l'Abbé de Voiſenon s'eſt apparenté depuis longtems. L'Auteur de la Reine de Golconde, de Miſapouf, de Tant pis pour elle & d'autres auſſi jolis romans, peut bien faire des ariettes Erotiques & des épigrammes ſaillantes. On reproche auſſi à M. Favart de n'être pas l'Auteur de la Chercheuſe d'Eſprit, piece charmante & naïve, attribuée à M. le Marquis de P***, homme très-capable de faire encore de plus jolies bagatelles.

La prédiction a été accomplie à la premiere repréſentation de la Fée Urgele à Paris. Cette Piece annoncée avec tant d'emphaſe, ſi deſirée & ſi bien reçue à la Cour, a été très-froidement reçue à la Ville. Malgré toutes les dépenſes en habits & en décorations, la Fée Urgele paroît froide à tout le monde. C'eſt de l'eſprit fait ſur l'enclume.

LET-

LETTRE XLII.

A MONSIEUR CAVAILHA, *Auteur de la Comédie intitulée* Le Tuteur dupé, *jouée avec beaucoup de succès sur le Théâtre Français.*

Au Chateau de Ferney 30 Novembre 1765.

JE ne puis trop vous remercier, Monsieur, de la bonté que vous avez eue de me faire partager le plaisir que vous avez donné à tout Paris. Je n'ai point été étonné du succès de votre Pièce: non seulement elle fournit beaucoup de jeu de Théâtre, mais le Dialogue m'en a paru naturel & rapide; elle est aussi bien écrite que bien intriguée. Il est à croire que vous ne vous bornerez pas à cet essai, & que le Théâtre Français s'enrichira de vos talens. Ma plus grande consolation dans ma vieillesse languissante est de voir que les Beaux

Arts

Arts que j'aime ſont ſoutenus par des hom-
mes de votre mérite.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'eſtime qui vous eſt due, Monſieur, &c.

FIN.

61627405